This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

JN 797 A.1

126 b 51

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALPHONSE KARR

MENUS PROPOS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALPHONSE KARR

Format grand in-18

A BAS LES MASQUES !	1 vol.	LA MAISON CLOSE	1 vol.
A L'ENCRE VERTE	1 —	MENUS PROPOS	
AGATHE ET CÉCILE	1 —	MIDI A QUATORZE HEURES	1 —
L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX	1 —	NOTES DE VOYAGE D'UN CANAPIER	1 —
AU SOLEIL	1 —	ON DEMANDE UN TYRAN	1 —
BOURDONNEMENTS	1 —	LES CAILLOUX BLANCS DU PETIT POUCET	1 —
LE CHEMIN LE PLUS COURT	1 —	LA PÊCHE EN EAU DOUCE ET EN EAU SALÉE	1 —
CLOTILDE	1 —	PENDANT LA PLUIE	1 —
CLOVIS GOSSELIN	1 —	LA PÉNÉLOPE NORMANDE	1 —
CONTES ET NOUVELLES	1 —	PLUS ÇA CHANGE	1 —
LE CREDO DU JARDINIER	1 —	..... PLUS C'EST LA MÊME CHOSE	1 —
DANS LA LUNE	1 —	LES POINTS SUR LES I	1 —
LES DENTS DU DRAGON	1 —	POUR NE PAS ÊTRE TREIZE	1 —
DE LOIN ET DE PRÈS	1 —	PROMENADES AU BORD DE LA MER	1 —
DIEU ET DIABLE	1 —	PROMENADES HORS DE MON JARDIN	1 —
ENCORE LES FEMMES	1 —	LA PROMENADE DES ANGLAIS	1 —
EN FUMANT	1 —	LA QUEUE D'OR	1 —
L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR	1 —	RAOUL	1 —
FA DIÈZE	1 —	ROSES NOIRES ET ROSES BLEUES	1 —
LA FAMILLE ALAIN	1 —	LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE	1 —
LES FEMMES	1 —	SOUS LES ORANGERS	1 —
FEU BRESSIER	1 —	SOUS LES POMMIERS	1 —
LES FLEURS	1 —	SOUS LES TILLEULS	1 —
LES GAIETÉS ROMAINES	1 —	SUR LA PLAGE	1 —
GENEVIÈVE	1 —	TROIS CENTS PAGES	1 —
GRAINS DE BON SENS	1 —	UNE HEURE TROP TARD	1 —
LES GUÊPES	6 —	UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS	1 —
HISTOIRE DE ROSE ET DE JEAN DUCHEMIN	1 —	VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN	1 —
HORTENSE	1 —		
LETTRES ÉCRITES DE MON JARDIN	1 —		
LE LIVRE DE BORD	4 —		

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

MENUS PROPOS

— MÉLANGES PHILOSOPHIQUES —

PAR

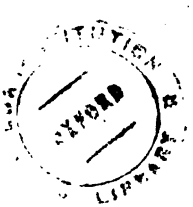
ALPHONSE KARR

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884

Droits de reproduction et de traduction réservés


OXFORD

A JEANNE

I.

CONTRE LE TABAC. — HISTOIRE D'UN SERIN DE CANARIE.

MISO-KAPNOS. — CHAPITRE Ier.

Allumez un cigare, mon cher lecteur, et prêtez-moi un peu d'attention.

Nous allons parler du tabac.

S'il est un impôt raisonnable, bien placé, c'est l'impôt sur le tabac.

Imposer les choses de luxe, de caprice, de vanité, en dégrevant les objets d'absolue nécessité, c'est le problème que nous proposons inexorablement depuis une vingtaine d'années.

Les voitures, les bijoux, les chevaux de luxe, les perruques, les titres, les particules ajoutées devant

les noms propres, produiraient à l'État un joli revenu, payé seulement par ceux qui peuvent le payer, et payé par eux avec plaisir.

J'aime à croire, mon cher lecteur, que, comme moi, vous n'êtes pas de ceux qui, par théorie, repoussent absolument l'impôt. L'impôt bien établi, c'est-à-dire s'arrêtant là où commence le strict besoin, l'impôt librement consenti par une assemblée qui représente le pays, l'impôt appliqué avec intelligence aux besoins réels, est simplement une assurance mutuelle entre tous les habitants d'un pays, une association ayant pour but de se procurer à meilleur marché toutes les conditions de sécurité et de progrès.

Le monopole du tabac produit plus de cent millions de bénéfice net à l'État.

Les gens de notre âge ne se scandalisent plus du succès de l'impossible et de l'absurde; nous y sommes habitués.

Néanmoins, on peut dire que l'impôt du tabac a dû s'établir graduellement, de lui-même, et sans que personne l'ait ni prévu ni prémédité.

En effet, représentez-vous, il y a trois cents ans, au moment où l'ambassadeur Nicot allait apporter en France, en 1569, le premier spécimen de tabac,

pour l'offrir à Catherine de Médicis ; représentez-vous un homme qui aurait demandé une audience au cardinal de Lorraine, et qui lui aurait dit :

Monseigneur, les finances de l'État doivent être dans une situation assez piètre ; la paix de Cateau-Cambrésis, — paix qui clôt des guerres glorieuses et coûteuses par des pertes pour la France, ce qui lui fait donner le nom de « paix malheureuse » dans le public, malgré les réjouissances officielles, ne doit pas avoir d'autre cause que le manque d'argent. — En supprimant des pensions et des sinécures données aux favoris, vous vous occupez de rétablir les finances, dans les loisirs que vous laisse votre pensée dominante d'établir l'inquisition en France. Eh bien ! je viens vous proposer l'établissement d'un impôt qui, sans oppression et sans faire élever la moindre plainte, fera entrer dans vos coffres, dans un temps donné, aux environs d'une centaine de millions. Impôt volontaire auquel personne ne sera astreint et auquel tout le monde contribuera.

— Voyons votre projet, aurait dit le cardinal de Lorraine.

— Le voici, monseigneur. Il s'agirait pour l'État de se réserver le privilége exclusif de vendre une herbe que l'on réduirait en poudre et qu'on se four-

rerait dans le nez. On pourrait également laisser cette herbe en feuilles et la mâcher, ou encore la brûler et en aspirer la fumée.

Si par hasard le cardinal avait écouté jusqu'au bout, il aurait dit :

— C'est donc un parfum plus délicieux que l'ambre, la civette, la rose ?

— Non, aurait répondu le postulant, ça sent au contraire, assez mauvais.

— C'est donc une panacée, une thériaque, un orviétan ayant des vertus merveilleuses, et disputant l'homme à la nécessité du trépas ?

— Non, l'habitude de respirer cette herbe en poudre diminue la mémoire et détruit la finesse de l'odorat ; elle cause des vertiges et a produit quelques exemples de cécité, et surtout d'apoplexie.

Mâchée, cette herbe rend l'haleine infecte et cause de terribles désordres dans l'estomac.

Quand on aspire la fumée, c'est une autre affaire. Les premières fois qu'on en essayera l'usage, on aura des maux de cœur, des nausées, des vertiges, des coliques, des sueurs froides. Mais avec le temps, on s'y habituera au point de n'éprouver plus ces symptômes que de temps à autre, et seulement quand on fumera de mauvais tabac ou du tabac

trop fort, ou quand on sera mal disposé, les uns quand ils auront mangé, les autres quand ils n'auront pas mangé et dans cinq ou six autres cas.

Les ouvriers employés à cette fabrication sont maigres, ont le teint hâve, sont sujets aux coliques, aux vomissements, à la céphalalgie, au vertige, au tremblement musculaire et aux affections aiguës et chroniques de la poitrine, etc.

— Mais c'est un poison, cette herbe-là ! aurait dit le cardinal de Lorraine, en admettant toujours qu'il aurait écouté l'homme au delà de sa première phrase.

— Un des plus actifs connus, aurait-il répondu.

— Et alors combien croyez-vous qu'il y ait d'imbéciles et de fous qui consentiraient à fumer cette herbe ou à s'en fourrer la poudre dans le nez ?

— Il y en aura un jour plus de trente millions, monseigneur.

Le cardinal de Lorraine l'eût fait jeter à la porte, ou l'eût fait enfermer comme fou, quoique le cardinal de Lorraine ne fût pas ennemi des projets hardis.

Eh bien ! le cardinal de Lorraine se fût trompé. Les Français aujourd'hui brûlent, aspirent, mâchent, et se fourrent dans le nez quatorze millions de kilogrammes de tabac, selon M. de Gasparin.

Voici du reste, selon les statistiques, dans quelles proportions divers pays employaient le tabac à l'époque dont parle M. de Gasparin, c'est-à-dire il y a douze ans. On sera un peu étonné de voir la France dans une infériorité incontestable, en pensant que la France, où se fait la cuisine des idées, adopte et essaye tout, bonnes et mauvaises choses, raison et absurdité, avec un enthousiasme qui n'a d'égal que dans l'enthousiasme contraire.

Mais, depuis douze ans, le progrès constaté de 1836 à 1844 a été loin de diminuer ; de plus, à part quelques femmes imbéciles ou quelques pauvres filles obligées de satisfaire aux caprices ridicules des hommes qui les payent, on peut dire en général que les femmes ne fument pas en France. Jusqu'à quand cette exception durera-t-elle ? Je l'ignore.

Il convient donc de quasiment doubler la consommation de chaque individu, la statistique ayant calculé d'après la population.

France, 1836.	» kil.	418	grammes par individu.
» 1844.	»	492	»
Angleterre.	»	416	»
Sardaigne.	»	850	»
Autriche.	1	»	»
Belgique.	1	»	»
Suisse.	1	300	»

Mais, en France, il se consomme pour beaucoup plus d'argent de tabac que partout ailleurs : 1° parce que le tabac s'y vend à plus haut prix ; 2° parce qu'on y fume surtout par vanité ; que l'on veut être vu fumant des cigares chers ; et que c'est sur le tabac de première qualité, ou plutôt de premier prix, que se jette la consommation.

Je le répète, je suis loin de blâmer l'impôt sur le tabac; je ne blâme que l'usage du tabac. Je voudrais voir mise en réserve d'avance une autre sottise à imposer pour quand celle-là aura fait son temps.

La manie existant, il est juste et bon de l'imposer; peut-être même serait-il meilleur de l'imposer davantage, au point d'en restreindre l'usage, si cet empoisonnement quotidien n'était devenu pour beaucoup de gens le plus bête des besoins, mais cependant un besoin.

Aussi est-ce à la génération qui nous suit que j'adresse mes observations sur le tabac. Il y a beaucoup de choses à attendre de la génération qui nous suit.

C'est parce que je ne m'adressais pas à vous, lecteur de mon âge, que, voulant parler contre le tabac, je vous ai invité à allumer un cigare pour m'écouter. Vous voici déjà pris de somnolence. Vous

n'avez plus qu'un souci : conserver blanche et intacte la cendre de votre panatellas. (Est-ce toujours cela que l'on fume ?) C'est à vos fils et à vos neveux que je m'adresse. Eux ne fument encore que par imitation, par vanité juvénile ; ils n'en sont pas encore à l'infirmité.

O jeunes gens ! vous à qui appartient l'avenir et qui appartenez à l'avenir, ne jugez pas notre génération par ce qu'elle est aujourd'hui, mais par ce qu'elle a été. Avant d'aimer exclusivement l'argent, nous avons aimé la gloire, la poésie, les arts et la liberté. Nous avons combattu et triomphé. Le culte du veau d'or et de la cantate est le résultat de notre imbécillité sénile.

Moi qui ai peut-être échappé quelque peu à cette maladie des hommes contemporains de la maladie des pommes de terre et de celle de la vigne, à l'*oïdium pecuniæ*, parce que je me suis en allé loin de ce qui me déplaît, parce que je vis seul parmi les arbres, que saint Bernard appelait ses professeurs de vraie philosophie, je suis encore digne de causer avec vous. Écoutez-moi vous parler du tabac. Aidez-moi à vous empêcher d'adopter une de nos bêtises ; continuez-nous seulement le temps où,

jeunes aussi, nous valions quelque chose; vengez-nous de nous-mêmes.

Nascetur nostris ex ossibus ultor.

J'ai quelquefois pensé que le soin de se rendre infect par la fumée du tabac cachait peut-être quelque chose de plus délicat qu'on ne le soupçonne.

L'homme civilisé a cru devoir ajouter à la beauté naturelle des femmes le contraste de sa laideur volontaire.

Il a coupé ses cheveux; il a adopté des costumes disgracieux et ridicules, entre autres, l'inamovible chapeau français; il a renoncé aux couleurs brillantes et harmonieuses, aux bijoux, aux pierreries; il a tout abandonné aux femmes, de telle sorte que l'espèce humaine est la seule où le mâle ne soit pas plus beau que la femelle.

— Peut-être, me disais-je, pour augmenter encore le contraste, a-t-on voulu laisser aux femmes le monopole d'une haleine pure et suave, et achever ainsi de leur donner l'apparence d'une espèce supérieure.

La nature avait fait des femelles; c'est l'homme qui a fait la femme.

Eh bien! cette générosité à laquelle on n'a sans doute jamais pensé, je la blâme et je lui rends son vrai nom d'égoïsme.

Ah! si chaque chose avait son vrai nom.

Si le diable étiquetait loyalement les amorces qu'il nous présente!

Si la chicorée ne s'appelait pas café; si l'astuce ne s'appelait pas prudence, la fourberie habileté, la tyrannie ordre, la poussière d'albâtre farine!

Les hommes qui ne s'occupent pas d'être eux-mêmes agréables, qui ne songent pas à mériter l'amour des femmes par le courage, par la gloire, par l'honneur, par l'énergie, par l'indépendance, ceux à qui il suffit que les femmes soient belles, ceux-là aiment les femmes comme ils aiment les côtelettes, Posséder, sans être aimé d'elle, la plus belle femme qui ait existé dans les livres ou dans la vie, Vénus, la Fornarina, Pauline Bonaparte, qui posa, on le sait, pour Canova, et vous-même, madame, qui lisez ceci, ne vaut pas à mes yeux et surtout à mon cœur l'amour partagé de cette gardeuse de chèvres qui descend là-bas de la montagne entre les haies de grenadiers sauvages, et dont je ne puis d'ici distinguer les traits.

Au tabac.

Le tabac devient un besoin pour quelques personnes... à quoi bon augmenter le nombre des besoins ?

La nature ne nous en avait donné que trois ou quatre.

La civilisation, qui a commencé par nous faciliter la satisfaction de ces trois ou quatre besoins, y a ajouté une trentaine d'autres besoins, et la sottise une centaine; de ces besoins viennent la dépendance, les tyrannies, la nécessité du travail incessant, la pauvreté du plus grand nombre.

Vous, jeunes gens, qui avez encore ces beaux, ces grands, ces nobles instincts de liberté que notre génération semble avoir perdus, défiez-vous des habitudes et des besoins : ce sont les ennemis et les destructeurs de toute liberté. Chaque habitude est une corde, chaque besoin est une chaîne.

Guerre aux habitudes, guerre aux besoins nouveaux, vous qui voulez être libres.

Notre génération s'est perdue par les besoins nouveaux. « Le pain quotidien » s'est tellement compliqué de fricots divers, d'assaisonnements variés, de condiments ruineux; il se mange dans de telles assiettes, sur de telles tables, dans de tels logis, qu'on ne les conquiert, les uns que par un travail de

galérien, et les autres que par la servilité et par le crime.

Si bien que ce « pain quotidien, » ce n'est plus à Dieu, mais au Diable qu'il faut le demander chaque matin.

Cette « égalité des dépenses, » la seule peut-être qui nous reste de celles pour lesquelles nos pères et nous-mêmes nous avons naguère bravement combattu, est une triste conquête.

HISTOIRE MORALE D'UN SERIN DE CANARIE.

Le serin de Canarie était autrefois aussi un habitant libre des forêts ; mais depuis qu'il s'est accoutumé aux biscuits, au sucre et aux colifichets, il ne peut plus vivre en liberté. Quelquefois, si on laisse sa cage ouverte un instant, par mégarde, l'instinct le surprend, il s'échappe. Il vole sur un arbre, il se pose sur de vraies branches vivantes, il se secoue, il bat joyeusement ses ailes, ses pauvres ailes engourdies ! Il chante une petite *Marseillaise*, il respire un air qui n'a pas passé au travers des barreaux. Mais vient l'heure du déjeuner, il cherche sa mangeoire. Il n'y a pas sur les arbres de mangeoires

toujours pleines de millet; il cherche les colifichets, les biscuits et le sucre, mais il n'y a pas d'arbre qui produise des biscuits, des colifichets et du sucre. Les graines d'un déjeuner sont éparses sur une demi-lieue de terrain ; il descend, il cherche, il les trouve ; puis il faut aller chercher à boire à un ruisseau lointain.

Le bruit s'est répandu bientôt qu'un serin s'est envolé : — l'ancien maître du serin met dans sa cage, qu'il avait un peu négligée, du biscuit frais; d'autres oiseleurs tendent des trébuchets ou se contentent d'exposer des cages ouvertes, avec de nouveaux et de plus gros colifichets, des morceaux de sucre d'une autre forme ou d'une autre couleur.

Vers midi, le serin ne chante plus; vers deux heures, ses plumes se hérissent tristement, il a faim, il a soif; mais le ruisseau est loin, les graines sont éparses; il y a bien longtemps qu'il n'a mangé de sucre, et puis il va falloir dormir;—les branches des arbres ont des nœuds, quelquefois des épines, — tout au moins leur écorce est rugueuse, — ça n'est pas si doux aux pattes que ces bâtons de sureau écorcés, grattés, lissés.

Et puis, à l'air libre, on est exposé aux chats sauvages, aux oiseaux de proie. Il ne faut dormir

que d'un œil. On s'était habitué en cage à un sommeil lourd, profond, stupide, le maître étant censé veiller, ce qui préservait assez des chats sauvages, mais vous laissait parfois griffer à travers les barreaux qui vous enfermaient et protégeaient comme la loi, ou même dépecer, manger en détail par les chats domestiques.

Le canari se rapproche des cages; puis, après quelque hésitation, non pas déjà entre la liberté et l'esclavage, mais entre les cages et les trébuchets, il fait son choix librement, spontanément, et rentre en cage où il siffle pour tout le monde des cantates en toute saison, ce qui est le propre de tous les canaris.

Vous, jeunes gens, qui nous succédez, ne vous accoutumez ni au sucre, ni aux colifichets, ni à la protection des cages; remplacez notre vanité par de l'orgueil; ne vous laissez pas envahir par des besoins factices; piquez-vous de n'avoir que peu de besoins. Diogène, voyant un enfant boire dans sa main, jeta sa coupe dans la mer en disant : « Encore une chose dont je puis me passer. »

Cet exemple est de ceux qu'il faut viser, comme

on vise le *blanc* central quand la plaque est loin pour atteindre la plaque.

Vous, la jeune génération à laquelle nous allons livrer la société et la civilisation, si vous ne devez pas valoir mieux que nous, au moins ne commencez pas par notre décrépitude, imitez nos premières années avant de vous accroupir sur la trace de nos dernières. Pour ne pas être trop rigoureux à vous-même, commencez par ne conserver que les vrais besoins et les vrais plaisirs; interrogez soigneusement et nettement ceux qui se présentent comme tels. Besoin, es-tu un vrai besoin? es-tu un vrai plaisir? et l'un et l'autre ne vous faites-vous payer que ce que vous valez? Pour aujourd'hui, parlons d'autre chose.

Vous fumez encore, continuons donc à parler du tabac.

MISO-KAPNOS. — CHAPITRE II.

Trois ou quatre fois chaque jour, vous lavez vos mains avec du savon à l'amande amère, vous oignez

vos cheveux d'une pommade parfumée, votre linge est enfermé avec des sachets de senteur.

La cire avec laquelle vous arrondissez votre moustache en crocs, ou lui donnez toute autre forme exigée par la mode, exhale un suave parfum.

Une jardinière en bois de rose avec des médaillons de porcelaine de Sèvres bleu turquin, reçoit deux fois par semaine des héliotropes, des jasmins, des gardenios.

Vous portez aux femmes de votre connaissance, aussitôt qu'un prétexte vous en donne convenablement le droit, les premières violettes de Parme ou des roses frileuses écloses en janvier dans les serres de Lemichez.

Soins inutiles, peines perdues, — et le savon à l'amande amère, et l'ambre, et l'héliotrope, et les violettes de Parme, et les roses, — tout cela est effacé par l'odeur infecte que vous exhalez. Vos habits, au sortir du cercle, imprégnés, non-seulement du tabac que vous avez fumé, mais aussi des pingres cigares de M***, vous annoncent dès l'antichambre. — Ça sent mauvais ! il vient des hommes. — Et les femmes jettent un coup d'œil sur leur toilette.

On connaît le quatrain de Voltaire, annonçant à je ne sais quelle marquise qu'elle aurait Richelieu à souper, et qu'il apporterait un dindon farci :

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés.
Il faut, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre son cœur et bien boucher son nez.

Hélas ! je ne vous refuse pas d'être Richelieu, mais vous n'avez pas besoin de porter de dindon à l'ail avec vous pour qu'on doive boucher son nez quand vous entrez, et Voltaire aujourd'hui n'enverrait que les deux derniers vers s'il avait à annoncer un Fronsac moderne.

La *liberté* de chacun a pour limites logiques la liberté des autres. Jetez un caillou dans un bassin, il se formera à la surface de l'eau un cercle qui ira s'élargissant jusqu'à la margelle de marbre du bassin. Mais jetez dix cailloux à des intervalles égaux, chacun fera son rond, qui sera arrêté naturellement par les ronds des autres, mais n'en sera pas moins parfaitement rond.

Si vous aimez les mauvaises odeurs, ayez-en chez vous, ayez-en dans un flacon bouché à l'émeri. Vous pouvez les respirer ; mais vous n'avez pas le

droit de les exhaler, c'est-à-dire de les infliger à ceux qui ne les aiment pas.

Allons, mes jeunes amis, laissez les vieux sentir mauvais. Cette jeunesse qui fleurit sur votre visage, ces riantes amours qui s'épanouissent dans votre cœur au printemps de la vie, tout cela, qui s'exprime naturellement par des métaphores tirées des fleurs, tout cela ne comporte pas, n'admet pas de mauvaises odeurs.

Ç'a été beaucoup la faute des femmes nos contemporaines, si nous sommes devenus si puants, ce que je vais expliquer.

Il est des modes de diverses espèces, dans ce pays où tout est régi par la mode, mœurs, politique, gilets, etc. Les unes sont toutes extérieures, sont quelquefois bêtes, comme les chapeaux des femmes derrière la tête ou les chapeaux d'hommes à bords étroits; la coiffure chez les deux sexes ayant pour but présumable de couvrir la tête, d'abriter les yeux, etc.

D'autres, comme la crinoline, ont un peu plus d'inconvénients; elles accoutument les regards à des formes difformes, elles sont cause qu'un peintre

ou un sculpteur ne peut rien créer, et ne se sauve qu'en faisant des poncifs, c'est-à-dire qu'il ne peut plus étudier les formes à donner au marbre sur des femmes vivantes, mais sur des marbres plus anciens.

La perfection où les anciens ont porté la statuaire s'explique beaucoup par le costume des femmes grecques qui ne mentait pas, et par de belles formes non soumises à la mode que leurs yeux étudiaient sans cesse.

Mais il est des modes qui ont une gravité extrême en cela qu'elles influent sur les mœurs.

Il est à la mode pour les femmes du monde, depuis quelque dix ans, de lutter avec les courtisanes sur le terrain des courtisanes.

D'abord elles ont attribué à la complaisance le succès de ces demoiselles, et elles ont eu l'étrange idée que voici :

— Mes bons messieurs, ont-elles dit, ça vous ennuie de vous habiller le soir pour venir dans nos salons, de mettre des habits, des souliers, des cravates blanches, et vous nous abandonnez pour des demoiselles qui vous permettent de vous affranchir de ces soins et de ces gênantes étiquettes ; mais vous vous méprenez, montez chez nous, et nous

aussi nous serons bien aimables, nous serons bien indulgentes.

Et ces femmes, comptant sur cette concession, ont attendu.

Mais fraîches toilettes et plus frais sourires perdus, les hommes ne sont pas venus.

Alors elles ont cherché si elles n'avaient pas oublié quelque chose.

Et elles ont pensé qu'elles avaient oublié le tabac et, reprenant leur sourire, elles sont descendues sur le trottoir, et elles ont dit :

— Ça vous fatigue et ça vous gêne, messieurs les hommes, après avoir dîné au cercle et avoir fumé trois ou quatre cigares, de rentrer chez vous pour changer vos habits empestés, rafraîchir par des ablutions votre haleine infecte. Ne vous gênez donc pas ainsi ; nous ne sommes pas plus bégueules que ces demoiselles ; nous ne détestons pas l'odeur du cigare.

Quelques-unes même ont fumé elles-mêmes, mais deux ou trois seulement, et elles ont mal fini ; elles ont enlevé des pianistes, puis, abandonnées par ces héros, elles sont entrées en feuilleton.

Le succès ne couronnant pas encore ces sublimes efforts, seules, dans leur salon, où de rares apparitions d'hommes laissaient une odeur de tabac ranci,

les femmes ont encore cherché. Elles ont dit : — Ces demoiselles ne viennent pas dans nos salons, nous n'allons pas dans les leurs ; nous ne pouvons donc ni les combattre ni les vaincre. Nous ne nous trouvons en présence que dans la rue, et là captives dans des conventions de convenances qui nous condamnent au costume modeste, aux couleurs sombres, nous ne pouvons même nous defendre. Eh bien ! nous descendrons dans la rue, mais pour y combattre, mais armées de toutes pièces, mais avec nos belles robes, avec des robes si belles, que nos mères eussent été honteuses de les porter le jour. Nous lutterons de luxe, d'extravagance, de mauvais goût avec les courtisanes. Montjoie ! à la rescousse.

Les femmes du monde n'avaient pas pensé à deux choses en formant ce projet, si tristement réalisé par un grand nombre d'entre elles.

La première, c'est qu'elles allaient être honteusement encore battues dans cette lutte.

Une honnête femme ne peut ruiner que son mari ; poussée au désespoir, elle peut ajouter la ruine d'un amant.

Mais ces demoiselles en ruinent dix, vingt, cent, successivement et à la fois.

La seconde considération est qu'elles avaient l'air

d'un directeur du Théâtre-Français qui, jaloux de la foule et de la queue du public qui assiége les portes de Bobino, prendrait le parti violent de vouloir aussi faire jouer une parade à la porte.

Remontez chez vous et dans vos salons, mesdames; renoncez à la parade devant la porte; laissez la rue à ces pauvres filles qui n'ont pas de salon; reprenez le bon goût de vos mères, qui s'efforçaient d'être inaperçues dans les rues à force de simplicité et de couleurs sombres; rappelez-vous vos grand'mères, qui cachaient même leur visage sous un voile, et vos aïeules, qui le cachaient sous un masque appelé *loup*.

Ne croyez pas attirer le public à votre théâtre en abaissant le prix des places et en jouant le répertoire du boulevard. Vous réussirez mieux en donnant de beaux spectacles. Ayez votre beauté à vous, exigez les respects et les égards.

Au besoin, faites comme Gédéon, qui renvoya ceux qui avaient peur; ne conservez que les hommes bien élevés, que ceux qui vous traitent comme vous devez l'être.

II

GRACIEUSE ET LA FÉE GROGNON

On se conduit d'ordinaire à l'égard des hommes de génie et des hommes d'un grand talent comme les méchantes fées des contes se conduisent à l'égard des « princesses plus belles que le jour » qui se trouvent momentanément dans leur dépendance.

Grognon dit à Gracieuse :—Voici une tonne pleine de plumes de tous les oiseaux du monde ; il faut que, entre deux soleils, vous ayez trié et rassemblé ces plumes ; si vous donnez à un oiseau une seule des plumes d'un autre, je vous plongerai dans un cachot plein de vipères.

On veut qu'ils gravissent de hautes montagnes et qu'ils aient néanmoins les pieds sur le pavé des rues.

On ne comprend pas qu'une grande faculté extrêmement développée l'est toujours ou presque toujours aux dépens d'une ou de plusieurs facultés de moindre importance.—Quand le cerveau travaille et combat, il appelle à lui toutes les forces, il fait une levée en masse. — Demandez aux médecins si l'estomac peut digérer quand le cerveau travaille.

Un homme de génie ou un homme d'un grand talent est à l'égard de lui-même ce qu'il est à l'égard d'un certain nombre d'hommes. Il met toute sa force, toute sa puissance dans certaines facultés, comme une danseuse finit par emprunter un supplément de jambes aux bras et à la poitrine, comme le forgeron a des bras disproportionnés avec le reste de son corps.

Les grands hommes sont des monstres—à la façon des roses à cent feuilles. (C'est ainsi que les appellent les botanistes. — Comment appellera-t-on les botanistes?) Quand un grand génie paraît, il agit comme les prodigues, il ruine pour sa dépense sa famille, sa ville, son pays.

Sauf quelques exceptions, une famille où il naît un artiste, un poëte, un écrivain de grand talent reste en jachère quelque temps comme une terre épuisée qui ne produit pendant un certain espace que

des herbes stériles, des esprits médiocres ou pis encore. Il n'a pas été commode d'être le fils de Racine, Socrate n'a pas osé avoir de fils, personne n'a osé être le fils de Voltaire.

Les fées Grognon qui émettent des exigences absurdes à l'égard des hommes de talent,—qui veulent à la fois que l'aigle plane au haut des airs, et ponde dans leurs poulaillers des œufs qu'ils pourront, elles Grognon, manger à la coque; qui veulent que le rossignol chante la nuit dans les buissons parfumés et glousse le jour sur leur fumier; qui imposent à l'homme qui fait de beaux livres d'en tenir simultanément d'autres en partie double avec la régularité d'un négociant;—ces gens-là, ces Grognons, s'exagèrent la force et la puissance de ceux qu'ils prétendent rabaisser; — ils voudraient que les beaux cuivres repoussés fussent en bosse des deux côtés. — Hélas! non, il faut leur permettre un creux.

Je sais un artiste d'un grand talent, auquel on reproche un peu plus qu'il n'est juste une prodigalité généreuse qui fait que, gagnant soixante mille francs par an, et ne dépensant pour lui-même que quinze cents francs, il se trouve endetté et obéré au bout de l'année. — On garde trop d'estime pour les gens, au contraire, dont la fortune se compose:

1° de ce qu'ils prennent aux uns ; 2° de ce qu'ils ne donnent pas aux autres.

Cet artiste a un fils qui dément d'une manière éclatante la règle, admettant peu d'exceptions, de la jachère des familles dont je parlais tout à l'heure. L'autre jour ce fils rencontre un ami. — « J'ai dix francs, lui dit-il, je t'invite à déjeuner. »

Les deux amis se prennent par le bras, et commencent à assaisonner à l'avance leur déjeuner d'une promenade sur les boulevards qui leur assurera de l'appétit, et viendra en grande aide au talent du cuisinier.

Ils font en collaboration le menu de leur déjeuner; dix francs est une somme peu favorable,—cela vous éloigne du déjeuner simple, frugal, — des pommes, des châtaignes et du fromage

Dulcia poma,
Castaneæ molles et pressi copia lactis.

J. JANIN.

et ne conduit que jusqu'au bord du déjeuner de luxe, du déjeuner sérieux, — le plus sot des repas, soit dit entre parenthèses, un repas qui, à l'exemple de Circé, change les hommes en bêtes pour le reste de la journée.

Cependant nos deux amis, conduits, égarés par leurs dix francs follets, jusqu'à la limite du grand déjeuner, avaient entrevu au delà de cette limite un perdreau truffé, des crevettes, du vin de Bordeaux, Château-Margaux, etc., et un vague et pénétrant parfum était venu affadir leur déjeuner possible. — La position était mauvaise. — L'amphitryon dit: — Tiens, me voici près de l'atelier de mon père, je vais monter et lui emprunter dix francs; attends-moi un instant.

Il monte, l'autre roule une cigarette et attend.

— Il se passe près d'un quart d'heure; enfin, l'ambassadeur descend; mais il est sérieux, il prend le bras de son ami et lui dit: — Viens avaler une tasse de chocolat.

— Comment? pourquoi?

— C'est tout simple, mon père m'a emprunté cent sous.

III

UN NEZ DANS UNE PORTE ET L'ACADÉMIE. HISTOIRE DE M. JAQUOT.

Je raconterai la fable que voici aux gens qui demandent en ce moment la suppression de l'Académie française.

Un homme curieux s'était laissé prendre maladroitement le nez dans une porte.

On ne peut pas laisser prendre son nez dans une porte sans qu'il en soit notablement endommagé.

Celui-ci avait été si horriblement maltraité que le premier médecin auquel le patient le montra dit : « C'est un nez perdu ; il faut le couper. »

Le second, le troisième et le quatrième furent du même avis. Le maître du nez alla à Paris consulter un prince de la science.

Le prince de la science examina le nez et dit :

— Avez-vous montré déjà ce nez-là à quelqu'un ?

— Oui, monsieur, au médecin de ma ville.

— Et que vous a dit le médecin de votre ville ?

— Il a dit qu'il fallait le couper.

— Le médecin de votre ville est un ignorant ?

— J'en étais bien sûr.

— Vous ne l'avez pas ensuite montré à d'autres ?

— Pardon ; je l'ai montré au médecin de la ville voisine.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il a dit, comme le premier, qu'il fallait me couper le nez.

— Ignorantissime !

— Je l'ai encore montré à deux autres ; tous deux ont été du même avis.

— Deux ânes !

— Ah ! docteur, je savais bien, moi, qu'il n'y avait pas besoin de me couper le nez !

— Certainement, mon ami, qu'il n'y a pas besoin de vous couper le nez : il tombera bien tout seul.

Et le prince de la science donna une pichenette au nez, qui tomba.

Cette fable prouve que, — *o muthos dêlos ôn*, — il ne faut pas supprimer l'Académie.

Que diable voudriez-vous faire de pire contre l'Académie que ce qu'elle fait elle-même ?

Que doit être l'Académie française ?

Une assemblée de quarante écrivains chargée de fixer et de polir la langue. Il ne faut pas entendre par là seulement éplucher des adverbes, écosser des adjectifs et vanner des conjonctions, il faut entendre tout le bien que pourrait faire une critique saine, sévère et libérale à la fois.

Chaque fois que l'Académie nomme un nouveau membre qui n'est pas un écrivain, elle s'annule d'un quarantième.

Chaque fois que l'Académie, nommant un écrivain, ne choisit pas le talent le plus grand et le plus réel de ceux qui ne sont pas encore de l'Académie, elle se diminue dans une occasion de s'accroître.

Supprimer l'Académie, ce serait la galvaniser, ce serait lui donner cette force, lui assurer cette faveur que la générosité taquine du caractère français donne toujours aux persécutés.

Qu'est-ce que l'Académie aujourd'hui ?

Que fait l'Académie ? à quoi sert-elle ?

Si l'Académie n'avait pas dans son sein ceux qui y sont entrés malgré elle, c'est-à-dire après une lutte longue, acharnée, haineuse, elle n'existerait plus.

On sait avec quelle obstination puérile Victor Hugo en a été repoussé pendant de longues années, on sait avec quelles avanies ce grand poëte y a été reçu ; de telle façon que je dis en sortant de la séance : « Il semble une ville prise d'assaut où de vieilles femmes jettent par les fenêtres leurs ustensiles de ménage sur la tête des assiégeants vainqueurs. »

On sait que l'Académie a eu le malheur de laisser dire, sans protester énergiquement, et sans que l'opinion publique protestât pour elle, qu'il était question de rayer Victor Hugo de l'Académie.

Il eût été curieux de voir, un tel acte accompli, qui de Hugo ou de l'Académie se serait en réalité trouvé effacé.

On sait que M. de Vigny n'est entré à l'Académie qu'à la suite d'une transaction.

On sait que Balzac n'en a pas été ; ce que je constatai alors ainsi : « L'Académie française de notre temps ressemble à celle de Louis XIV, en ceci qu'elle veut avoir aussi son Molière à ne pas nommer. »

On sait qu'Alexandre Dumas n'en est pas et n'en sera probablement jamais.

On croit généralement que c'est le sexe de madame Sand qui l'empêche d'être de l'Académie. C'est un

prétexte heureux qui sauve à l'Académie le ridicule et la honte de ne pas l'admettre.

Par exemple, moi qui n'ai pas à me reprocher d'avoir trop encouragé le beau sexe au feuilleton, je voudrais bien que quelqu'un me donnât une bonne raison pour l'exclusion des femmes de l'Académie.

Craint-on l'influence de la beauté sur les suffrages? On pourrait attendre l'époque où la femme entrerait dans le troisième sexe et ne menacerait plus l'indépendance des philosophes et des *esprits purs* de la compagnie.

Si l'Académie avait du bon sens, ce serait elle qui ferait des démarches auprès des talents vivaces et puissants qui sont hors de son sein pour s'approprier leur vie et leur puissance; ce serait elle qui ferait des visites.

Mais c'est le malheur des sociétés et des compagnies qui ont une fois laissé les médiocres composer leur majorité.

Voici l'aveu que fait l'acteur Lekain à propos de la compagnie du Théâtre-Français.

« N'admettez que difficilement un acteur de petite taille, parce qu'une fois admis, il n'aura plus qu'un souci : c'est de ne pas en laisser arriver de plus grands que lui. »

On ne saurait répéter sérieusement les objections faites à l'Académie contre certains écrivains : — Un tel ? il a plus écrit à lui seul que toute l'Académie ; il a rempli les caisses de quatre ou cinq théâtres pendant plus de vingt ans ; il a eu une douzaine de ces grands succès qui font époque dans la littérature. Tout cela est vrai, incontesté, incontestable, mais on dit qu'il a des dettes et qu'il aime les femmes.

Il y aurait deux réponses à faire à cette objection, si elle en méritait une.

La première, c'est que l'Académie n'a pas pour fonctions de recevoir, mais de donner les prix Montyon ; la seconde, c'est que je voudrais voir lapider le coupable par les gens sans péché de la docte compagnie.

Un autre a fait tel ouvrage où il a attaqué telles ou telles choses, tels ou tels hommes aujourd'hui en crédit.

Il était question de recevoir à l'Académie l'auteur de la *Métromanie*. On discutait cette candidature avec un feu extrême. Fontenelle, qui, « ayant envoyé ses équipages devant, » était devenu fort sourd, appela un de ses collègues et lui dit :

— De qui parle-t-on ?

— De l'auteur de la *Métromanie*.

— Ah! très-bien, dit Fontenelle, et d'une certaine ode...

— Oui, et c'est justement de cette ode qu'on se préoccupe ; cette ode est pleine de verve et de talent, il est vrai, mais d'une immoralité révoltante.

— Et que dit-on de cette ode? demanda Fontenelle.

— L'a-t-il faite? ne l'a-t-il pas faite? Voilà la question, et voilà d'où dépend son élection. Vous comprenez que s'il l'a faite...

— S'il l'a faite, dit Fontenelle, il faut le gronder sévèrement ; mais, s'il ne l'a pas faite, il ne faut pas le recevoir.

Mais les reproches faits à certains candidats ne sont que des prétextes.

D'ailleurs, pour ce que fait l'Académie, elle est toujours assez littéraire.

L'Académie, si elle était vivante, devrait publier un journal de critique où elle examinerait et jugerait sérieusement et magistralement toutes les œuvres littéraires.

Mais pour que l'Académie pût exécuter ce travail avec autorité, il faudrait qu'elle fût un corps littéraire empressé de s'adjoindre tous les talents et toutes les forces qui apparaîtraient au dehors ; en

un mot, il faudrait que l'Académie fût le contraire de ce qu'elle est.

Je ne ressens aucune indignation contre l'Académie, et je ne comprends pas l'indignation de certaines personnes.

Je suppose le plus grand ennemi possible de l'Académie française.

Quel mal plus grand pourrait-il lui faire que celui qu'elle vient de se faire à elle-même par l'élection de M. de Falloux ?

Supprimer l'Académie ! ce serait rétablir cette coutume ancienne et farouche de pendre les suicidés.

J'entends dire partout : Cécile est vertueuse,
Pourtant elle est avare, égoïste, envieuse.
Tous les vices ! Un seul cependant excepté.
Elle n'a pas d'amant, dit-on. La bonne apôtre !
C'est que ce vice-là ne peut être goûté
Sans faire en même temps plaisir à quelqu'un d'autre.
Cécile est chaste, oui, mais par méchanceté.

On m'écrit de Paris que l'on a, non pas fait, mais publié « ma biographie. » Cela, me dit-on, ne vaut

pas la peine d'être lu. — Aucun soin, aucune exactitude, une compilation d'anas pris au hasard dans les vieux Mathieu Lænsberg et d'anecdotes ayant déjà servi à Roquelaure et à Cadet Roussel.

L'auteur, ajoute-t-on, est un certain M. Jaquot, qui, il y a quelques années, se trouva mécontent de son nom, comme Boileau, Racine, Corneille ont pu l'être du leur, qui en effet n'était pas très-heureux avant l'illustration qu'ils lui ont donnée, ainsi que de ce temps MM. Planche, Lurine, Anne, etc., qui ont pris la même voie pour se faire un nom.

Moins patient ou moins confiant en lui-même, ledit M. Jaquot, au lieu de se faire un nom, s'en est fabriqué un et s'est appelé lui-même M. Eugène de Mirecourt.

Puis, au lieu d'entrer dans la carrière avec les écrivains contemporains, il s'est assis sur les talus qui entourent l'hippodrome, et jette des pierres aux concurrents qui passent devant lui.

Cela amuse quelques curieux, quelques envieux, qui l'encouragent par des gros sous.

Un passage cependant de ma biographie est assez réussi et a fait rire Gatayes et quelques autres de ce bon rire franc, invincible, que les dieux, dit-on, se sont réservé dans l'Olympe.

Dans ce passage, l'auteur raconte qu'ayant déjà délivré la terre de plusieurs monstres, il résolut un jour de se défaire de moi.

A cet effet, couvert de la peau du lion de Némée, il se mit à ma recherche. Mais il faut croire que je fus averti, car jamais il ne put me rejoindre.

De ce jour, on ne me vit plus ni chez moi, ni dans la rue, ni nulle part ; on sait ma timidité : la terreur me retint pendant quatre ans caché chez Gatayes. Aussitôt que l'on sonnait, il m'enfermait dans une armoire et gardait la clef dans sa poche.

Un jour, l'ennemi s'introduisit. Il avait un faux nez et l'air d'un gentleman. Il voulait absolument que Gatayes lui jouât un petit air de harpe. Sur son refus, il voulait voir et toucher la harpe de Gatayes.

Mais, une fois dans le cabinet où dort l'instrument, il ne put dissimuler tout à fait sa férocité, et il lança des regards si affreux du côté de l'armoire où j'étais blotti que Gatayes en frissonna.

Quand il fut parti, on me trouva tremblant de la tête aux pieds. La nuit, j'eus une fièvre horrible, et, dans mon délire, prêtant au redoutable personnage des idées d'ogre sans doute exagérées, je répétais sans cesse : « As-tu déjeuné, Jaquot ? »

Une autre fois, il entra encore dans la place avec

une lettre de recommandation d'une personne à laquelle Gatayes n'avait rien à refuser. Nous fûmes encore avertis à temps. Il entra dans le cabinet, mais quel fut son étonnement, mêlé de joie farouche, en voyant entr'ouverte l'armoire, mon asile ! Il resta quelque temps, plongea ses regards dévorants dans tous les recoins de l'armoire, et se retira désappointé et pensant que j'avais quitté Paris.

Heureuse erreur !

Pendant sa visite, j'étais avec lui dans le cabinet de Gatayes. On sait que ce cabinet est si rempli de curiosités, d'animaux empaillés, d'armes, de dieux indiens, etc., qu'un homme en grand danger, auquel Gatayes donnait l'hospitalité, refusa de profiter d'une occasion de quitter Paris pour rester une journée de plus dans ce cabinet.

J'avais, moi, revêtu la peau d'un des ours, et j'étais immobile, assis dans un coin. Gatayes m'a dit depuis qu'il avait vu mon épaisse peau frémir deux fois sous le regard acéré de M. de Mirecourt. Ce fut alors que ce dernier alla me chercher au Havre. Cette situation n'était plus tenable : je profitai de cette courte absence pour me procurer un passe-port et m'évader de France par le chemin de Lyon. On lui a fait croire que j'ai péri en Suisse dans

un glacier. Je suis plus tranquille, mais je crains à chaque instant qu'un imprudent ne le désabuse.

Au mois d'octobre dernier, je disais à peu près ceci : « Il arrive trop souvent encore qu'un homme arrêté par la garde, et déposé dans cette sorte de prison provisoire appelée violon, est trouvé le lendemain matin pendu au moyen de sa cravate ou de ses bretelles.

» Il y aurait, disais-je, un moyen bien simple de rendre impossible le retour de pareils faits.

» Pourquoi *le violon* ne serait-il pas fermé par une grille ouverte sur le corps de garde de façon à laisser toujours le prisonnier sous les yeux des hommes du poste ? »

Cette question est restée sans réponse, et, qui pis est, sans solution.

Dans l'espace des six mois qui ont suivi la publication de cette note, les journaux ont signalé deux nouveaux cas de suicide dans les *violons* des corps de garde.

Un de ces cas a eu lieu il y a quelques jours.

C'est pourquoi je reproduis ma note. On sait que je suis obstiné.

Ce n'est pas seulement par vanité, quoique ce soit aussi par vanité, que je revendique certaines initiatives. Il est bon de constater l'adoption d'idées de gens qu'un certain parti appelle les anarchistes et les ennemis de la société.

Voici que l'on entre dans la voie des impôts sur le luxe.

L'avons-nous assez prêchée sur tous les tons, cette révolution !

Seulement je constaterai que si l'on entre dans cette voie, on n'y entre jusqu'ici que très-peu.

Notre théorie est celle-ci : « Imposer le luxe pour dégrever la pauvreté. » L'impôt doit commencer là où finit le besoin strict. Qu'une paire de gants coûte dix sous de plus, que le vin de Champagne soit payé un franc de plus par bouteille, cela n'empêchera ni de porter des gants, ni de boire du vin de Champagne ceux qui le font aujourd'hui.

Il est peu important que la brioche coûte très-cher si le pain est à bon marché.

Mais nous n'avons jamais proposé cet impôt du luxe comme un impôt de plus, comme un impôt à ajouter à ceux qui existent déjà : « Imposer le superflu pour dégrever le nécessaire. » On impose les voitures de luxe, très-bien. Mais que dégrève-

t-on? Il est probable que nous le saurons bientôt.

Je suis souvent revenu sur un point que je ne suis pas près d'abandonner probablement, — à cause d'une habitude dont je me suis passablement trouvé. — Ce n'est pas du glaive solennel de la justice que je me sers dans une guerre contre les abus ; mais si on comptait bien les milliers d'épingles que je fiche dans leur peau, on verrait qu'elles forment la monnaie du glaive et que les condamnés ont leur compte.

Demandez au boxeur ! croyez-vous qu'il s'amuse
A frapper tour à tour, pour varier son coup,
Son adversaire au front, au flanc, aux yeux, partout ?
Non, ce n'est pas ainsi, croyez-moi, qu'il en use.
Quand un coup bien porté fait sa marque en bon lieu,
Son poing ne cherche plus et ne vise qu'au lieu.

Les chemins de fer sont une des plus grandes révolutions qui aient modifié la société, — sans l'imprimerie, je dirais la plus grande. — Le déluge a été beaucoup moins révolutionnaire, et surtout beaucoup moins progressif.

Dans un temps donné, les chemins de fer rendront le mensonge, la guerre, la tyrannie et la famine impossibles, — après que la guerre, la tyrannie et

la famine se seront un peu servies des chemins de fer, — mais pas bien longtemps.

En attendant, il faudrait que les chemins de fer s'occupassent de remplir leur mission, qui est de supprimer ou au moins d'abréger les distances ; or, les distances se composent de deux obstacles : l'espace et l'argent. Il ne sert de rien d'avoir vaincu le premier si on ne triomphe pas du second.

Que les chemins de fer héritent des voyageurs des diligences, ce sera un résultat dérisoire. Je dirai quelque jour ce que la société est en droit d'attendre des chemins de fer. Il faut que le chemin de fer ne se contente pas de transporter des voyageurs, il faut qu'il crée des voyageurs ; quelques-uns sont, il est vrai, séparés du Havre par soixante lieues qu'il y a d'ici là, mais un bien plus grand nombre en est séparé par les 30 francs qu'on n'a pas.

Paris est à soixante lieues et à 30 fr. du Havre ; ceux de ses habitants qui en étaient à 30 fr., en sont toujours à la même distance, et n'ont rien gagné.

Je me trompe, ils ont perdu, car le Havre est toujours pour eux à la même distance, il est vrai, mais il est rapproché pour ceux qui n'en étaient séparés que par les soixante lieues, et ceux-ci ont un im-

mense avantage sur les autres, avantage qu'ils n'avaient pas avant les voies ferrées.

Je ne veux traiter aujourd'hui qu'un seul point qui vient de me frapper singulièrement en traversant Paris.

Plusieurs administrations augmentent le prix des places les dimanches et les jours de fête.

Un chemin ferré n'est pas comme une autre entreprise de roulage. Les voitures appartiennent à une administration, c'est vrai, mais le chemin lui-même appartient à l'État, ou mieux à tout le monde. La compagnie industrielle n'en est en réalité que la fermière.

Qu'une diligence augmente ses prix arbitrairement dans telle ou telle circonstance, elle vous prive de ses voitures si vous trouvez le prix trop élevé, mais du moins elle vous laisse la route ouverte.

Eh bien! les diligences voiturent les voyageurs à des prix invariables.

Si cette variation dans les prix de transport sur les voies ferrées était admise, peut-être devrait-elle souffrir une exception à la sortie d'une ville comme Paris.

Le dimanche et les fêtes sont les seuls jours auxquels la classe ouvrière sorte de ses ateliers. Si elle

pouvait, au moyen des chemins de fer, se transporter dans la vraie campagne, c'est-à-dire à une distance suffisante du macadam et de beaucoup d'autres choses, ce serait un bon et utile délassement pour le corps et pour l'esprit, et elle rapporterait des poumons rafraîchis et restaurés par le véritable air pur, riche et n'ayant jamais servi. Mais il n'en est pas ainsi : le prix du transport augmenté est trop cher et absorberait bien vite l'argent destiné au petit festin de famille.

Or, comme les coucous et les voitures à bon marché ont disparu devant l'omnipotence des chemins de fer, les ouvriers n'ont à leur disposition que la partie de la banlieue qui, en réalité, n'est qu'un faubourg, et pour eux la campagne est là où on voit écrit sur les murs : Bon vin de vigneron ; ou : Vin d'Argenteuil à 8 sous le litre. Cela n'est ni bon ni moral.

Est-ce très-avantageux pour les administrations ? Elles font payer plus cher aux petits propriétaires et aux petits bourgeois, mais elles perdent la clientèle très-nombreuse des ouvriers. Le résultat est incertain, du moins à mes yeux.

Mais je ne consens pas à le prendre en considération.

Le prix de transport sur les chemins de fer, déjà trop élevé selon moi, et pour les raisons jusqu'ici irréfutées que j'ai répétées en commençant ces lignes, ne doit pas, toujours selon moi, être soumis à des variations qui en enlèvent l'usage à une partie de la population. Je ne demande pas tout à fait qu'on abaisse ce prix le dimanche, et je ne le demande pas parce que je suis aujourd'hui dans un de mes jours de timidité ; mais je demande bien hautement qu'il ne soit pas élevé du moins et surtout ce jour-là.

IV

LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.

Et moi aussi j'ai épuisé l'intervention, les ressources et les lenteurs de la diplomatie ; — mais moi aussi, à la fin, il faut bien que j'entre dans la mer Noire.

C'est, pour le moment, mon encrier qui la figurera.

Sérieusement, je veux faire juger si la propriété littéraire est, oui ou non, une propriété, — si l'œuvre du cerveau est tellement au-dessous de l'œuvre des bras, — que, entre tous les ouvriers, l'écrivain, seul, ne puisse laisser son héritage à sa famille.

Je suis las d'entendre demander l'aumône pour les écrivains. — Mettez-nous dans le droit commun, que notre travail soit respecté à l'égal de celui du dernier manœuvre, et cela nous suffira. Ceux d'entre nous qui ont de grands talents et une grande fécondité se permettront de grands besoins; les autres abaisseront leurs besoins au niveau de leurs recettes.

Supposons Balzac — et un épicier de la rue Saint-Honoré, son voisin; — supposons que tous deux aient des enfants.

Balzac publie ses beaux livres; — l'épicier achète le *Père Goriot;* ça l'ennuie, il en fait des cornets. — Bien.

Balzac meurt, l'épicier aussi, les mortels sont égaux, surtout comme mortels. Leurs enfants grandissent, ils reçoivent de l'éducation; un des fils de l'épicier a gardé la boutique paternelle, l'autre se fait libraire. Tiens, se dit-il un jour en consultant les dates, le Balzac est tombé dans le domaine public.

Il en fait une édition.

Le fils de Balzac allait en faire une, il faut qu'il y renonce : ce serait, faite en concurrence, une entreprise ruineuse; — la faisant seul, le fils de l'épicier s'enrichit.

Mais le fils de Balzac s'introduit chez l'autre fils de l'épicier, — il lui prend malgré lui un des cornets faits autrefois avec le *Père Goriot* : c'est un vol; — si le magistrat n'use d'indulgence, il sera puni comme voleur.

C'est absurde, me direz-vous. — Oui, c'est invraisemblable comme événement; — mais comme légalité, — c'est incontestable.

C'est-à-dire que Balzac n'a pas pu faire une propriété de ses nombreux ouvrages qui seront une des gloires de la France, — cette propriété finit au bout d'un certain nombre d'années, — et un des feuillets d'un de ses livres roulés en cornet par l'épicier, devient une propriété inviolable, sacrée, à tout jamais protégée par les lois et par la justice.

Nous demandons que nos livres soient une propriété aussi sérieuse que celle des cornets de papier que l'on fait avec.

Est-ce donc trop exiger?

Il paraît que oui.

On m'a souvent demandé pourquoi seul à peu près, dans la famille littéraire de ce temps-ci, je n'avais rien tenté pour le théâtre. — J'ai donné

beaucoup de bonnes raisons, j'ai laissé mes questionneurs convaincus que j'avais fait sagement de m'abstenir. Mais leurs raisons n'étaient pas moins bonnes, et ils m'ont laissé convaincu que j'avais tort.

C'est pourquoi je me suis laissé aller à promettre trois pièces à divers théâtres. Si elles ne réussissent pas, je ne recommencerai pas, et tout sera dit.

— Je vais, dis-je à un de mes amis, je vais prendre les sujets de mes pièces dans mes livres. Un sujet étudié, traité deux fois à un assez long intervalle, est ressassé, mûri; on doit en tirer tout ce qu'il contient. D'ailleurs, le public ne paraît pas désapprouver qu'on lui fasse voir au théâtre des sujets qui ne lui sont pas inconnus.

— Qu'allez-vous prendre?

— D'abord je débuterai par une pièce gaie. J'ai un vieux roman, — *Midi à quatorze heures*, qui, je crois...

— Ça ne se peut pas...

— Pourquoi?

— Aucun directeur ne l'accepterait... et d'ailleurs ce serait un plagiat.

— Oh! oh!

— Oui, *Midi à quatorze heures* a été représenté

il y a une douzaine d'années sur le théâtre des Variétés sous ce même titre, et il y a deux ou trois ans, sous un titre que je ne me rappelle plus, sur le Théâtre-Français; tous les journaux l'ont constaté.

— C'est vrai, je me le rappelle... C'est fâcheux, ce sujet me plaisait... J'ai une certaine *Histoire de tant de charmes...*

— *Et de la vertu même?*

— Oui.

— Représenté il y a plusieurs années sur le théâtre du Palais-Royal.

— Diable!... dans *Hortense...* je vois les scènes d'ici : un ami passe pour le domestique de son ami, il lui prête un pantalon gris de perle, et...

— Vous avez raison, le sujet était bon; aussi a-t-il eu un très-joli succès sur le théâtre du Vaudeville.

— Ah çà! mais... je ferai un drame avec *Sous les tilleuls...*

— Tombé il y a quelques années à un théâtre du boulevard.

— Avez-vous lu *Jobisme?*

— Oui, mais on m'a assuré que l'auteur du *Bourreau des crânes* l'a lu aussi.

— Oh! une idée... il y a dans les *Guêpes* une histoire assez drôle : une femme bizarre veut marier sa pupille avec un M. C. M.; le trousseau est fait et même marqué, le mariage avorte, et plutôt que de démarquer le trousseau, elle est prête à marier sa pupille...

— A n'importe qui dont le nom commencera par les mêmes lettres...

— Oui...

— Laissez-moi finir; heureusement que celui que la jeune fille préfère a les mêmes initiales, et alors il n'y a plus d'obstacles à leur bonheur : cela s'appelle E. H., et a été représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Montansier, le 7 avril 1849.

— Mais alors, il n'y a donc que moi qui ne puis prendre dans mes livres?

— Ces messieurs les auteurs ont ajouté quelque chose : le mari cherche ses bottes; il voit des bottes sous un rideau, les tire, trouve un homme dedans, et dit : Monsieur, que faites-vous dans mes bottes?

— Mais c'est une scène du commencement de mon roman de *Geneviève!*

— Je le sais bien.

— Avez-vous lu *Feu Bressier?*

— Peut-être, mais je ne me rappelle pas tout.

— Eh bien, écoutez.

Feu Bressier.

Léopold est au bal; il y rencontre une femme dont il est amoureux depuis longtemps, elle lui permet de la reconduire en fiacre, mais il n'a pas d'argent; il essaie d'en emprunter à un ami qui n'en a pas plus que lui; il se propose de prendre un cocher à l'heure, et ensuite de lui donner son habit et son chapeau.

— Je me rappelle très-bien, écoutez à votre tour :

Riche d'amour.

Pingouin est au bal, il y rencontre une femme dont il est amoureux depuis longtemps, elle lui permet de la reconduire en fiacre, mais il n'a pas d'argent; il essaie d'en emprunter à un ami qui n'en a pas plus que lui; il se propose de prendre un cocher à l'heure et ensuite de lui donner son chapeau et son paletot.

— Il y a une différence... Léopold veut donner son habit, et Pingouin veut donner son paletot.

Cette fois cependant, je m'impatientai de ce droit de jambage que s'arrogent certains de messieurs qui font des pièces sur les ouvrages de messieurs

qui font des livres ; — j'examinai avec quelque attention la pièce de MM. les *auteurs* de *Riche d'amour*, je restai convaincu qu'aucun des trois *auteurs* n'avait fait, à beaucoup près, autant que moi dans leur pièce. Le plus célèbre de leurs confrères, un des plus spirituels des miens, voulut bien se charger de leur dire, de ma part, que je voulais mettre un terme à ces façons d'agir ; que je les priais de me désigner trois arbitres auxquels je soumettrais notre cause ; — que je me faisais fort d'établir qu'ils m'avaient emprunté le sujet de leur pièce, les principales situations, et enfin, pour mémoire, un certain nombre de phrases textuelles, annonçant que, ne faisant de la chose qu'une question de principe, je ne ferais réclamer que le dixième des bénéfices qu'il leur plairait d'avouer.

Ces trois messieurs, l'un est écrivain, répondirent, en collaboration, par un refus, — fondé sur ceci :

« Que chaque mois, chaque jour, de pareilles réclamations peuvent s'élever ; — que celle-là admise ouvrirait la porte à d'autres ; — qu'on ne saurait jamais, même au bout de six ou sept ans, si l'on était *légitime possesseur* de sa *propriété*. »

Ah ! la triomphante et supercoquentieuse idée !

— ces trois auteurs ont parlé comme un seul Arnal.— Invoquer en faveur du plagiat le respect de la propriété, c'est du dernier cocasse. Si je fais jamais, moi aussi, des vaudevilles, je leur prendrai cette phrase, — nous ne nous gênons pas entre nous.

Il est temps en effet de préserver la propriété de ce qu'on prend des criailleries qui ont la mauvaise habitude de la gêner dans l'exercice de ses droits; la propriété ordinaire, la propriété de ce qu'on fait, veut bien se laisser discuter pendant trente ans, mais la propriété de ce qu'on prend ne veut pas accorder même six à sept ans, — pour que les choses lui soient déclarées acquises; — elle veut que les acquêts soient considérés comme épaves, dont la propriété s'acquiert, je crois, par un an et un jour; — elle oublie qu'on ne trouve pas plus dans un livre que dans une poche.

Il y aurait bien des inconvénients à accorder des lois spéciales à cette propriété conquérante,—parce que, si les réclamations si justes de ces trois messieurs « étaient admises, elles ouvriraient la porte à d'autres qui pourraient s'élever chaque mois, — chaque jour. » Les gens qui font le mouchoir demanderaient que la prescription leur fût acquise au

bout de deux minutes, le temps de *cambier le linceul de profonde*,— et que, passé ces deux minutes, on pût faire arrêter par la garde le propriétaire qui ferait de tardives réclamations. Ces messieurs défendent donc contre moi *la propriété de ce qu'ils m'ont pris*.

Ces messieurs se plaignent. — C'était, autrefois, ceux qu'on écorchait qui criaient. — Il me vient à ce sujet une idée de vaudeville, « le *Bourreau chatouilleux;* » je les prie de ne pas s'en faire une propriété. — Je vais faire juger la question. — Si le sujet, les situations et un certain nombre de phrases de *Riche d'amour* constituent une propriété,—cette propriété appartient-elle à ceux qui les ont copiées ou à celui qui les a faites? et celui-ci, faisant des réclamations, commet-il un attentat à la propriété? Si j'ai parlé si longtemps de mes affaires, c'est qu'elles sont, je crois, dans cette circonstance, d'un intérêt général pour la littérature.

Je prie mes trois collaborateurs, malgré moi pour le travail, malgré eux pour la recette, de se chanter ceci sur l'air *Malborough s'en va-t-en guerre*.

Je finirai par une épigraphe. Je l'emprunte à MM. les *auteurs* de E. H., cette pièce à laquelle je prends l'épigraphe, que, se mettant également trois

contre un, ils ont empruntée aux *Guêpes* et à *Geneviève*.

« Ils se sont mis trois ; sur trois, il y en a un qui ne fait rien, un qui fait les répétitions, et le troisième fait la pièce... mais celui-là, bien souvent, on ne le nomme pas. »

Celle-là, ce n'est pas moi qui la leur fais dire.

V

OÙ LE VICE A RAISON CONTRE LA VERTU

L'acteur doit beaucoup de son aisance au théâtre qui l'exhausse au-dessus des spectateurs, et à la rampe de lumière qui l'en sépare. Tel orateur perdrait beaucoup de son assurance si, au lieu de lancer ses foudres d'en haut comme Jupiter, il lui fallait descendre de la tribune et combattre de pied ferme, comme un soldat, sur un terrain égal, et frapper des coups horizontaux qui n'empruntent plus la plus grande partie de leur force à leur poids et à l'élévation de laquelle ils tombent.

De même le moraliste commence par se jucher fort au-dessus et en dehors de l'humanité. Il dit: « Les hommes, » sans jamais se souvenir qu'il est

un homme lui-même : aussi, arrive-t-il d'autant plus facilement à proclamer que les hommes sont des niais et des coquins, que cela l'élève par comparaison. Mais si avec plus de justice, au lieu de dire : « Les hommes, » il disait : « *Nous*, » on verrait parmi les moralistes et les philosophes le plus grand nombre devenir plus indulgents, et ceux-là seulement conserver leur sévérité qui auraient une complète conviction, laquelle assurerait plus de croyance et d'efficacité à ces critiques dont ils ne s'excepteraient pas eux-mêmes.

Moi comme les autres.

Il n'est personne qui, de temps en temps, ne se laisse aller à quelque amertume contre un ou plusieurs de ses amis, par exemple, et de là à quelque diatribe contre l'amitié. Il semble qu'on lui fasse alors une grande et criante injustice de ne pas l'aimer, lui être dévoué et se sacrifier pour lui, et il dénonce volontiers à l'univers les torts des hommes à son égard.

On se plaindrait moins souvent, moins haut et moins fort si l'on se livrait à un examen plus consciencieux. Pensez-vous que l'amitié et le dévouement soient un tribut que vous doivent les autres hommes? ou croyez-vous plutôt que l'amitié et le

dévouement que vous avez témoignés à votre ami vous permettent d'attendre de sa part des manifestations semblables dans l'occasion? Examinez-vous sévèrement, repassez une à une toutes les conditions de l'amitié, telle que vous l'exigez de votre ami, et voyez si vous les remplissez bien correctement vous-même.

Vous ne tarderez pas à être convaincu de la vérité de cet axiome :

Chacun veut avoir un ami, personne ne s'occupe d'en être un.

Ces réflexions me sont suggérées par un petit événement que je me rappelle et qui m'a forcé de me faire subir un de ces examens que je ne me suis peut-être pas assez gêné pour faire subir à autrui.

Je ne passe pas pour avare; — ceux mêmes qui ont le plus profité de ma disposition contraire prennent volontiers un air de supériorité et m'appellent prodigue. — C'est une jolie invention que d'avoir imaginé des noms injurieux pour le contraire des vices, qui sans cela auraient facilement l'air de qûalités. Un avare ne se dit pas : je ne suis pas généreux; il se dit moins encore : je suis avare; il se dit : je ne suis pas prodigue. — Eh bien! je me suis surpris récemment à me laisser aller aux senti-

ments les plus hideux de l'avare le plus misérable — Si je fais cet aveu humiliant, c'est pour donner aux gens de bonne foi un exemple de l'indulgence que l'on est bien forcé d'avoir pour les autres, lorsque l'on s'examine scrupuleusement et sans un violent parti pris d'admiration pour soi-même. Les autres, je le sais, en prendront avantage sur moi, et sans songer qu'ils n'auraient pas mieux fait à ma place, se contenteront de mesurer ce que j'avoue à ce qu'ils cachent, et se rengorgeront en laissant tomber un regard dédaigneux sur moi.

Cela ne m'empêchera pas de raconter aux premiers un trait d'avarice d'un homme qui n'est pas avare.

Il y a longtemps que j'ai fait cette remarque que c'est en réalité à son argent que l'homme tient le plus au monde, et que toutes les diatribes faites contre l'argent, ce vil métal, n'ont jamais eu pour but que d'en dégoûter les autres, sans jamais avoir pour résultat d'y réussir, ni même de consoler leurs auteurs de n'en pas avoir. De là, j'avais reconnu qu'un moyen, non-seulement de faire faire à un ami les corvées les plus fâcheuses, mais encore de l'envoyer gaiement au péril et à l'ennui, était celui-ci :

Lui faire croire pendant un quart d'heure qu'on vient lui emprunter de l'argent, contempler d'un œil impitoyable sa défense courageuse, renverser successivement les ouvrages avancés, les retranchements, les fortifications qu'il élève opiniâtrément et avec le courage du désespoir, à mesure qu'on les détruit; puis, quand il se voit presque forcé, lui annoncer alors que c'est un service d'une autre nature que vous attendez de lui. Il s'y précipitera avec ardeur, avec reconnaissance, s'agit-il d'aller se battre pour vous, — car je parle ici des meilleurs entre les amis.

J'avais fait cette remarque, et ce n'était pas la seule de ce genre, pensant, à l'exemple des moralistes, que c'étaient les autres qui étaient ainsi et que je présentais personnellement un contraste éclatant à cette repoussante image.

Eh bien, je me suis tristement convaincu du contraire.

Voici la chose; car il faut bien y arriver malgré les détours que la honte me fait prendre.

Comme j'étais rentré chez moi après une promenade dans la seconde moitié de la journée, ma servante, s'avisant tout à coup qu'elle avait oublié une commission pour moi, vint me trouver tout essouf-

flée au fond du jardin et retarda encore de dix minutes l'exécution de sa commission par ses plaintes et ses excuses de la faire si tard. — On avait apporté une lettre pour moi, on avait paru contrarié d'apprendre que j'étais absent et de ne pas savoir à quelle heure je rentrerais ; puis on avait fort recommandé de me donner la lettre aussitôt mon retour, et on avait laissé une adresse à laquelle je pourrais envoyer la réponse.

J'ouvris la lettre, — c'était en réalité une chose toute simple : un homme, que je ne connaissais que de nom, il est vrai, mais qui était en relations amicales avec un de mes bons amis, me faisait part d'un empêchement fâcheux qui lui survenait ; — il recevait, en voyage, une lettre qui l'obligeait à partir immédiatement ; il n'avait pas assez d'argent pour se mettre en route le jour même, et il me priait de lui prêter la somme qui lui manquait.

Ici commence, de ma part, une série d'infamies et de turpitudes dont je suis presque fâché d'avoir entrepris l'aveu. — Mais je ferai comme Henri IV qui, se sentant mal disposé un jour de bataille, s'écria : « Ah ! tu as peur et tu trembles, ma peau ! Eh bien ! je vais te donner raison de trembler en te menant au plus fort de la mêlée. » Ce qu'il fit.

Ah ! tu t'es glissée une fois dans mon cœur, méprisable et sordide avarice, et tu crois que je vais te faire de ce cœur un asile et un repaire ! — Non, non, je vais ouvrir la porte et les fenêtres, et dire à tous que tu es là. — Tu n'oseras pas rester dans un logis aussi ouvert.

Je lus la lettre deux fois, — et je me trouvai d'avis que l'auteur ne se gênait guère de s'adresser à moi sans être connu de moi. Heureusement que la vanité me suggéra ceci pour sa défense : — Mais il me connaît assez pour penser que l'on peut avec confiance me demander un service.

Et je me rengorgeai. Puis je pensai au cas où je me trouverais dans une situation semblable à la sienne, et je me dis : Faisons pour lui ce que je désirerais qu'il fît pour moi, si nos rôles étaient intervertis. — Je me rappelai ces paroles de Trajan : — « Je veux que chaque citoyen trouve en moi l'empereur que je désirerais trouver si j'étais citoyen. »

Je me jugeai alors aussi grand, aussi vertueux que le fils adoptif de Nerva, et je me dis avec orgueil : Voilà comme nous sommes, nous deux Trajan.

Allons, me dis-je, — il n'y a pas moyen de faire autrement. Je vais envoyer l'argent.

Mais la servante, qui pendant que ces choses se passaient dans mon esprit, avait fouillé, tourné et retourné ses poches, me dit : — Mon Dieu ! j'ai perdu l'adresse.

— Quelle adresse ?

— L'adresse où on a dit que monsieur enverrait la réponse.

Il se glissa alors dans mon cœur comme un blafard rayon d'espérance, une honteuse joie secrète que je manifestai par une feinte mauvaise humeur contre la servante.

— Il faut que vous soyez bien maladroite et bien étourdie, lui dis-je. Vous n'en faites jamais d'autres !

Et je lui récitai la kyrielle de ses fautes depuis un mois.

— Rien ne me contrarie plus, ajoutai-je, que la perte de cette adresse ; je tenais singulièrement à répondre à cette lettre, et maintenant, par votre faute, cela me devient impossible.

En effet, pensai-je, il est tout à fait impossible que j'envoie cet argent, puisque cette sotte fille a perdu l'adresse. Ma foi ! ça n'est pas ma faute, me dis-je, essayant de me tromper moi-même ; certes, j'eusse rendu avec plaisir ce petit service, mais il n'y a pas moyen sans l'adresse.

Et je me remis à manifester tout haut ma mauvaise humeur égale à celle que j'aurais ressentie si l'étourderie de la servante m'avait privé du plus vif plaisir.

— Mais, monsieur, dit-elle, je suis sûre qu'on trouverait bien la demeure de ce monsieur.

— Sans adresse? vous êtes folle!

— Monsieur, je sais déjà que c'est un hôtel.

— Parbleu! il y en a quarante dans la ville.

— De plus, je sais que c'est dans le faubourg.

— Il y a quinze hôtels dans le faubourg; je ne puis aller demander de porte en porte.

La servante voulut bien ne pas me répondre que je pouvais, au contraire, parfaitement y aller; qu'il n'y avait pas quinze, mais seulement huit hôtels dans le faubourg; elle eut l'indulgence de se contenter de m'offrir d'y aller elle-même.

— Et à quelle heure dînerai-je alors?

Elle aurait pu me répondre : — Monsieur dînera plus tard, — monsieur dîne quelquefois deux ou trois heures plus tard pour faire une promenade dans la campagne, ou pour arroser son jardin, ou pour ne pas poser un livre commencé; — elle voulut bien me dire : — J'irai après le dîner.

— Après le dîner, il ne sera plus temps, repris-je

en relisant la lettre dans laquelle on me disait qu'on voulait partir le soir même. — D'ailleurs, vous ne trouveriez pas.

Et je lui fis la liste des choses qu'elle n'avait pas su trouver depuis qu'elle est chez moi.

Elle me trouva ennuyeux et injuste et s'en alla à sa cuisine. Je lui sus très-mauvais gré de ce que j'étais, en effet, injuste et ennuyeux, et me rappelant un certain poulet qu'elle avait laissé brûler le mois précédent, je songeai à ne pas la garder.

J'étais alors complétement dupe du gredin que tout homme renferme en lui; — j'étais persuadé que j'étais désolé de ne pouvoir envoyer cet argent, et je ne m'apercevais pas que c'était l'aigreur que m'avait donnée la demande de me l'emprunter qui me servait à gronder ma servante, aigreur *raccommodée* pour elle, comme elle aurait pu faire pour moi du bouilli de la veille.

Et resté seul, je me mis à médire des domestiques en général. Et ce pauvre monsieur qui comptait sur moi, et qui avait raison d'y compter! Morbleu! au diable les servantes! Mais il n'y a pas moyen sans adresse, c'est tout à fait impossible!

La servante revint à ce moment.

— Monsieur, dit-elle d'un air joyeux, la voici!

— Quoi ?

— L'adresse ; je l'avais serrée sous une casserole.

— Voilà, dis-je en colère, une jolie place pour serrer une adresse !

Ainsi se montrait décemment déguisée ma mauvaise humeur de ce qu'elle avait retrouvé l'adresse.

— Mais il ne sera plus temps.

— Pardon, monsieur, ça n'est pas très-loin.

— Comment ! pas très-loin.

Elle appuya son opinion par des détails topographiques circonstanciés ; je maintins la mienne par d'autres détails et en contestant les siens, et cela si longtemps que je finis par avoir raison en finissant, sinon en commençant, c'est-à-dire que s'il était encore temps d'envoyer quand j'avais commencé à dire qu'il n'était plus temps, il n'était plus temps en effet lorsque j'eus achevé de le démontrer.

— Allons, dis-je, faites-moi dîner tout de suite, *j'y courrai* aussitôt après dîner.

Elle me regarda et retourna à la cuisine, sans oser me dire ce qu'elle pensait de ce projet de *courir* dans une heure là où je soutenais qu'il n'était plus temps d'aller à présent.

Je compris cependant son regard, et je crus de-

voir me faire une réponse à une objection ressemblant fort à ce regard, que je sentais s'élever en moi-même.

— De deux choses l'une, — me dis-je avec la satisfaction de l'homme qui se sent armé d'un dilemme, — ou mon correspondant s'est adressé ailleurs, a trouvé son affaire et n'a plus besoin de moi, ou il ne l'a pas trouvée, et il ne partira plus que demain, et alors il n'est nullement important qu'il reçoive ma réponse dans un quart d'heure ou dans une heure.

Puis le gredin dont je parlais tout à l'heure me suggéra cette question :

— Il faut avouer pourtant que ce monsieur est tout à fait sans façon ; il me semble qu'il pourrait bien revenir, ou envoyer chercher une réponse !

L'honnête homme qui m'habite conjointement avec le gredin répondit :

— Ah çà ! vous prenez d'étranges airs de supériorité parce que vous vous trouvez une fois par hasard avoir cent francs de plus que quelqu'un ! c'est parfaitement odieux et parfaitement ridicule.

Et l'honnête homme donna au gredin son vrai nom de gredin, ce qui me força de juger entre eux et de voir clair. — Pendant ce temps on avait servi

le dîner. Je mangeai un morceau à la hâte, je pris mon chapeau et ma canne, je mis dans ma poche la somme demandée, puis je sortis.

Je marchai vite d'abord; mais il faisait nuit et je ne tardai pas à m'égarer. Je demandai mon chemin, et je me remis à penser les mensonges suivants :

Par la faute de cette maudite servante, je n'ai pu envoyer tout de suite cet argent; mon correspondant aura pris ce retard pour de la mauvaise volonté. J'ai assez de guignon pour qu'il se soit adressé ailleurs et ait réussi. Je serai vraiment désespéré de n'avoir pu lui rendre ce petit service; il faudra que j'écrive à *** pour qu'il lui explique ce qui arrive et m'excuse auprès de lui. Après tout, ce n'est pas ma faute. J'ai fait tout ce qui dépendait de moi.

L'élément gredin, satisfait de voir que l'élément honnête homme prêtait l'oreille à ces billevesées et en était plus de la moitié persuadé, se sentit fort encouragé dans la gredinerie et essaya d'aller plus loin. — Notez qu'il faisait nuit, que je venais de m'égarer encore une fois, et rappelez-vous que la nuit on peut faire mourir les gens de peur avec des histoires qui, au soleil, les feraient mourir de rire.

Ajoutez que chez moi, comme chez tout le monde,

le gredin est plus futé que l'honnête homme, et encore que l'honnête homme n'est pas peut-être tout à fait aussi honnête que le gredin est gredin.

Après tout, ajouta-t-il, qui me dit que mon correspondant est réellement celui dont le nom est au bas de la lettre ? Je ne l'ai jamais vu, et il n'y aurait rien de si facile que de me tromper ; on peut savoir facilement ma liaison avec *** et prendre le nom d'un de ses amis ; — et quand je dis amis, quand même le nom serait celui du signataire, — qui me prouve que ce soit un ami de *** ? — J'ai entendu *** parler de lui avec bienveillance, je l'avouerai ; mais *** est naturellement et généralement très-bienveillant.—Qui sait si lui-même ferait pour celui qui se dit son ami ce que celui-ci me demande ?

— Allons donc ! répondit l'honnête homme. — Pendant ce temps j'avais trouvé la rue indiquée et je cherchais le numéro. — A ce moment vinrent à passer deux gendarmes. Ils marchaient vite.

— Diable, dit le gredin, c'est peut-être mon homme que l'on cherche et que l'on va arrêter ; si, en effet, il prend un nom qui n'est pas le sien ; si...

— Ah çà, reprit l'honnête homme, vous me croyez décidément plus bête que je ne le suis.

— Mais non; ce que je trouverais bête tout au plus, ce serait votre crédulité et votre confiance. Est-ce que tous les jours on ne voit pas de pareilles aventures?

— Taisez-vous! répondit l'autre.

Et j'entrai dans la maison. Je demandai M. ***.

— Il est sorti, me répondit l'hôte.

Je fus comme offensé de ce qu'un homme si évidemment mon inférieur, puisque j'avais pour le moment cent francs de plus que lui, se permettait de sortir au lieu de passer le reste de sa vie à attendre humblement que je jugeasse à propos de venir chez lui. Il est vrai que je ne tardai pas à me dire que peut-être il était allé chez moi chercher la réponse à sa lettre, ce qui aurait répondu à un reproche que je lui avais déjà fait d'attendre ma réponse et de me laisser le soin de l'envoyer; mais je me répondis alors que retourner chez moi pour attendre mon bon plaisir, c'était me harceler et méconnaître singulièrement le respect qu'il me devait.

— Allons, dis-je, cette fois c'est sa faute : s'il s'était trouvé chez lui, il avait son affaire; j'y avais mis tout l'empressement possible, j'étais venu moi-même. Je me fis croire alors qu'il serait peu conve-

nable et compromettant pour l'ami de *** que je confiasse l'argent à son aubergiste ; je laissai ma carte et me remis en route.

Sans doute, il viendra demain, me dis-je, mais à quelle heure ? je ne puis cependant pas rester prisonnier chez moi jusqu'à ce qu'il lui plaise de venir me délivrer.

Sorti ! — Il aurait bien pu m'attendre.

Et les gendarmes me revinrent dans la tête. — Si c'est lui qu'on cherche, si on l'arrête et qu'il se réclame de moi, je ne pourrai cependant pas dire que je le connais, car, après tout, je ne le connais pas. — Je rentrai et me couchai. — Le lendemain matin, mon homme vint chez moi ; je fus comme les gens qui ont peur la veille d'un duel et qui une fois sur le terrain se battent comme des lions. — En présence de l'ennemi, je me conduisis fort bien ; mais je serais, je crois, mort de honte, s'il avait pu deviner en quel coquin bête et méprisable l'avarice m'avait changé la veille pendant trois heures.

Ce que j'ai voulu expier par cette confession publique. Que mes lecteurs cependant m'en abusent pas contre moi ; qu'ils commencent par se faire subir un examen pareil à celui que je viens de me faire subir à moi-même. J'ai grandement idée qu'ils

ne valent pas beaucoup mieux que moi, et qu'en même temps, ils ne valent pas moins, de sorte que cet examen les disposera, comme moi, à l'indulgence, en leur prouvant que si l'on veut conserver le droit d'être indulgent pour soi-même, et pour le gredin que l'on est généralement, il faut beaucoup pardonner aux autres.

Cependant je ne laisserai pas passer sans un mot de remarque la curieuse correspondance publiée par les journaux au sujet des tentatives faites par le czar auprès du gouvernement anglais. — L'autocrate voulant s'assurer l'héritage du Grand-Seigneur avant de l'étrangler, est d'un triste comique.

— L'empire de Constantinople va mourir, dit cent fois le czar à sir H. Seymour.

— Votre Majesté s'exagère l'imminence de la fin, répond le représentant de la reine Victoria.

— C'est vous qui êtes mal informé, réplique Sa Majesté Nicolas, « il va mourir, je le sais, — le malade se meurt. »

Cela rappelle ce charlatan qui, tenant dans sa main un moineau, offrait de parier, au choix de qui voudrait, que l'oiseau qu'il tenait était mort ou vivant.

En effet, si l'on gageait que l'oiseau était mort, il gagnait son pari en ouvrant la main et en lui donnant la volée.

Si, au contraire, on disait : L'oiseau est vivant, il serrait la main, l'étouffait et le montrait parfaitement mort.

C'est un terrible argument contre l'absolutisme que de voir un homme en condamner tant d'autres à mort, comme il va avoir lieu, par une guerre injuste et absurde et une ambition qui, si, au lieu de se manifester à la tête d'une nation et avec des armées nombreuses, se montrait à l'état d'entreprise individuelle, recevrait justement toutes sortes de noms malsonnants.

Il est joli également d'entendre l'empereur de Russie, dans un de ses entretiens avec sir Hamilton Seymour, dire qu'il attache plus de prix à une parole qu'à tous les traités signés et écrits.

Je le dirai encore aujourd'hui, si Dieu ne s'offense pas de voir son nom servir de prétexte à ce qui se passe et à ce qui va se passer, — à la fourberie, à l'injustice qui vont faire couler des flots de sang humain, — c'est que l'homme est encore plus petit que nous ne le croyons, c'est que notre orgueil s'exagère même notre puissance de faire le mal, —

c'est que Dieu ne nous a pas permis de l'offenser plus qu'il ne l'a permis aux fourmis et aux moucherons.

La dernière fois que j'ai rencontré Tissot qui vient de mourir, c'était au Luxembourg, il y a trois ans à peu près. Il avait alors quatre-vingts et quelques années, mais on le croyait plus âgé jusqu'à ce qu'on eût fait la réflexion qu'on n'est pas beaucoup plus âgé que cela.— Cela tient à ce que Tissot avait pris aux affaires une part que je n'ai pas ici à raconter, à l'époque de la révolution de 89. Cette phase de notre histoire paraît à l'imagination beaucoup plus loin de nous qu'elle ne l'est en effet, parce qu'il y a dans ces soixante et quelques années autant d'événements qu'il en tient d'ordinaire dans deux siècles. On avait donc besoin de faire deux calculs pour comprendre que Tissot n'était pas plus que centenaire. Le premier, c'est que 1789 n'est qu'à soixante-cinq ans de 1854; le second, c'est qu'il y avait alors des généraux de vingt ans et des tribuns de dix-huit.

Tissot avait donc quatre-vingts et quelques années. Je m'assis sur un banc, et nous causâmes de choses et d'autres. Il me parla d'un ouvrage dont

il s'occupait. Cet ouvrage exigeait d'assez longues recherches. « Je ne pourrai commencer à l'écrire que dans un an ou deux, me dit-il; c'est peu de chose au point de vue littéraire, ce n'est qu'une compilation, quelque chose de la valeur d'une Cuisinière bourgeoise. C'est une affaire d'argent; je ne suis pas riche, ajouta-t-il, et il faut que je m'occupe de mon avenir. »

En même temps que Tissot, mourait Jay, le collaborateur de de Jouy, qui l'a précédé dans la tombe de huit ans à peu près. Il était, avec le même de Jouy, je crois, un des fondateurs du *Constitutionnel;* il a eu le temps, avant de mourir, de voir ce journal, créé avec quelques billets de mille francs qui ne furent, je crois, jamais versés intégralement par les associés, ne compter un million que comme une partie de sa valeur vénale.

Voici donc deux fauteuils à ne pas donner à des écrivains.

Si l'on voulait sauver l'Académie et échapper aux coteries, aux considérations qui rendent ce corps de moins en moins littéraire, il faudrait charger une académie étrangère de nommer aux fauteuils va-

cants. Les Allemands, par exemple, qui sont des littérateurs sérieux, qui ont la bonté de lire tout ce qui s'écrit en France, feraient incontestablement de très-bons choix.

Il serait curieux de faire le calcul que voici : retrancher tous ceux qui ne sont entrés à l'Académie que par la brèche, après de longs rebuts. Il resterait une société de bonshommes bien peu littéraires, qui méritent d'ailleurs individuellement, et à d'autres titres, toutes sortes d'égards et de considération.

L'Académie n'existe que par ceux qui en font partie malgré elle.

Il m'est arrivé une chose triste et immorale. Je racontais tout à l'heure avec humilité quels combats s'étaient livrés en moi l'avare, le pingre et l'homme honnête et bienveillant que je renferme. Eh bien, c'est le pingre, c'est l'avare qui avait raison. Mon homme ne retournait pas chez lui, il n'est nullement l'ami de mon ami, et je ne sais même pas où il se moque de moi. Je veux croire cependant qu'il aurait des remords de m'avoir emporté de l'argent, s'il savait combien cela m'ennuie d'en gagner.

Un marchand de vins a été condamné à l'amende pour avoir vendu quatorze litres de vin et n'en avoir livré que douze, chacune des bouteilles ayant été annoncée à tort comme contenant un litre (*Gazette des Tribunaux*, 21 avril); de plus, le même marchand de vins a été condamné à une seconde amende parce que son vin était falsifié.

Il aurait dû se défendre ainsi : — « Je réclame, messieurs, aurait-il dit, contre l'illogisme qui fait contre moi deux délits de deux actes dont chacun atténue l'autre. Je suis accusé d'avoir vendu du vin falsifié, c'est vrai; mais au lieu de soutenir, comme le fait l'organe du ministère public, que ce premier fait est aggravé par la seconde accusation qui pèse sur moi, à savoir d'avoir livré douze litres de vin pour quatorze, je prétends y trouver des motifs d'excuse en ma faveur.

» J'ai falsifié mon vin, c'est vrai, et j'ai eu tort; mais une fois ce vin falsifié, que pouvais-je faire de plus honnête? N'en pas vendre eût été la perfection. Or, la perfection est un point auquel les pères de l'Église vous disent de viser afin d'atteindre à quelques degrés au-dessous : — c'est ce qu'on fait lorsqu'on tire un coup de fusil à une grande portée : on vise un peu plus haut que l'on ne veut atteindre.—

Eh bien! tous mes efforts ont tendu à ne faire boire que le moins possible de ce breuvage falsifié et malsain. Supposez, en effet, que celui qui a falsifié le vin et celui qui a rogné les litres fussent deux personnes : le second serait un homme utile, bienfaisant même, qui aurait préservé ses concitoyens des piéges tendus par celui qui aurait falsifié le vin.

» Passons au second chef d'accusation. — J'ai livré douze litres au lieu de quatorze, c'est encore vrai; mais qu'est-ce que je n'ai pas livré?

» Est-ce une liqueur salutaire, capable de réparer les forces de l'ouvrier et de changer les chagrins en rêves heureux ou en douce gaîté?

» Nullement : c'est une boisson insipide, rude, sans goût, sans parfum; un breuvage falsifié, sophistiqué, nauséabond, malsain, désagréable au goût, dangereux pour la santé.

» Si j'avais, dans un moment de colère, promis cent coups de bâton à un homme, — et Dieu sait que les coups de bâton sont moins malsains que le breuvage susdit! — serais-je bien coupable de n'en donner que cinquante, et celui auquel j'en aurais promis cent serait-il bien fondé à exercer contre moi des réclamations?

» Donc, le premier délit est avoué; mais il est no-

tablement atténué par ce qui fait indûment, selon moi, le sujet de la seconde accusation. Bien plus, le sujet de la seconde accusation, qui consiste à avoir fait tous mes efforts pour empêcher le plus possible mes concitoyens de s'empoisonner, est un acte civique pour lequel j'ai droit à une récompense. Cette récompense,— je ne suis pas exigeant,— servira de compensation au très-peu qui reste du premier délit atténué, ainsi que je l'ai prouvé.

» En outre, et pour plaider la question sous une autre face, on m'accuse d'avoir vendu du vin falsifié à fausse mesure. Je suis à même de prouver 1° que ce que j'ai vendu n'était pas du vin; 2° que je n'ai pu falsifier du vin qui n'existait pas, et enfin, comme je l'ai établi, qu'on me doit des éloges pour avoir laissé boire le moins possible de ce breuvage dangereux. »

A ce propos, je ferai une observation. Le système décimal et l'unité des mesures qui en est le corollaire sont une grande amélioration. Pourquoi ne pas pousser cette amélioration jusqu'à toutes ses conséquences? Huit ou dix fois, depuis un mois, le tribunal de police correctionnelle a prononcé des ju-

gements contre des marchands qui avaient livré des bouteilles ne jaugeant pas la mesure annoncée. Pourquoi ne pas rendre obligatoire ce qui suit :

« Tout fabricant de bouteilles ne livrera que des bouteilles jaugeant un litre ou une fraction ou une multiplication du litre. La contenance exacte de la bouteille sera inscrite dans la matière même du verre. Ce procédé est employé déjà par certains industriels pour inscrire, soit leur nom, soit le nom du liquide qu'ils vendent. Il n'y a donc pas de difficultés dans l'exécution.

» Tout tonneau, jarre, etc., devra aussi être d'une contenance d'un litre ou d'une fraction ou multiplication de litre.

» Toute boîte, tout paquet, tout sac contiendra une fraction ou une multiplication du kilogramme.

» Les uns et les autres porteront d'une façon apparente l'indication de leur contenance. »

J'ai vu jouer il y a quelques jours *Horace et Lydie*, de Ponsard; l'acteur qui remplissait le rôle d'Horace avait des moustaches et une royale.— Ne voulant pas montrer ses jambes par pudeur et n'ayant pas de maillot, il avait habillé le poëte la-

tin avec un pantalon cosaque bleu de ciel; — des souliers chinois complétaient le costume romain, avec une blouse blanche et un manteau bleu. — Disons que, pour augmenter l'illusion, il avait ôté sa cravate.

Parfaitement secondé par deux jolies personnes, l'acteur a très-bien dit cette gracieuse paraphrase de la gracieuse ode de l'ami de Mécène. — L'acteur et la pièce ont été fort applaudis. — J'allais oublier de vous dire que cet acteur était Ponsard lui-même.

M. Sibour, archevêque de Paris, publie une lettre à propos d'une association qu'il conseille de former en France pour l'observation du dimanche. — Je me permettrai quelques observations à propos de cette lettre.

Certes, il serait à désirer que le travail de l'ouvrier n'ait pas la continuité et l'inflexibilité du travail des machines; un jour de repos par semaine serait une très-excellente institution. — Cependant il me semble que M. l'archevêque s'exagère un peu les choses, quand il dit « que le travail du dimanche est une des plaies les plus profondes de notre pays; » que le travail du dimanche « dévaste les

âmes » et « dévore la France ; » que l'inobservation du dimanche « est une tache pour la France aux yeux des nations étrangères ; » que l'observation du dimanche « est le salut de la société, » etc.

Il se dresse des listes, ajoute M. Sibour, « de gens qui s'engagent à ne pas travailler le dimanche. » On pourrait faire une longue liste de gens qui ne travaillent pas non plus le lundi, — et qui se sont fait une règle de passer ce bienheureux jour dans les cabarets.

Peut-être M. l'archevêque s'exagère-t-il aussi le prix que le repos du dimanche a aux yeux du souverain maître de toutes choses.—La tradition et les Écritures disent, il est vrai, que Dieu se reposa le septième jour, — mais elles disent mêmement qu'il avait fini sa besogne.

Rien n'indique, dans la nature et dans sa marche, ce repos du dimanche :—l'herbe pousse le dimanche dans les champs comme les autres jours, l'épervier poursuit l'hirondelle, l'hirondelle chasse le cousin, le cousin chasse l'homme, le dimanche comme les autres jours.

Le travail pour l'homme est une des formes de la chasse pour se procurer sa nourriture et celle de ses petits. A l'observation rigoureuse du dimanche,

il serait nécessaire d'ajouter le jeûne.—Pour la plupart des ouvriers, la seconde mesure serait la conséquence forcée de la première; ou alors il faudrait décréter : 1° que la journée de travail d'un homme représentera la satisfaction des besoins de sa famille pour un jour et un septième; 2° qu'il n'y aura jamais de chômage; 3° qu'il n'y aura jamais de cherté de vivres comme cette année.

Il faudrait que les personnes qui, sur les listes que l'on colporte, s'engagent à ne pas faire travailler le dimanche, s'engageassent en même temps à payer les autres jours la journée de l'ouvrier un septième en sus du prix actuel, et je ne m'aperçois pas qu'il en soit question.

M. l'archevêque pourrait répondre à cette objection en disant que le nombre des bras se trouvant diminué d'un septième quand l'ouvrier ne travaillera plus que six jours par semaine, le prix du travail s'élèvera dans la même proportion.

Je le veux bien; — mais, sans faire remarquer à M. Sibour que cela constituerait une coalition tendante à faire hausser le prix du travail, et que ce serait un délit parfaitement prévu et parfaitement puni dans l'occasion, je lui répondrai que le résultat probable de ce système n'aurait lieu que si tous

ou presque tous les ouvriers étaient affiliés à ladite association; — qu'il est douteux qu'ils y arrivent tous, et que dussent-ils tous y arriver, cela demanderait pour se réaliser un espace de temps assez long, — pendant lequel il faudrait en revenir à une proposition de sanctifier doublement le dimanche : — d'abord par le repos, — ensuite par un jeûne rigoureux pour l'ouvrier et pour sa famille.

Mais alors qui empêche de faire ce raisonnement et de dire : « En ne travaillant que cinq jours, en *faisant* le lundi rigoureusement et religieusement, en le *faisant* généralement, tandis que c'est un usage admis seulement par un certain nombre, vous augmentez votre salaire de deux septièmes, et vous pouvez gagner en cinq jours ce que vous gagnerez en sept?

» De même en ne travaillant que quatre jours, de même en ne travaillant qu'un. »

Ce calcul serait dangereux.

De plus, il serait inexact, parce que, quand le salaire du travail s'élève, le prix des objets de consommation s'élève au moins dans la même proportion. Considérons la chose sous d'autres points de vue. Monseigneur suppose peut-être qu'il y a de l'ouvrage pour tout le monde dans toutes les pro-

fessions pendant les sept jours de la semaine. Ce serait ne pas comprendre que si la multiplicité des bras abaisse le prix de la journée, il y a la rareté de l'ouvrage qui produit le même résultat, et qui le produit doublement, par l'abaissement du prix d'abord, par le chômage ensuite. Si un ouvrier qui n'a pas trouvé d'ouvrage le samedi en refuse le dimanche, il faudra en revenir à la sanctification du dimanche par le jeûne, comme je le disais tout à l'heure.

Ce n'est pas tout.

La lettre circulaire pour le repos du dimanche comprend la fermeture des boutiques. — Très-bien; mais, sans doute, en faisant une loi de l'observation du dimanche pour l'ouvrier, elle compte lui faire une nécessité de ne se reposer que ce jour-là. — Eh bien, pour beaucoup de magasins ils se trouveraient ne pas pouvoir vendre le seul jour où leurs clients auraient le temps d'acheter.

Mais supposons levées toutes ces objections et bon nombre d'autres que je supprime pour abréger; — supposons que l'ouvrier ne chôme jamais et gagne en six jours de quoi vivre pendant sept; — que comptez-vous que l'ouvrier fera de cette journée?

Le travail du dimanche est un usage assez récent

en France;—il est devenu la conséquence de l'augmentation des besoins.—Dans mon enfance, il était fort rare que l'on travaillât le dimanche, et on se faisait en ce cas payer beaucoup plus cher. A quoi les ouvriers employaient-ils le dimanche alors? — J'ai le regret de dire qu'ils le passaient aux barrières, dans les endroits où le vin était à bon marché.— Je ne leur en fais pas un reproche, Dieu m'en préserve! — Comme dit une vieille chanson :

Il eût fait la vendange amère,
S'il eût voulu qu'on n'en bût pas.

* *

D'ailleurs, si les uns rentraient le soir dans un état qui leur faisait trouver étroites les rues de la capitale, le plus grand nombre allaient faire dans les guinguettes de petits repas en famille, dansaient, jouaient aux boules ou aux quilles, etc.

Est-ce là qu'il faut en revenir? Il est probable que l'observation restaurée du dimanche serait en effet ce qu'elle était autrefois. A moins que l'on ne fermât les guinguettes le dimanche. Mais les fermer le dimanche ce serait les tuer; — à moins qu'on n'obligeât, sous des peines sévères, les gens à aller le dimanche à la messe, à vêpres, à complies, etc.

Le dimanche, quand on l'observait en France, était consacré au plaisir, à la gaîté. Quelle raison avez-vous de penser qu'il en serait autrement aujourd'hui, et quelle raison aurait-on de le désirer?

La lettre circulaire veut que l'on ne travaille pas, que l'on ne vende pas; mais elle veut sans doute aussi que le dimanche se passe dans les églises.

Eh bien! si quelques boutiques seulement sont fermées, on ira acheter dans les autres; si quelques ouvriers seulement refusent de travailler, on ne les payera pas plus cher pour cela les autres jours. Il faut donc que la mesure soit générale. Maintenant, si le dimanche reconquis est passé, non dans les églises, mais dans les guinguettes, l'Église n'aura pas atteint son but; bien plus, contrairement à ses intentions, on aura fait plus de mal que de bien.

Alors, pour être conséquent, il faudra demander deux lois : une pour rendre l'observation du dimanche possible, l'autre pour en régler l'emploi. Qui dit loi dit pénalité. Ne serait-ce pas une odieuse tyrannie?

Cependant c'est la conséquence logique, rigoureuse, forcée, de la lettre circulaire.

Le dimanche, tel que le rêve Monseigneur Sibour, existe, mais chez les protestants. On sait combien

est morne, triste, horrible, le dimanche des Anglais.

Témoin ce joli vers d'Hugo sur l'ennui :

Ce docteur né dans Londre, un dimanche, en décembre.

Témoin cette vieille chanson :

Ce jour si joyeux en France
Est leur jour de pénitence,
Et lorsqu'un Anglais se pend,
C'est un dimanche qu'il prend.

La lettre proscrit même « les petits travaux. » Donc il faut choisir entre le dimanche des Anglais et l'ancien dimanche de France.

Eh bien, j'en suis fâché,—à vrai dire je ne le suis guère, — mais si, moi aussi, je désire voir l'ouvrier reconquérir le dimanche, c'est un dimanche joyeux que je voudrais lui rendre, c'est la danse pour sa femme et pour ses filles, c'est la promenade des champs, c'est la pêche, c'est le bon rire, c'est la chanson, c'est l'air pur remplaçant dans ses poumons l'air de l'atelier.

Ce n'est pas par des occupations sérieuses, disons le mot, par l'ennui, que je veux qu'il se repose de six jours de travail : c'est par la joie, par la gaîté,

par le plaisir. Que le matin en se levant il offre à Dieu le travail de la journée qui commence et le prie de le bénir; — que le soir en se couchant il s'agenouille avec sa famille et élève son âme jusqu'au Créateur;— qu'il soit honnête, laborieux, humain : —je me porte caution pour un Dieu nécessairement bon, qui n'en exigera pas davantage.

Mais pas de quiproquo. Vous voulez, dites-vous, rétablir le dimanche? A la bonne heure! mais nous voulons l'ancien dimanche, le dimanche national, et non pas un faux dimanche, un dimanche anglais!

M. l'archevêque de Paris, qui, par sa lettre circulaire, ne veut pas que l'on vende le dimanche, a sans doute donné l'ordre de ne pas faire payer les chaises dans les églises ce jour-là.

VI

PONSARD, L'ACADÉMIE, LES GROS ARBRES

A propos de l'idée fixe qu'ont messieurs les ultra-catholiques de confisquer un de nos jours sur sept, je calculais dernièrement qu'avec les fêtes ce serait dix ans sur la vie d'un homme de soixante ans. Il est un autre calcul au moins aussi intéressant.

Supposons un ouvrier maçon qui commence à travailler à quatorze ans et qui ne s'arrête qu'à cinquante-cinq ans. Dans cet espace de temps, il se trouve deux mille cent trente-deux dimanches.

Supposons que sa femme travaille depuis vingt ans jusqu'à cinquante ans, — soit trente ans. En trente ans, il y a quinze cent soixante dimanches. Supposons en moyenne deux enfants qui commen-

cent, comme leur père, à travailler à quatorze ans, et resteront dans la famille jusqu'à vingt-deux ans, c'est une moyenne très-probable. Huit années renferment quatre cent seize dimanches. C'est donc quatre mille cent huit journées, ou onze ans trois mois et trois jours enlevés à une famille. La corvée ne prenait pas tant de jours que cela.

Supposons en moyenne les journées du père à 3 francs, celles de la mère à 1 franc, et celles des deux enfants à un franc 50 centimes.

Cela fait une somme de 9,204 francs supprimée à cette famille.

La dîme se payait à moins, puisqu'elle n'était naturellement que le dixième, et que c'est le septième du revenu qui serait enlevé.

Entre deux amants, il n'y a qu'une somme d'amour à dépenser : si l'un aime trop, l'autre aime moins. — De même des ultra en tous genres. — Les ultra-royalistes ont été cause du départ de deux races royales.—Quand il y a dans un pays quelques centaines de personnes qui sont trop catholiques, beaucoup d'autres s'occupent et s'empressent de refaire la moyenne et de rétablir l'équilibre.

Il y a quelque temps, j'ai parlé dans le *Siècle* de la façon dont quelques commis et beaucoup d'hommes de peine portaient, le soir, les volets destinés à la fermeture des boutiques, et des dangers qu'ils faisaient courir aux passants.

Cinquante réclamations me furent adressées de divers côtés. C'était une calomnie ; jamais il n'était arrivé d'accidents du genre de ceux que je signalais, etc. Deux jours après, la *Gazette des Tribunaux* racontait la condamnation d'un commis qui avait fendu la tête et à peu près crevé l'œil à un passant, précisément de la façon que j'avais décrite.

J'ai encore à parler des dangers que l'on court sur les trottoirs. Peut-être les gens chargés de fardeaux encombrants devraient-ils monter sur la chaussée des rues et non sur les trottoirs. Cependant, c'est une question à examiner, à cause des dangers que leur feraient, à leur tour, courir les voitures.

Mais on pourrait leur demander, du moins, de se charger avec plus d'intelligence et d'une manière moins hostile aux passants. C'est presque toujours en travers de leur hotte et horizontalement qu'ils portent leurs fardeaux. Les boulangers, par exemple, portent ainsi leurs pains longs de plus d'un mètre. Les gens qui les rencontrent sont obligés de descendre

des trottoirs s'ils ne veulent pas être bousculés ou au moins salis. Ils ont l'air de faucher les trottoirs.

Un Belge avait pris l'habitude de rouer son père de coups chaque fois que ce pauvre homme refusait de se priver du nécessaire pour donner à ce monstrueux gredin de quoi aller au cabaret. — On finit par l'arrêter, un jour qu'il voulait couper le cou à son père avec un rasoir.

L'affaire fut portée devant les assises de la province, présidées par un magistrat très-éloquent, — tellement sensible au talent des avocats, qu'il en est touché, même en dehors de la cause qu'ils défendent. L'avocat essaya d'établir qu'il n'y a pas grand mal à battre son père, et que le jury devait bien admettre des circonstances atténuantes. Ce que le jury refusa de faire.

M. le président des assises, dans son résumé, complimenta l'avocat au nom bucolique, et le félicita, non pas sans doute de la cause qu'il avait acceptée, non pas de la morale de sa plaidoirie, non pas des arguments qu'il avait présentés, mais probablement de la façon agréable dont il avait soutenu cette cause odieuse avec des arguments ingénieux.

— Ah ! vous avez beau dire, s'il y a quelque chose de plus horrible que de battre son père, c'est de soutenir publiquement que ce crime mérite quelque indulgence.

Ponsard, porté beaucoup au delà des nues après *Lucrèce*, abandonné par ses dévots après *Agnès de Méranie*, qui vaut mieux que *Lucrèce*, attaqué par les mêmes enthousiastes après *Charlotte Corday*, qui vaut mieux qu'*Agnès*, est loin de trouver parmi ce qui reste des immortels du pont des Arts la violente sympathie qu'il a rencontrée à ses débuts.

Agnès de Méranie est une pièce contre l'intolérance ; *l'Honneur et l'Argent* est une pièce contre l'avidité, qui est le signe le plus marqué de l'époque, mais *Lucrèce* semblait être une pièce contre Hugo et contre Dumas.

Un des concurrents auxquels paraissent destinés les deux fauteuils vacants, est célèbre dans un petit comité pour l'à-propos avec lequel il émaille une conversation intime de calembours hétéroclites. Je ne veux pas laisser cet avantage à un rival de Ponsard qui, à la grande surprise et au grand désappointement de ses inventeurs, s'est trouvé être un

homme de beaucoup de talent et d'un très-honorable caractère. Si Ponsard ne fait pas habituellement de calembour, c'est qu'il ne le veut pas. J'en vais citer un de lui qui a, au plus haut degré, le mérite de la difficulté vaincue. Il s'agissait de trouver quelque chose dans un champ depuis longtemps récolté et glané.

Les quinze cents jeunes gens qui ont fait leurs études avec moi au collége Bourbon n'ont pas fait autre chose, pendant les huit années que nous avons passées ensemble, que des calembours sur mon nom. C'est ce qui explique l'éducation incomplète d'une grande partie de nos contemporains.

Eh bien ! Ponsard en a trouvé un inédit,—un que quinze cents hommes n'ont pu trouver en huit ans !

Nous dînions ensemble chez des amis communs ces jours passés. — J'arrivai un peu en retard, à ce qu'on prétendit.

— Est-ce qu'il est plus de six heures et demie ? demandai-je.

— Il est sept heures moins un Karr, répondit François Ponsard.

Je serai heureux si cela a contribué à le faire nommer à l'Académie.

A propos de Ponsard, quelques personnes, en

voyant dans un récent feuilleton que, louant l'ode d'Horace et la façon dont il l'a dite sur un théâtre de société, j'avais fait une plaisanterie sur son costume et refusé mon approbation entière au pantalon cosaque, ont vu là un symptôme de haine profonde et acharnée contre Ponsard.

Il faut dire que nous nous trouvions alors dans un pays où monsieur se prononce seigneur,—où n'être que le très-humble et très-obéissant serviteur d'un nom à la fin d'une lettre passe pour une impolitesse, où dire à une femme simplement qu'elle est jolie est une grossièreté et une tentative de dénigrement. — C'est le pays de l'hyperbole, c'est le pays de ce jeune homme dont j'ai raconté l'histoire aux lecteurs du *Siècle* et qui m'avait écrit : « Je me tuerai à neuf heures du soir, vendredi, si je n'ai pas vu M. Halévy. » Cela veut dire en italien : — « Je ne serais pas fâché de voir M. Halévy. » Ainsi, une muse gallo-italienne qui a adressé quelques vers à Ponsard lui a dit : — O le plus grand homme que la France ait jamais produit ! — Ce n'est que sur toi que l'Italie compte pour son salut ! — O Brutus ! ange de la liberté !—O Homère ! ô Virgile !— O, etc.

Et elle a cru être tout simplement polie, tandis que si j'avais parlé ainsi à Ponsard, nous aurions paru

fort ridicules tous les deux. Ce sont de belles phrases, mais que voulez-vous ! c'est la faute du climat ; ces phrases ne peuvent pas plus vivre en France en plein air que ne le feraient les orangers et les géraniums.

La même muse, voulant dire à une femme qu'elle est mignonne et jolie et qu'elle a des yeux de la couleur des pervenches, s'écrie : « Ange de la poésie, vent de la liberté, Lucrèce et Clélie vont sortir de la poussière des tombeaux pour s'incliner devant ton front où le ciel a mis l'étoile du génie. La cendre des vieux Romains va tressaillir, etc. »

C'est-à-dire un peu plus qu'il ne faut pour alarmer la police romaine et faire fermer la ville sainte au nez de ceux que la muse y annonce avec de telles fanfares.

Mais il faut passer quelque chose à un pays « où mûrit le fruit de l'oranger. »

Il y a un point sur lequel il serait bon de s'entendre. L'autorité municipale veut-elle, oui ou non, bien décidément, qu'il y ait une seconde ligne d'arbres sur les boulevards intérieurs ? Certes, on ne m'accusera pas d'être défavorable aux arbres, moi qui, à l'exemple de saint Bernard, les ai pris pour mes précepteurs et mes maîtres, moi qui ne

reconnais aucun monument aussi beau qu'un vieil arbre, avec son feuillage toujours jeune; mais je ferai un résumé impartial de la question.

Les boutiquiers du boulevard se plaignent de la seconde rangée d'arbres; les promeneurs ne leur sont pas non plus très-favorables. Voici à peu près comment ils formulent leurs plaintes :

« Les arbres de la seconde rangée, s'ils devenaient grands, masqueraient nos boutiques et les rendraient humides; le rond de terre dont on entoure ces arbres devient de la boue aussitôt qu'il pleut, et oblige les promeneurs à regarder à leurs pieds au lieu de regarder nos magasins. Rien ne nous est aussi favorable que cette flânerie insoucieuse qui n'est distraite par rien au monde des hameçons, des nasses, des verveux et des engins de toutes sortes que nous tendons au ras du sol. Aussitôt qu'il a à se préoccuper des voitures ou de la boue, ou des épines qui entourent les jeunes arbres, le promeneur redevient passant, et il passe, et il ne mord plus aux hameçons, et il n'entre plus dans les nasses. »

En effet, celui-ci a étalé des terrines de Nérac, des fruits de l'année passée et des légumes de l'année prochaine. Le gourmand regarde et flaire. Son âme

tout entière passe dans ses yeux et dans son organe olfactif. Il passe lentement, il revient, il s'arrête, il entre, il est pris. Il faudra qu'il paye une rançon.— Celui-là a étalé des étoffes de tous genres ; les plis sont tout faits ; la femme qui s'arrête peut se voir déjà dans la robe. La femme mord à l'hameçon. — Un homme, semblable au brochet que l'on amorce avec du poisson vivant, mord à la femme comme la femme a mordu à la robe. Le marchand, le pêcheur tire sa ligne, et prend les deux.

Mais qu'un de ces malheureux arbres se trouve devant la boutique, que le gourmand ou la femme ait à prendre garde aux épines entourant l'arbre qui peuvent déchirer leur vêtement, au rond de terre non revêtu de macadam qui salirait les bottes de l'un, les souliers et les jupes de l'autre,— s'ils sont obligés de faire un détour au lieu de passer tout près en frôlant la boutique, il y a grand risque pour le pauvre marchand de manquer sa double proie.

Les promeneurs font les mêmes plaintes que les marchands ; de plus, ils disent que les marchands mettent des soins ingénieux à faire mourir les jeunes arbres ;—que les fournisseurs de ces arbres, sachant bien qu'on les assassinera, donnent souvent leurs sujets les moins viables.—Si les arbres étaient gros,

ils n'auraient plus besoin d'être protégés par des épines ; — mais, grâce à la double sollicitude dont nous venons de parler, il n'y a pas de danger qu'ils deviennent jamais gros.

« On aura éternellement un manche à balai, entouré d'épines, avec un cloaque circulaire au pied.

» S'il y a foule sur le boulevard, on tombe dans ce cloaque sans le voir. En tout cas, il faut faire un circuit tous les quinze ou vingt pas. Cette forme onduleuse imposée à la promenade est mortelle pour la flânerie. »

Voilà les plaintes auxquelles l'administration a été sourde jusqu'ici. Et les arbres donc ! croyez-vous qu'ils n'aient rien à redire au triste rôle qu'on leur fait jouer dans tout ceci ?—pensez-vous que cet exil les amuse ? Un arbre a le droit d'avoir à ses pieds de l'herbe, du muguet, des pâquerettes ; —il a le droit d'abriter sur ses branches et des fauvettes et des pinsons et des linottes qui lui payent en chansons sa cordiale hospitalité.

Mais l'arbre des boulevards, — même celui qui est vieux et grand ! — il a le pied dans la boue, et il ne peut défendre ses branches contre l'envahissement des moineaux piaillards.

Conservons les gros et vieux arbres, mais ne nous

opiniâtrons pas à remplacer sans cesse les manches à balai morts par des manches à balai vivants qui ne deviendront jamais des arbres.

L'autorité municipale, d'autre part, a peut-être ses raisons pour persévérer ; — j'ai, moi, mille raisons de les trouver suffisantes.

Quand on pense que Paris est, de toutes les villes de France, celle où il se commet le plus de crimes, en tenant compte même de sa population relative ; quand on énumère, outre les voleurs de profession, les voleurs avoués, tous ceux qui font semblant de faire des affaires, de jouer sur les fonds publics, tous ceux qui vendent à faux poids et trichent au jeu ; — quand on pense que cette grande ville est le rendez-vous des aigrefins et des coquins en tous genres, — on se demande s'il n'est pas utile de lui donner un peu l'aspect d'une forêt, dans l'intérêt de la vraisemblance, sous peine de rappeler l'éternel vestibule où se sont récitées si longtemps les infortunes tragiques de tous les pays et de tous les temps, à la Comédie-Française, et les deux salons alternatifs, l'un bleu ou vert et l'autre nankin, dans lesquels se sont représentées toutes les pièces de M. Scribe au Gymnase pendant si longtemps.

VII

HISTOIRE D'UN JOURNAL QUI N'AIMAIT PAS LES O

M. Flourens, celui qui fut en son temps trouvé par l'Académie plus grand écrivain que Victor Hugo, et, à ce titre, élu avant lui, M. Flourens a traité un de ces jours derniers une question intéressante à l'Académie. Il s'agissait du poison dont se servent les sauvages de l'Orénoque pour rendre mortelles les blessures de leurs flèches.

Je trouve jolis les airs bénins, généreux et philanthropiques que se donnent les gens non sauvages de profession et soi-disant civilisés, en entendant parler d'une pareille infamie.

M. Flourens donc s'est occupé des blessures mortelles que font, au moyen de leurs flèches empoi-

sonnées, les sauvages des bords de l'Orénoque. Les savants sont convenus d'appeler ce poison *curare*. *Curare* veut dire guérir, en latin. Est-ce pour signifier qu'il guérit de tout, et très-vite ? En effet, l'homme qui a reçu une blessure d'une de ces flèches empoisonnées a juste deux minutes à vivre.

Les savants donc ont appelé ce poison *curare ;* les savants ne sont pas chiches de donner des noms. Certains médecins, entre autres, croient avoir assez fait quand ils vous ont dit le nom de votre maladie. Ainsi, depuis Hippocrate, père de la médecine, jusqu'à nos jours, tout ce qu'on a pu faire contre le rhume de cerveau a été de l'appeler *coryza.*

Ces savants donc, parrains du poison en question, lui ont donné un nom, mais ne savent pas bien ce que c'est. Si le plus grand nombre le supposent provenir probablement du venin des serpents, d'autres le présument le suc d'une plante.

Cette incertitude est très-embarrassante pour un membre de l'Académie des sciences, qui, comme M. Flourens, a été nommé membre de l'Académie française avant Victor Hugo, et préférablement à Victor Hugo, à cause de la supériorité avec laquelle il teignait en rose les os des canards.

En effet, selon que le poison a une origine animale

ou végétale, il faudra dire substance venimeuse ou substance vénéneuse; et il est quelque peu fatigant d'avoir à éviter cette locution dans un discours d'une certaine longueur, sur un sujet de ce genre.

Cette situation me rappelle celle des rédacteurs d'un journal qui parut trois fois dans les premières années du règne du roi Louis-Philippe.

Le propriétaire de ce journal avait acheté de rencontre un vieux fonds d'imprimerie, un certain nombre de *caractères* au kilogramme.

On élabora les éléments du premier numéro, que l'on convint de faire scintillant. Chacun fit de son mieux, et les trois rédacteurs envoyèrent chacun un article au directeur.

Grande fut la surprise, mêlée d'indignation, qu'ils ressentirent tous les trois, le lendemain matin, lorsque le garçon de bureau apporta à chacun *un pli* contenant son manuscrit.

Le premier moment passé, on s'aperçut qu'avec l'article si étrangement renvoyé, il se trouvait une lettre du directeur. Ces lettres étaient une circulaire, trois copies d'une seule et même lettre.

« Monsieur et spirituel collaborateur,

» Votre article est charmant et sera la perle de

notre premier numéro. Je vous le renvoie pour que vous puissiez y faire de légères modifications, qui ne touchent, bien entendu, ni au fond, qui est excellent, ni à la forme, qui est ravissante. Mais voici ce qui nous arrive. Dans les caractères d'imprimerie que j'ai achetés, il ne se trouve pas d'*o*. Je ne vois pas quel intérêt on a pu avoir à voler précisément cette lettre, pour laquelle une passion ni même une préférence n'aurait pas de prétexte. Je suppose qu'on a volé au hasard un paquet de caractères pour les faire fondre.

» Toujours est-il que les dépenses indispensables pour la fondation de notre œuvre ont mis ma bourse à sec.—La caisse surtout a coûté si cher que, ladite caisse payée, il ne nous est rien resté à mettre dedans.

» C'est donc sur le succès probablement pyramidal de notre premier numéro, et sur les abonnements qui en seront la consécration, grâce à votre spirituel article, que je compte pour recevoir quelque argent et acheter des *o*.

» Jusque-là, il ne s'agit pas d'être sobre d'*o*, il s'agit de s'en passer.

» C'est une bien petite difficulté pour vous, qui êtes accoutumé à vous jouer de toutes celles de la

langue, et qui en possédez toutes les finesses et tous les secrets.

» Ce tour de force n'est pas du reste sans précédents dans la littérature.

» Les maîtres de la langue française se sont passés du *psi* des Grecs, que nous n'avons pas. Corneille et Molière n'en ont pas moins fait le *Cid* et *Tartufe*.

» Il existe d'un auteur grec, appelé Phyphiodore, un poëme grec en vingt-quatre chants. Dans le premier chant, il n'y a pas d'*a*; il intitule ce chant, *Alpha*. Dans le second, il n'y a pas de *b*. (Je suis ici l'ordre de notre alphabet.)

» Il prouva ainsi, à chacune des vingt-quatre lettres, qu'il pouvait se passer d'elle.

» Évitez donc les *o* au moyen de synonymes. Ceux que vous ne pourrez éviter seront remplacés, comme par hasard, par une lettre quelconque. Rappelez-vous ce jeu innocent de notre enfance : « M. le curé n'aime pas les *o*. Que lui donnerez-vous pour son dîner ? » — A douze ans, nous savions bien ne pas mettre d'*o* dans nos réponses, et si l'on répondait parfois « une omelette, » c'était pour donner un gage que l'on n'était pas fâché de racheter en embrassant quelque grande fille mêlée à nos jeux.

» Je suis presque honteux de demander si peu à un homme qui peut tout à fait se passer d'*o* pendant quelques jours.

» Ci-joint, un petit spécimen imprimé :

A peine il franchissait les remparts de Thèbes,
Sa main, sur ses chevaux, laissait traîner les rênes.
Ces superbes chevaux qu'il regardait jadis
Pleins d'une belle ardeur zbéir à ses cris,
Les yeux écarquillés et la tête baissée
Semblaient se cinfzrmer à sa triste pensée.

» Que sera-ce pour vous qu'une difficulté que moi j'ai surmontée ! Vous verrez que ça ne fait pas trop mauvais effet.

» Agréez, etc. »

Ce journal, je l'ai vu ; il parut deux ou trois fois sans *o*, et il ne parut plus.

M. Flourens donc s'est occupé du curare, ce poison des sauvages, qui n'ont inventé ni la poudre, ni le canon, ni les boulets rouges, ni les boulets, ni la mitraille, ni la bombe, ni le feu grégeois, ni les mines ; il a proposé un moyen curatif, il a lu un rapport sur l'emploi du brome et de l'iode. Dans le cas où on serait blessé d'une flèche empoisonnée au

moyen du curare, il faudrait appliquer une ventouse sur la plaie, puis ensuite préparer une forte solution d'iode ou de brome.

M. Duméril prend la parole. Celui-ci est un brave savant, et se connaît en serpents. Il y a quelques années, se trouvant à Fontainebleau avec son fils et quelques-uns de ses élèves, il saisit vivement une vipère.

Tout le monde crut qu'il se trompait, et son fils s'écria :

— Mais, mon père, c'est une vipère.

— Je le sais bien, dit M. Duméril.

— Mais elle vous mordra.

— Elle m'a déjà mordu quatre fois ; mais ne bouge pas, tu pourrais la faire sauver.

Et M. Duméril faisait entrer la vipère dans un petit bocal.

Quand il boucha le bocal, il avait été mordu six fois.

Le bocal bien bouché et placé dans sa poche, il sentit un grand assoupissement ; alors, il s'occupa de ses blessures, dont il élargit l'ouverture avec un canif pour y verser de l'alcali. Il en fut quitte pour une légère indisposition. Il possédait une variété de vipères qui manquait au Muséum de Paris et à son grand ouvrage, à lui Duméril, sur les reptiles.

M. Duméril donc prend la parole, et fait observer que la plaie, lorsqu'elle est faite par un serpent, est si étroite, qu'à moins d'élargir d'abord la plaie, on risque fort de ne pas faire pénétrer le contre-poison aussi loin que le venin. Il pense qu'il pourrait bien en être de même de la piqûre d'une flèche.

Une réflexion cependant a dû venir à plusieurs auditeurs de ces savants débats.

Supposons qu'un Européen, blessé par un sauvage de l'Orénoque, d'une de ces flèches empoisonnées au moyen du curare, ait la chance peu probable, mais enfin la très-heureuse chance de rencontrer un membre de l'Académie des sciences de Paris, au moment même où il viendrait de recevoir cette blessure; le savant lui élargirait la plaie, puis, la plaie élargie, il y appliquerait une ventouse; la ventouse appliquée, il y injecterait une forte solution d'iode ou de brome.

Supposons qu'il hésite un moment entre le brome et l'iode.

Admettons que ce savant soit en même temps un opérateur habile et un homme doué d'une grande dextérité de main; il n'est pas impossible alors qu'il fasse ces diverses opérations en huit minutes.

Alors, comme le curare donne précisément deux

minutes à vivre au blessé, il n'y aura que six minutes que le patient sera mort lorsqu'on achèvera de le guérir.

Que sera-ce si le blessé rencontre, au lieu d'un savant, deux savants qui ne soient pas tout à fait d'accord et qui se permettent la plus petite discussion ?

VIII

AMENDE HONORABLE AUX SOPHISTIQUEURS ET VENDEURS A FAUX POIDS

Je vais donner un grand exemple.

Je vais reconnaître des torts que non-seulement je me donne depuis quinze ans, mais que je me donne avec orgueil, des torts dont je me vante au plus futile prétexte qui se présente.

Je vais demander humblement pardon à ceux que j'ai attaqués, honnis, conspués, diffamés.

O sophistiqueurs, empoisonneurs, — vous que j'ai harcelés, fustigés, dénoncés sous toutes les formes et avec une condamnable opiniâtreté, vendeurs à faux poids que j'ai malmenés, vexés, vilipendés, c'est moi qui avais tort, — et, ce qu'il y a de plus

grave, c'est que j'ai entraîné beaucoup d'esprits dans mon erreur; — c'est que, non content de vous faire de perpétuelles avanies, j'ai ameuté contre vous un grand nombre de vos concitoyens, — j'ai excité les colères de la justice. — On ne vous punit pas encore comme voleurs et empoisonneurs, ainsi que je l'ai demandé tant de fois, mais on vous punit avec une sévérité croissante, et il est évident que l'on arrivera un de ces jours à faire ce que j'ai provoqué contre vous.

Mais je me rétracte aujourd'hui, et je ne négligerai rien pour que ma palinodie fasse autant de bruit que mes accusations en ont fait, aux applaudissements des fabricants et des marchands honnêtes, et c'est l'immense majorité.

Ce que je prenais pour un vil amour de lucre, ce que j'attribuais à la sacrée faim de l'or; — *auri sacra fames*, — ce que je dénonçais à la haine publique, à la vindicte des magistrats, c'était une sage économie, c'était une admirable prévoyance.

Je le reconnais aujourd'hui; j'avoue mes torts et je proclame la portée philosophique d'actes que je n'ai pas craint d'attaquer avec violence et d'attribuer aux plus honteux sentiments.

O vendeurs à faux poids! ô sophistiqueurs! ac-

cueillez favorablement mon repentir et l'expiation que je veux faire ici.

Où en serions nous, en effet, aujourd'hui que la vigne est si malade, s'il nous fallait passer tout à coup d'un vin naturel, pur, généreux, à des boissons factices, à des teintures malsaines, à des mélanges nauséabonds ?

Grâce à vous, nous nous y sommes accoutumés graduellement, et la transition est aujourd'hui si faible que nous ne nous en apercevrons pas. D'abord, vous y prenant de très-loin, vous nous avez versé le vin d'une main prudente que, dans notre ingratitude, nous avons appelée avare. Ensuite vous avez mélangé d'eau cette mesure diminuée. Ensuite vous avez tout doucement substitué au jus du raisin, inconstant et exigeant, le jus de cet arbuste généreux qui pousse sans culture dans les haies, je parle du sureau aux baies précisément de la couleur de celles de la vigne.

Ensuite vous avez ajouté un peu de litharge, un peu d'oxyde de plomb.

Vous nous aviez accoutumés à boire moins de vin, à le boire faible et sans puissance, puis vous nous avez habitués à le boire désagréable au goût, puis malsain et vénéneux.

De sorte que les uns aujourd'hui y renonceront sans peine et sans chagrin, et que les autres, sans s'en apercevoir, boiront, sous le nom de VIN, toute espèce de liquide violet, surtout s'il produit de l'hébétement, s'il procure une agréable stupidité ou une récréative fureur. La vigne peut bien mourir si elle veut : on se passera d'elle.

Et je vous accusais !

Et vous autres, qui de votre côté nous avez tout doucement déshabitués de l'huile d'olive, vous qui nous faites boire l'huile des lampes et des quinquets, que par un préjugé opiniâtre on avait longtemps repoussée de l'alimentation, grâce à vous, nous pouvons braver les hivers les plus rudes. Le froid peut geler les oliviers de la Provence : nous nous en moquerons autant que le Lapon, qui trouve suffisamment savoureuse l'huile de poisson.

L'homme, grâce aux prétendus progrès de l'industrie, allait s'amollissant et augmentait tous les jours ses besoins, c'est-à-dire ses maîtres. O chers vendeurs à faux poids ! ô louables sophistiqueurs ! vous avez entrepris de le retenir sur cette pente ! Vous l'empêchez de s'efféminer et de devenir l'esclave abruti d'appétits grossiers et sans cesse renaissants !

Un prédicateur l'a dit : « Celui s'approche le plus de la divinité qui a le moins de besoins. »

N'est-il pas honteux pour l'homme d'être arrivé à ce degré, que, pour faire le matin un déjeuner qui ne passe pas pour un repas de luxe, il lui faille aller chercher du café au fond de l'Arabie, du sucre en Amérique, une tasse à la Chine?

Quoi! pour ce monsieur, qui déjeune dans ce coin en lisant son journal, il faut que trois navires sillonnent les mers, que cent hommes bravent les colères de la tempête!

Ah! vous y avez mis bon ordre, vous avez prouvé à ces sybarites que de ce qu'ils croyaient indispensable ils pouvaient parfaitement se passer; vous leur avez fait manger d'abord en place de café la chicorée du jardin, puis des mottes à brûler;—vous leur avez vendu et fait avaler, pour sucrer leur infusion de mottes à brûler, du papier gris, du sable jaune et le pavé de nos rues, que par une indulgence que je qualifierai de faiblesse, vous avez pris le soin d'écraser.

Et cette féroce et sanglante habitude de manger de pauvres agneaux bêlants, de tristes veaux arrachés prématurément à la tendresse d'une mère mugissante, comme vous l'avez modérée! Sans vous,

jamais la production n'aurait pu rester en équilibre avec la consommation ; — sans vous, la voracité humaine se perfectionnant et se permettant de choisir dédaigneusement tel ou tel morceau, on serait revenu à la prodigalité des Mohicans sauvages, qui abattent un buffle pour manger sa bosse, — qui coupent un palmier par le pied pour manger un de ses fruits.

Mais vous étiez là, grands philosophes, grands instructeurs du monde que j'ai si longtemps méconnus. — D'abord vous leur avez livré la viande à faux poids, — c'est-à-dire que l'homme qui payait et croyait dévorer brutalement une livre de la viande innocente d'un tendre mouton assassiné, n'en mangeait en réalité que douze ou treize onces, puis vous lui avez adroitement livré avec la viande des os que nos pères, moins sages, n'employaient qu'à faire des boutons de guêtre.

Eh ! Dieu sait à combien d'animaux vous avez sauvé la vie ! Dieu sait combien de moutons, plus blancs que la neige, errent encore ornés de nœuds roses et bleus, au bord des ondes tranquilles, où ils broutent le cytise, — sous la conduite de naïves bergères vêtues de robes de soie amarante et de tendres bergers en habits gorge de pigeon ! — car

voilà à quoi étaient destinés les moutons, et non à être inhumainement dévorés par les cannibales que nous sommes devenus.

Et le pain! comme vous avez lutté vaillamment contre le préjugé ridicule du pain! — L'homme était arrivé à exiger une quantité absurde de pain de froment, — le délicat! — Un peu de seigle, un peu de sarrasin, — un peu de blé avarié l'aurait blessé comme ce sybarite qui se plaignait des douleurs que lui causait le pli d'une des feuilles de rose sur lesquelles il était mollement étendu. Comme vous l'avez accoutumé à manger de la poudre d'albâtre! comme vous lui avez diminué la quantité énorme qu'il croyait avoir le droit exorbitant d'absorber, sous le prétexte ridicule qu'il la payait!

Ah! sans vous nous serions aujourd'hui un peuple amolli, un peuple sans énergie, esclave de mille besoins inflexibles! Et le charbon, et le bois, comme vous nous avez accoutumés, heureux trompeurs! *pii mendaces*, à nous chauffer beaucoup moins que notre triste délicatesse, que notre méprisable crainte du froid ne nous aurait poussés à le faire!

Grâce à vous, nous sommes encore les fils des Gaulois et des Francs; grâce à vous, nous savons nous contenter de peu; grâce à vous, nous ingérons

impunément des poisons comme Mithridate; les petits enfants s'y exercent dans les bonbons que leur prodigue la tendresse insensée des parents; vous les teignez de substances malsaines pour endurcir les enfants, et vous les vendez à faux poids pour que ces substances vénéneuses ne les tuent pas tout à fait. Comment ai-je pu me tromper aussi lourdement, aussi opiniâtrément sur vos intentions?

Sans vous, comment expliquerait-on ce rapport récent fait à l'Académie des sciences, rapport dans lequel on constate à la fois, et que le vice de l'ivrognerie tend à diminuer avec le progrès des mœurs et de la civilisation, et que jamais il ne s'est bu autant d'eau-de-vie qu'aujourd'hui?

M. Burdel le fait remarquer: chaque année, la consommation de l'eau-de-vie augmente dans une proportion extraordinaire.

Ainsi, dans le seul canton de Vierzon, il s'est consommé pendant l'année 1850, 362 hectolitres d'eau-de-vie; en 1851, 394; en 1852, 632; pour les six premiers mois de 1853, 533 hectolitres.

Cette double assertion, au premier abord, paraît absurde, et le paraîtrait bien plus au second, si l'on ne savait pas comment vous procédez, — ô respectables sophistiqueurs! ô non moins respectables vendeurs à faux poids! Ce qui est en progrès, ce n'est pas l'ivrognerie, puisque la science affirme qu'elle diminue à proportion de la civilisation : c'est votre industrie. La statistique constate facilement le nombre de litres qui se sont vendus dans l'année, mais elle ne peut constater le nombre qui en a été bu, et voici le mot de l'énigme : les Français, il est vrai, cédant à un misérable penchant, payent et achètent beaucoup plus d'eau-de-vie qu'autrefois ; mais, grâce à vos fraudes moralisantes, ils en boivent en réalité beaucoup moins.

Ainsi, remontons par la pensée à une époque où le marchand, complice de l'ivrogne, lui livrait autant de sa pernicieuse denrée que celui-ci lui en achetait. — Supposons un homme qui achetait un litre d'eau-de-vie par semaine. Eh bien! qu'arrivait-il? Non-seulement cet homme prélevait sur ses besoins réels et sur ceux de sa famille le prix d'un litre d'eau-de-vie, mais encore il le buvait.—Aujourd'hui, vous ne pouvez empêcher le premier inconvénient, mais vous mettez, par une sage modification des

mesures, par une fraude respectable, de grands obstacles au second.

Si cet homme veut acheter un litre, deux litres même par semaine, cela ne servirait à rien de refuser de lui vendre, il irait ailleurs ; — mais vous trouvez moyen, avec des verres épais, grands au dehors et petits au dedans, de l'empêcher de boire au delà d'une quantité raisonnable. Qu'il paye cent litres par an, c'est son droit, mais vous saurez bien faire en sorte qu'il ne les boive pas, et vous avez résolu ce problème singulier : livrer moins d'eau-de-vie à proportion que vous en vendez davantage.

Les contemporains d'un homme de génie ont coutume de le méconnaître et laissent à la postérité le soin de l'apprécier et de lui rendre justice. — Sa famille et ses amis attendent que le bruit et la constatation de sa valeur viennent du dehors. — Ces deux effets ont la même cause : quand on est trop près d'un grand arbre ou d'un monument élevé, on ne les voit pas, du moins en entier : il faut s'éloigner pour apprécier leurs dimensions.

La vigne est toujours malade, on préconise vingt remèdes ; c'est signe qu'on n'a pas encore le bon ; mais on est tout prêt à se passer de la vigne. Qu'elle y pense à deux fois ! Il ne s'agit pas d'être plantée dans une bonne terre, d'y végéter, d'y croître, d'y étaler ses pampres. Il faut encore gagner sa vie, il ne faut pas faire la malade pour ne pas travailler. Vous vous figurez, ô vigne, ma mie, qu'on ne saurait se passer de vous ? C'est une erreur dont je vous invite fort à vous défaire. Vous croyez que sans vous on ne peut pas faire de vin ? Vous croyez que sans vin on n'aura pas d'alcool et d'eau-de-vie ? Vous vous faites valoir. Je vous l'ai dit, on fera du vin avec les baies du sureau et de l'hyèble, — et pour l'alcool, ne vous en tourmentez pas, on en fait de très-joli aujourd'hui avec des légumes, avec des haricots, avec des lentilles.

Il fut un jour où, dans une cérémonie officielle, le maire d'une commune que je ne nommerai pas, fit un discours assez long. Un homme de mes amis, qui assistait à la chose, mais qui était trop loin pour entendre, n'a pu me dire si c'était dans une intention

de madrigal ou d'épigramme qu'en se rappelant ainsi ces deux vers bien connus :

> On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
> Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture,

on les arrangea ainsi en faisant allusion au magistrat municipal et à son écharpe :

> On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
> Le maire ait à Vénus dérobé sa ceinture.

Depuis que l'on a battu le rappel des gros sous dits de métal de cloche, il est rentré aux divers hôtels des monnaies de Paris, de Lyon, de Rouen, de Strasbourg, etc., près de 400,000 kilogrammes de ces sous dont chacun ne pèse guère que 12 ou 14 grammes. — Ce n'est qu'une petite partie de ceux qu'on suppose en circulation. — Qui donc détient ces pauvres sous fatigués, usés, démonétisés, appelés aujourd'hui « à d'autres fonctions? » Quelle destinée bizarre ! Ces sous ont d'abord été des cloches et vont devenir des casseroles. Ce serait peut-être une curieuse chose que d'entendre l'histoire de

chacun d'eux depuis moins de soixante-dix ans, de savoir à quelles transactions il a servi soit seul, soit avec d'autres.

J'ai eu pendant quelques années pour voisin de campagne un homme qui était venu s'établir dans le pays que j'habitais, à la suite d'un petit service que je lui avais rendu en lui donnant l'hospitalité pendant quelque temps.

Quelquefois on me disait : — Ah ! monsieur, j'ai rencontré un homme qui a bien de l'amitié pour vous; hier il a fait votre éloge avec abandon ! vous êtes heureux d'avoir un pareil ami.

Un autre jour on me disait : — Qu'avez-vous donc eu avec un de vos voisins ? Je me trouvais hier dans une maison où il s'est exprimé sur votre compte d'une manière tout à fait désobligeante.

Cet ami que l'on m'enviait, ce voisin qui me ménageait si peu, c'était un seul et même homme, c'était mon ancien hôte : — il avait sur moi deux opinions et surtout deux façons de parler tout à fait distinctes, il avait son opinion d'hiver et son opinion d'été.

Je ne voyais personne dans le pays que nous habi-

tions tous les deux. — Ce que les hommes vous pardonnent le moins peut-être, c'est de vous voir vous passer d'eux et vous suffire à vous-même. — La plupart de nos voisins étaient des gens qui s'étaient retirés à la campagne après une grande portion de leur vie donnée soit au commerce, soit aux affaires ; ils se trouvaient un peu embarrassés de se voir tout à coup sur les bras vingt-quatre heures à dépenser chaque jour ; ils tâchaient de se mettre plusieurs contre le temps, et de le dépenser en pique-nique. Mon voisin B..., qui, pendant l'été, avait un peu négligé les naturels du pays pour les étrangers qui venaient prendre les bains de mer, sentait qu'il avait quelque chose à se faire pardonner par la société du cru, s'il voulait en être accueilli pendant l'hiver. Il me faisait faire les frais de la réconciliation, il caressait leur malveillance en m'attribuant fort à tort des bizarreries dont on avait bien vite fait des crimes, en émettant sur mon compte des sentiments peu bienveillants et des opinions médiocrement indulgentes. Comme il avait demeuré quelque temps sous mon toit, il trouvait une crédulité complète pour toutes les histoires qu'il s'avisait d'imaginer sur moi.

Il finissait par être dupe de lui-même, se croyait

irrité contre moi et me saluait froidement dans les chemins.

Mais l'hiver, quelque long qu'il soit dans le pays que nous habitions, avait cependant une fin; puis venait l'été. — Avec l'été reparaissait sur nos plages une société plus vivante, plus divertissante que celle à laquelle B... avait été condamné tout l'hiver.

C'étaient des Parisiens, des gens du monde, des artistes de talent. B... se rappelait alors que j'étais le seul lien entre eux et lui, qu'il n'avait d'autre titre à les voir et à les connaître que sa sorte de liaison avec moi. — Alors il reprenait sur moi son opinion d'été, ses sentiments d'août; il ne parlait plus que de sa tendre amitié pour moi, il m'aimait comme un frère, il exagérait emphatiquement le petit service que je lui avais rendu, — il célébrait mes vertus d'un ton pindarique.

Mais tout cela ne durait que jusqu'aux premières gelées. — Dès le mois de novembre, il revêtait son opinion d'hiver avec son gros paletot, et le dénigrement recommençait à remplacer les éloges, qui reparaissaient au commencement de juin suivant avec les pantalons blancs et l'arrivée des étrangers.

En France, on croit difficilement un homme savant s'il n'est pas pédant et ennuyeux.

Il y a des gens qui voudraient que les écrivains ne se mêlassent en rien des mœurs publiques. Ils ne savent pas ou ils oublient que Salomon considère cette indifférence ou cet éloignement des penseurs comme une calamité, et qu'il a dit dans le chapitre des malédictions : « Je t'ôterai le goût des choses sensées et profondes, et tes philosophes s'occuperont à faire des charades. »

IX

HISTOIRE TRISTE D'UN MARCHAND DE JOUJOUX

Avant-hier, il s'est fait à Paris une exécution ; — on en avait pu lire l'annonce à l'avance dans les journaux : — un malheureux marchand de jouets d'enfants a vu son magasin saisi et vendu par les huissiers.

Ah ! s'il y avait encore des enfants, quel triste spectacle ç'aurait été pour eux que de voir leurs amis appréhendés par les recors et vendus « au lieu ordinaire des ventes ! »

A qui vont échoir ces beaux chevaux à roulettes ? Et ces corps d'armée de soldats de plomb, qui les mènera désormais à la victoire ?

Et les jolies poupées ?

Des huissiers touchent leurs charmes gonflés de son ! ô profanation ! Ils chiffonnent leurs belles robes ! ô crime ! Mais que fait cela à ces belles petites demoiselles de sept ans qui dédaignent depuis longtemps déjà ce touchant et premier amour maternel pour les poupards de carton ! — Ne sont-elles pas à elles-mêmes leurs propres poupées ? Elles seraient jalouses des belles robes de leurs filles aux yeux d'émail. — Et puis, jouer à la poupée, des filles de sept ans ! Allons donc ! bon pour des enfants ! Mais des petites demoiselles de sept ans que l'on mène aux Tuileries en robes de soie ; — de petites demoiselles qui ne songent qu'à se faire remarquer par les beaux messieurs et qui leur adressent des regards encourageants ! — je ne parle pas de jeunes messieurs de sept ou huit ans, au col rabattu, à la veste ronde ; — non, je parle de vrais messieurs, avec de vrais lorgnons collés sur l'œil, avec de vrais cols de chemises empesés et soutenant les oreilles ; de vrais messieurs à l'air froid, de vrais messieurs à l'air anglais.

On peut vendre des poupées « au lieu ordinaire des ventes, » les petites demoiselles ne s'y opposent pas.

Et les petits messieurs ne feront-ils rien pour les

sabres de fer-blanc, pour les chevaux de carton, pour les casques de papier doré, pour les tambours et les trompettes ?

Pas davantage. On élève les garçons dans cette idée odieuse jetée par un ministre déchu aux oreilles avides d'une population normande : « Enrichissez-vous ! »

Les tambours, les sabres, les clairons ! ça empêche de s'entendre sous les voûtes de la Bourse. Les petits garçons ne rêvent plus d'être lanciers polonais ou hussards ; ils rêvent d'être agents de change, agioteurs, boursicoteurs. Ils rêvent, non plus de gloire et de lauriers métaphoriques sur leur tête, mais d'argent et de foin dans leurs bottes.

La *Gazette des Tribunaux* racontait, il y a huit jours, l'histoire d'un petit bonhomme d'une dizaine d'années, je crois, qui avait volé à plusieurs reprises de l'argent dans son école.

Que croyez-vous qu'il avait fait de cet argent ?

Vous croyez peut-être qu'il avait acheté des billes en stuc, en marbre ou même en agate ?

Ou bien un *sabot* avec son fouet en véritable peau d'anguille ?

Ou une de ces balles en gomme élastique, objet,

pour notre génération, de désirs quelquefois si longs et si souvent trompés ?

Ou une toupie en buis avec sa corde de fouet terminée par un bouton ?

Rien de tout cela.

Notre jeune homme avait acheté trois de ces petites croix d'argent dont on orne le samedi, dans les écoles, la boutonnière des élèves qui ont obtenu les premières places.

N'était-ce pas tout à fait au-dessus de son âge ? Des hommes sages, des hommes de cinquante ans, des hommes à cheveux gris, n'ont pas fait mieux lorsque récemment ils achetaient à ce prince de la septième chambre des décorations de fantaisie, — des ordres cocasses dont ils ornaient leurs boutonnières, — des rubans lilas, des rubans puce, des rubans couleur cheveux de la reine, des rubans couleur caca-dauphin, couleur tabac d'Espagne, couleur de souris effrayée, — que l'on vit tout à coup émailler comme une floraison printanière un si grand nombre d'habits, dont la seconde boutonnière du gauche s'était jusque-là contentée du

mensonger œillet rouge, qui fait croire à dix pas que vous êtes officier de la Légion d'honneur, et fait voir à trois pas que vous êtes un sot.

Le petit bonhomme était dans les vraies idées du jour ; on aime encore et toujours les titres et les décorations, parce que ce signe ✻ fait bien à la suite du nom dans les prospectus où l'on demande des actionnaires. Mais payer une décoration d'un bras, d'une jambe, de trente ans de fatigues et de dangers, comme tant de braves soldats, d'une vie entière de travaux et de veilles mortelles, comme tant d'artistes et d'écrivains distingués, allons donc !

Je ne puis donc exciter la pitié de MM. les petits garçons et de Mlles les petites filles sur cette triste aventure d'un pauvre marchand de jouets d'enfants victime du progrès qui supprime l'enfance, et ruiné après avoir passé toute sa vie à leur faire des bonheurs de bois, des amis de carton, qu'il devait voir dédaignés par ceux auxquels il les destinait et appréhendés par les huissiers.

Qui donc s'afflige avec moi ?

Nodier est mort ; il aurait bien compris, lui, ce qu'il y a de lamentable dans cet événement.

Mais il y a encore Janin, qui aime pierrot et a écrit son histoire.

Il y a Victor Hugo, qui racontait, il y a vingt ans, le soir, à ses petits enfants, cette si belle histoire de Polichinelle qui durait toujours, et dont la suite se remettait inexorablement au lendemain, et qui a précédé le roman en feuilletons.

Il y a encore ceux avec lesquels j'ai joué dans notre enfance de si beaux drames pour lequels nous préparions des sabres de bois dont la poignée était recouverte de papier d'or et la lame frottée de mine de plomb. C'était tout ce qu'on préparait pour les représentations du soir. On abandonnait le reste aux chances de l'improvisation. C'est nous qui inventâmes la suppression des entr'actes, les changements à vue, parce que nos frères cadets, spectateurs malgré eux de nos chefs-d'œuvre, se sauvaient et s'allaient cacher pendant les entr'actes.

Et ainsi à tous ceux qui ont été enfants comme nous, à tous ceux qui se souviennent des primevères de la vie,

Salut !

Il n'y a plus d'enfants, donc il ne faut plus de joujoux pour les enfants ; — les ex-enfants veulent jouer avec les joujoux de l'âge mûr, ils veulent s'enrichir à tout prix, ils veulent tromper, fourber, rapiner comme de grandes personnes ; — il leur faut

des jeux de cartes, il leur faut des coupons d'actions, — il leur faut des affaires.

Et cependant comme on leur fait des joujoux bien plus beaux et surtout bien plus chers que ceux qu'on nous faisait autrefois, — on sent qu'ils sont blasés. Nous, nous ajoutions par la conscience, par la joie, par l'entrain, tout ce qui manquait à nos joujoux grossiers, comme on fait un bon repas avec la faim et la soif.

Mais c'est fini ! Fabricants de joujoux, amis dévoués des enfants, votre commerce est perdu, vous aurez beau imaginer, perfectionner... vous serez saisis et vendus par les huissiers « en la salle ordinaire des ventes. »

Les enfants veulent des *billets de loteries* plus ou moins autorisées; les enfants veulent des *promesses d'actions;* les enfants veulent du *Nord*, ou de la *Vieille-Montagne,* ou des *Quatre-Canaux*. Les petits garçons veulent de l'argent, les petites filles veulent des belles robes... pour elles-mêmes,

Mais qu'il a dû être déplorable de voir Colombine enlevée, non plus par Arlequin, mais par un recors ; Colombine passant de mains en mains de vieux brocanteurs qui ont dû friper sa robe de gaze rose !

Et Polichinelle !

J'avoue que Polichinelle m'étonne; Polichinelle, accoutumé à battre le commissaire et à rosser le guet, comme un roué de la Régence; Polichinelle s'est laissé prendre; plier en deux, serrer dans des boîtes, puis déplier et mettre en vente par des satellites de l'huissier; Polichinelle n'a pas fait entendre son redoutable brrrrrr; Polichinelle n'a pas saisi son bâton tant de fois victorieux; Polichinelle a subi de pareils traitements! Ah! le rouge de son nez a dû monter jusqu'à son front déshonoré! Polichinelle, qui n'avait cédé qu'au diable!

Polichinelle a suivi les rois de bien près!

Si Polichinelle s'en va, les portiers arrivent.—On sait l'autorité despotique qu'ils avaient seuls conservée au milieu de la ruine des droits féodaux. — Dîme et sou par livre; droit de jambage sur le bois des locataires; droit de prélibation sur leurs journaux; droit, sinon de haute et basse justice, du moins droit de justice du haut en bas des maisons. — Eux seuls pouvaient encore déclarer un homme infâme, effacer son écusson et le déshonorer:—Pour eux seuls subsistait la confiscation à l'endroit des cartes de visite, des journaux, etc., adressés aux locataires qui avaient forfait. — Ils rendaient des ordonnances de couvre-feu, avec amendes à leur pro-

fit contre les retardataires. Pour les portiers seuls 89 est non avenu.

Eh bien ! ils ne sont pas encore contents. — Mais, comme dit M. Ehomond dans son rudiment, son ambition perdra cet homme, *sua eum perdet ambitio.*

Je crois que leur ambition aveugle les portiers. — Jupiter voudrait-il les perdre ? *Quos vult perdere Jupiter dementat.* — Ils veulent descendre dans l'arène commune, ils veulent ne plus être despotes, ils consentent une charte, ils se font constitutionnels ; — ils font ce que font les femmes qui descendent dans la rue, armées de toutes pièces : — ils prétendent à la considération, aux égards, aux succès de salon.

Voici ce qu'on lit dans un des derniers numéros du *Journal des Petites-Affiches :*

« N° 6455. Un homme et une femme *ayant été* concierges désirent se replacer. Ayant des meubles propres, ils désirent une loge convenable. » (Textuel.)

Pourquoi ont-ils quitté la profession de concierge et veulent-ils la reprendre ? Il y a là certainement l'histoire d'une grandeur passagère et d'une décadence rapide.

Qu'ont-ils fait dans cet intervalle où sans doute ils ont acquis les meubles qu'avec une orgueilleuse modestie ils appellent des meubles propres.

Qu'entendent-ils par une loge convenable? Où s'arrêtera cette prétention nouvelle? Ne verrons-nous pas bientôt d'autres annonces ainsi conçues :

« Un tel et sa femme désirent une place de concierge. Comme ils ont des relations dans le monde et reçoivent le samedi, ils voudraient un salon un peu vaste. »

« Un tel et sa femme désirent une place de concierge; madame voudrait une salle de bain. »

« Un tel et sa femme désirent une place de concierge; il leur faudrait une remise et une écurie pour deux chevaux. »

« Un tel et sa femme désirent une place de concierge. Le mari s'occupe de littérature, et sa femme brode. Il serait à désirer que le propriétaire pût faire leur ménage. »

Le 19 janvier 1833 est mort un charmant musicien, l'auteur du *Pré aux Clercs*, *Zampa*, etc.—Ces jours derniers,—à Paris, dans une maison donnant

d'un côté sur la cour du Harlay et de l'autre rue de la Barillerie, — au Palais de Justice en un mot, s'est, en plein jour, en audience publique, agitée la question de savoir si les belles partitions d'Hérold, *Zampa* et le *Pré aux Clercs*, appartenaient à la veuve d'Hérold et à ses enfants ou à M. Schœnemberger, — qui ne les avait ni achetées ni acquises à aucun titre, mais les avait fait graver et les vendait à son propre bénéfice, parce que tel était son bon plaisir.

Dans une cause analogue, il y a quelques années, l'avocat récita de longues phrases, et soutint plusieurs heures durant que les ouvrages en litige étaient tout aussi bien la propriété de l'éditeur que la propriété de la veuve et de ses enfants. — Nous ne pûmes le quereller à ce sujet, parce que ce n'était peut-être pas son opinion. Il était possible qu'il eût au contraire des idées fort libérales et fort sensées sur la propriété des œuvres de l'esprit, et peut-être il aurait mieux aimé que le hasard lui eût donné à défendre ceux qu'il attaquait, et à soutenir la cause contraire à celle qu'il plaidait.

Mais revenons au procès en question.

M. Pinard, substitut du procureur impérial, a pensé très-sensément que la musique du *Pré aux*

Clercs et de *Zampa* appartenait plutôt à Hérold qui l'avait composée, qu'à M. Schœnemberger qui l'avait fait graver, — *du moins pour un temps*.

Le tribunal correctionnel, septième chambre, a été de l'avis de M. Pinard, et M. Schœnemberger a été condamné à 25 francs d'amende, à 400 francs de dommages-intérêts et à la confiscation des exemplaires contrefaits.

Je reconnais avec empressement que M. Pinard et les magistrats composant la septième chambre ont fait en cette circonstance tout ce que l'état actuel de la législation leur permettait de faire, pour le génie et pour le bon sens. Le tribunal, dans les *considérants* de son jugement, a parlé des droits que possède la propriété des œuvres de l'esprit « au respect de tous et à la protection de la justice. »

Mais le tribunal et M. Pinard ont été obligés de rappeler les singulières restrictions que la législation actuelle, qui est cependant un progrès notable, met encore à la propriété des œuvres de l'esprit.

Ainsi, en 1777, un écrivain avait composé un livre, ou un musicien un air; il fallait, comme un trouveur de trésor, qu'il demandât au roi la permission de l'avoir trouvé et de s'en servir à son profit. Si le roi le lui permettait, c'est-à-dire s'il obte-

nait un « privilége, » il était dit qu'il aurait pendant un temps déterminé le droit exclusif de l'imprimer, graver et faire vendre à son bénéfice, — nonobstant clameur d'avocat adverse.

En 1789, l'auteur ne publie plus en vertu « d'un privilége *accordé*, » mais d'un droit que la loi lui reconnaît.

En 1810, la loi consacre le droit de l'auteur reconnu en 1789 et 1793; mais elle lui impose des restrictions en faveur du domaine public.

Enfin, la loi de 1844 reconnaît aux auteurs un droit que leurs héritiers exercent pendant vingt ans après leur mort.

C'est contre cet état de choses que je ne cesse depuis quinze ans et que je ne cesserai pas, tant que j'aurai une plume et des doigts capables de la remuer, de provoquer les sentiments de justice et de bon sens des législateurs.

Si madame Hérold était morte avant son mari ou en même temps que lui, la législation actuelle aurait donné raison à M. Schœnemberger : c'est lui qui, aujourd'hui, hériterait d'Hérold au détriment des enfants d'Hérold.

Il pourrait vendre à son profit *Zampa* et le *Pré aux Clercs*, et si un des enfants d'Hérold s'avisait

un soir de prendre dans la boutique de M. Schœnemberger un exemplaire des œuvres de son père et de l'emporter, la loi ne l'en tiendrait pas quitte pour 25 francs d'amende. Il irait parfaitement en prison. C'est-à-dire qu'il arrive un jour où M. Schœnemberger, ou tout autre, est propriétaire plus sérieux et plus protégé des œuvres d'Hérold que ne l'a jamais été Hérold lui-même, car M. Schœnemberger pourra léguer alors à ses enfants les exemplaires qu'il possédera de *Zampa* et du *Pré aux Clercs;* ceux-ci les légueront à leurs enfants et ainsi de suite, éternellement.

Tandis qu'Hérold n'a pu laisser *Zampa* et le *Pré aux Clercs* à ses enfants que pour vingt ans.

Il n'y a pas un des boulons qui ferment la devanture de la boutique de M. Schœnemberger qui ne soit une propriété plus sérieuse, plus réelle, plus protégée par la loi que *Zampa* et le *Pré aux Clercs,* deux œuvres immortelles dues au génie d'Hérold. Sans doute, en pareil cas, l'organe de la loi, laquelle est respectable en tant que loi, doit rappeler, même malgré lui, les intentions du législateur, « et l'intérêt public qui exige que tôt ou tard l'œuvre littéraire ou musicale tombe dans le domaine de tous. »

Mais il serait aussi fort agréable dans l'intérêt public que les maisons et les terres de M. Schœnemberger, s'il a des maisons et des terres, tombassent tôt ou tard dans le domaine de tous. Cependant, si « l'intérêt public » s'avisait de vouloir « l'exiger, » l'intérêt privé, protégé par la loi, rirait au nez de l'intérêt public.

Comment se fait-il que les idées qui germent et s'épanouissent sous la toque de l'organe de la loi tomberont dans « le domaine de tous » et que cette toque n'y tombera jamais ?

D'où vient cette prééminence de la propriété matérielle ? Comment ! les auteurs, les inventeurs de tout genre, tous les ouvriers de la pensée et de l'intelligence sont des parias hors la loi ! des ilotes qui doivent travailler au profit des autres ! des esclaves qui ne peuvent laisser d'héritage, qui ne possèdent et ne peuvent donner que l'usufruit de leurs œuvres, la plus réelle sans contredit des propriétés ! qui ne sont que fermiers et locataires de leur génie, dont leurs enfants sont expropriés sans indemnité vingt ans après leur mort !

Pourquoi cette indifférence de la loi contre l'auteur et l'inventeur ? — L'auteur ne peut laisser que pendant vingt ans ses œuvres à ses enfants ; — l'in-

venteur, sous le nom de brevet, est forcé de payer une sorte d'amende pour être possesseur de son invention, et ce pendant un temps limité ; — il faut qu'il achète son invention, ou plutôt il ne peut que la louer, car elle appartient à tous, il ne peut ainsi en être que le locataire et le fermier, et encore à condition d'en payer le loyer.

Dieu qui

Aux petits des oiseaux a donné la pâture,

n'a pas pris le même soin des enfants des musiciens, ces oiseaux divins, et quand leur âme s'envole pour se mêler aux célestes concerts, leurs petits peuvent se nourrir du mouron et du séneçon répandus avec tant de profusion dans les champs.

Il faut que la loi prenne un des deux partis que voici pour être conséquente :

Ou qu'il soit défendu et rendu impossible aux écrivains, musiciens, inventeurs et autres ouvriers de la pensée, de mettre au monde des créatures pauvres et déshéritées d'avance, en un mot, qu'il ne soit pas permis de faire des héritiers à ceux à qui il n'est pas permis de faire un héritage ;

Ou bien que, puisque les œuvres de ces hommes

appartiennent à tous et tombent dans le domaine public,—leurs enfants aussi tombent dans le domaine public et soient nourris par l'État aux frais de tous ;

A moins qu'on n'en vienne tout simplement à ceci : « La propriété littéraire est une propriété. »

X

UN MÉTAL NOUVEAU

On a appelé « siècle d'or, » c'est-à-dire temps de bonheur et d'innocence, l'époque précisément où l'or était inconnu. — Avec l'or sont nés l'avarice, le vol, la haine, et, qui pis est, la prééminence de la sottise, la bassesse, la lâcheté.

En vain les chimistes vous disent d'un petit air innocent : « L'or, c'est tout simplement une combinaison oxygénée n'ayant ni acidité ni alcalinité, » oxydes, chlorures décomposables par la chaleur seule, non altérés par les acides seuls, etc.

L'argent, métal dissoluble par l'acide nitrique, — sels stables bien déterminés, oxydation directe par la chaleur, etc.

La philosophie voit l'or et l'argent sous d'autres aspects. Elle se rappelle ce qui pour eux s'est commis, ce qui se commet à chaque instant, ce qui se commettra de crimes en tous genres, de trahisons, de parricides, d'assassinats, de parjures, d'infamies. C'est pour conquérir ces deux métaux que souvent l'on a forgé le fer en flèches, en javelots, en sabres, en baïonnettes; qu'on l'a creusé en tubes sous le nom de pistolets, de fusils, de canons, et que l'on gratte le cuivre oxydé pour saupoudrer le potage des ascendants trop lents à effectuer leurs bonnes intentions à l'égard de leurs héritiers.

La Providence continue à traiter les hommes comme Apollon traita autrefois Midas. Tout ce qu'il touchait se changeait en or. Il faillit mourir de faim.

La vigne est malade, la pomme de terre est souffrante; mais mon frère Eugène prend un brevet pour de nouveaux procédés qui abaissent le prix du fer en diminuant de 100 fr. par jour les frais d'une usine et en augmentant de cinquante jours son année de travail.

Mais on découvre des pays où le sol est formé d'or et où on remue l'or à la pelle.— L'or est en train de devenir si commun que sa valeur tend à dimi-

nuer, que dans un temps donné il faudra, pour conserver réellement à un louis sa valeur nominale, lui donner les dimensions d'une assiette, et que chacun sera forcé de se faire suivre d'un portefaix qui portera sa bourse sur des crochets.

On ne sait plus que faire de l'or; les femmes portent dans la rue des châles d'or et des robes d'or.

Quand l'or en est là, l'argent descend à l'état de billon; le cuivre est une monnaie inconvenante: les mendiants n'en acceptent plus.

Bientôt l'or aura fait son temps; — on en pavera les rues.

Mais alors pour quoi les hommes se tromperont-ils, se trahiront-ils, se tueront-ils?

La science est sur le point de faire du diamant; elle en sait depuis longtemps le secret; le diamant n'est que du carbone; le diamant, pour les chimistes, n'est qu'un combustible; demain peut-être on le vendra comme le charbon, au boisseau et au sac.— M. Ebelmen fait des rubis et des saphirs comme on faisait autrefois des tasses en porcelaine, — et il les fait dans le four à porcelaine.

L'or donc est en discrédit, à force de devenir commun; il est déprécié comme l'ont été les actions de la banque de Law et les assignats. — Les fourbe-

ries, les trahisons, les indignités que l'on faisait autrefois avec empressement, avec enthousiasme pour cent louis, on ne les commet pas aujourd'hui à moins de mille : c'est à prendre ou à laisser. Les gens que l'on a à corrompre sont si exigeants, que c'est presque du désintéressement. On ne pourra d'ailleurs bientôt plus être corrompu en secret; le corrupteur ne pourra plus tirer sa bourse du gousset de son pantalon ou son portefeuille de la poche de son habit; — on ne donnera plus de billets de banque que par rames et demi-rames; — on aura des portefeuilles à quatre roues et des bourses menées à la Daumont.

Où allions-nous?

Heureusement que la science veillait!

De même qu'autrefois, tandis que les guerriers s'obstinaient à se cogner, à se taper, à se couper et à se piquer de près avec leurs armes primitives et barbares, un savant moine, au fond de sa cellule, imaginait la poudre, au moyen de laquelle aujourd'hui on tue de loin avec une vitesse de sept cents mètres par seconde.

De même la science, qui ne peut guérir ni la vigne ni la pomme de terre, s'est-elle occupée du discrédit où allait tomber l'or.

On se demandait si, l'or devenant commun, l'argent n'allait pas prendre le pas sur lui et le reléguer à la seconde place.

Mais l'argent a bien des imperfections : outre qu'on l'a vu si longtemps dans une situation subalterne qu'il aurait toujours un air de parvenu, l'argent noircit aux vapeurs sulphydriques, l'argent se dissout dans l'acide nitrique, etc.

D'un laboratoire de la rue d'Ulm, à Paris, est sorti un nouveau métal, — un métal brillant, sonore comme l'argent, dur et tenace comme le fer, inattaquable aux acides, inoxydable, malléable, ductile comme l'or; — mais de plus que les autres métaux, il possède une légèreté supérieure à celle du verre.

Il remplit toutes les conditions qui peuvent rendre un métal propre à être monnayé, c'est-à-dire à être converti dans tous les pays en portrait de monarques; et l'on sait que l'amour des peuples ne néglige rien pour s'en procurer le plus grand nombre possible.

Ce métal cependant a deux inconvénients que je vais me hâter de signaler pendant qu'il n'est encore qu'à l'état de prétendant, pendant qu'il n'a encore revêtu nulle part le caractère doublement respectable de monnaie et de portrait.

Je vais faire à son égard ce que fit un vieux cardinal à l'égard d'un pape nouvellement élu, quelques instans avant la cérémonie qui confirmait l'élection :

« — Écoute-moi, lui dit-il, et écoute-moi de tes deux oreilles ; c'est la dernière fois de ta vie que tu entends la vérité. — Dans dix minutes, moi-même je mentirai et je te flatterai comme les autres. — Souviens-toi que tu es ignorant et entêté, et tâche de préserver toi et les autres des maux que cela peut entraîner. — J'ai dit. — Maintenant, saint père, donnez-moi votre bénédiction. »

Écoute donc, ô métal nouveau dont l'apparition a l'horizon est un événement autrement important que l'apparition d'une comète.

O métal ! toi qui vas bientôt devenir un des maîtres du monde, écoute la vérité.

D'abord ton règne ne sera pas long, tu l'emporteras toujours sur l'argent par ta dureté et ton inaltérabilité ; tu l'emporteras un moment sur l'or parce que tu resteras rare quelque temps, à cause du prix élevé du sodium nécessaire pour te dégager et t'isoler ; mais cependant les moyens se perfectionneront, et comme on te tire en réalité de l'argile, tu deviendras à ton tour commun comme l'or, et tu

seras remplacé par quelqu'un des cinquante-deux autres corps simples non encore monnayés, qui, modifié par la science, pourra recevoir chez les différents peuples l'empreinte de tel ou tel profil.

En second lieu, — seconde et dernière vérité, — tu ne pourras faire ton chemin avec un nom comme le tien.

On ne s'appelle pas aluminium.

Ce nom était bon quand tu vivais obscur dans la poussière du laboratoire, — lorsque tu ne fréquentais que des savants; — mais aujourd'hui que tu vas te produire et faire ton entrée dans le monde, il faut dépouiller ce nom pédant et trop long.

M. Dumas, le chimiste, qui professe tant de haine pour la littérature contemporaine, et qui, tourné vers le soleil levant, faisait l'autre jour ton éloge en séance publique, métal prétendant, métal présomptif, métal dauphin que tu es, — M. Dumas, qui te rendait hommage, devrait bien te trouver un autre nom. Je ne te dirai pas que ton nom d'aluminium est ridicule : il y a bien longtemps que le ricicule ne tue plus en France; mais il est long, mais il est scientifique; imite les parvenus, change de nom, ou tu manqueras ton effet.

Ton nom ne pourrait entrer dans un vers, et, vois-tu, il faut être bien avec les poëtes.

Dans quelques instans, tu vas circuler; souviens-toi que tu as été de l'argile, porte sans trop d'orgueil les innombrables portraits dont l'empreinte te sera confiée. — J'ai dit.

Maintenant, je m'incline devant toi, et je te prie :

« Sois-moi plus clément que tes devanciers, ces deux métaux bientôt déchus, dont j'ai eu fort à me plaindre du temps de leur prospérité. »

Sérieusement, il ne nous manquait plus que cela !

Un nouveau métal plus précieux que l'argent !

Un nouveau métal monnayable !

Quand on pense à tout ce que les hommes ont fait pour deux métaux, on se demande avec effroi ce qu'ils vont faire pour trois.

L'humanité va devenir quelque chose de propre !

XI

LES TABLES TOURNANTES

Une égalité qui est restée acquise en France, c'est l'égalité des dépenses. — Cela explique avec quelle ardeur et quelle frénésie on se rue à l'égalité des recettes. Le pays tout entier tend à ne plus avoir qu'une passion, — sacrée passion, comme dit le poëte, *auri sacra fames,* — la passion du gain. — On s'est défait de toutes les autres ! — A l'exemple des matelots d'un navire en danger qui jettent par-dessus bord tout ce qui l'embarrasse, — on a jeté à la mer l'amour de la gloire, l'amour de la liberté, tous les amours, y compris l'amour. Le chef actuel de l'État le reconnaissait lui-même la dernière fois qu'il a pris la parole à Satory ; — il disait qu'une

longue paix amène le règne de l'égoïsme et des intérêts matériels, d'accord en cela avec Juvénal :

> Et patimur longæ pacis mala. — Sævior armis
> Luxuria incumbit.

C'est donc avec joie que j'ai à signaler une tendance en sens contraire qui se manifeste depuis quelque temps, — une tendance à sortir du monde réel, du monde des chiffres, — une tendance à ouvrir un asile aux esprits rêveurs, et cet asile c'est le royaume de la féerie, c'est ce riant empire où l'on voit tout ce qui n'existe pas, où les personnages et les aventures qui passent et se passent dans les rêves ont un corps et une existence. Allons donc dans le pays des fées, là où sont la lampe d'Aladin, la bague de Gygès et les toutes-puissantes baguettes, — là où il y a des pieds qui entrent dans la pantoufle de Cendrillon, et des rois qui épousent de simples bergères. Ce pays de féerie, c'est le pays des tables. — Les tables parlent, les tables disent l'avenir. Heureux, disait un ancien en parlant des Égyptiens, ce peuple qui trouve ses dieux dans ses jardins ;

> Cui numen in hortis !

Nous les trouvons aujourd'hui dans notre salle à manger, dans notre cabinet de travail, — véritables pénates, véritables dieux lares, — dieux bien supérieurs à Jupiter, à Saturne, à Mercure, — dieux complaisants, dieux pour tout faire, qui ne reculent pas devant les corvées domestiques les plus vulgaires; — dieux qui ne parlent que quand on les interroge, — dieux qui n'ont pas, comme Jupiter et Saturne, des prêtres pour les faire haïr, — dieux que l'on fait de tout bois, — ce qui n'était pas permis à l'égard des dieux anciens.

Je dînais un jour chez Gudin, dans cette splendide demeure où l'on aime à voir ce grand artiste donner une preuve que le luxe n'est pas fait seulement pour les voleurs et les goujats, et qu'il sied très-bien au talent.

Après dîner — on me demanda si je m'étais occupé des tables tournantes, des tables parlantes, etc. — J'excusai mon ignorance à ce sujet en alléguant mon séjour en Italie.

— Est-ce que vous n'y croyez pas? me demanda-t-on.

— Je ne sais pas, répondis-je, — je n'ai rien vu; — mais je ne m'aviserais pas de déclarer une chose

impossible parce qu'elle est ridicule, absurde, monstrueuse.

— Voulez-vous essayer? me dit-on.

— Très-volontiers.

Pendant que l'on débarrassait une table ronde, chacun raconta les prodiges qu'il avait vus, les miracles des tables fatidiques auxquels il avait pris part.

La table prête, on décida que l'on allait m'associer, pour l'expérience, à quatre croyants fermes, pour compenser, sinon mon incrédulité, du moins ma neutralité expectante. — Nous entourâmes la table, nos petits doigts superposés conformément au rit de cette nouvelle religion. Au bout de quelques minutes, la table s'ébranla, oscilla, fit un quart de tour de droite à gauche, un quart de tour de gauche à droite, oscilla encore, hésita un instant; puis, prenant résolûment son parti, se mit à tourner avec une rapidité croissante, de telle façon qu'il fallut nous lever pour la suivre. Nous nous arrêtâmes au premier essoufflé; mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque les quatre croyants, les quatre dévots, se réunirent pour m'accuser d'avoir triché, d'avoir fait tourner la table tout simplement avec mes mains, et non pas avec mon fluide, ou du moins avec mon appoint de fluide!

Je me défendis, et j'avais le droit de me défendre, car sérieusement j'avais fait l'expérience de très-bonne foi, et je pris ce reproche pour un moyen de prévenir celui que j'aurais pu faire dans le même sens.

On recommença ; — j'eus soin de ne faire que poser mes deux petits doigts l'un sur l'autre sous le petit doigt de mes deux voisins, sans toucher autrement la table, — puis au moment où la table tournait le plus fort, je me retirai brusquement trois pas en arrière, et elle continua à tourner, ce qui me justifia du soupçon de fabriquer moi-même le miracle auquel on voulait me faire croire.

Dans une autre expérience, je fis retirer à son tour un des dévots les plus fervents, — je soupçonne facilement ces gens-là d'irréligion pour les y avoir pris souvent, — et la table tourna... Et moi, je n'y comprends rien, — j'ai vu une table tourner comme tout le monde, mais je n'ai pas encore entendu de table parler et prédire l'avenir. Ce n'est pas du reste la première fois que l'esprit prophétique se manifeste dans le bois, — que le bois a le diable au corps ; — les dryades et les hamadryades parlaient dans l'écorce des arbres. Les chênes de la forêt de Dodone ont longtemps rendu des oracles ;

pourquoi le merisier, le noyer, l'acajou, ne jouiraient-ils pas des mêmes priviléges que le chêne ?

Lafontaine ne pourrait plus aujourd'hui exprimer cette indécision à propos du bloc que regarde un statuaire :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

puisqu'on peut être aujourd'hui tout à la fois dieu et table, et peut-être aussi cuvette, si la cuvette est ronde ; car on fait tourner des chapeaux qui *ont* été des lapins ; les lapins seraient donc aussi des dieux ? Quel encombrement de divinités ! quel tohu-bohu panthéiste ! Mais je crois que la divinité et la puissance prophétique résident dans la forme ronde et non dans la matière. Certains philosophes ont représenté la divinité par un cercle ; — le cercle est la seule forme qui n'ait ni commencement ni fin ; — idée sans laquelle on ne peut comprendre la divinité. O dieux puissants ! dieux de la monnaie ! dieux d'or et d'argent ! que, à l'imitation de l'homme, les rois, qui tenaient à l'humanité au moins par ses mauvais côtés, créèrent jadis à leur ressemblance en y appliquant leur profil ; dieux qui seuls réunissez tous les hommes dans une religion universelle,

Louis, Carolus, Napoléons, Frédéries, quadruples et ducats, et vous aussi vous êtes ronds, et vous tournez, et vous roulez, et c'est pour cela que vous êtes dieux; mais dieux d'or et dieux d'argent, vous n'êtes plus les seuls dieux et vous n'êtes plus les plus puissants des dieux; vous ne donnez que le présent, et les dieux de bois donnent l'avenir. Mais je me trompe, il en a toujours été ainsi.

Si les tables prédisent l'avenir, les somnambules continuent à voir à distance, à voir les yeux fermés, ce qui n'est pas, du reste, un mauvais moyen : — « Ferme les yeux et tu verras. » C'est-à-dire que la pensée nous apprend que ce qui passe sous nos yeux n'est rien que formes vaines, apparences fugitives, fumées qui s'exhalent, nuées qui passent, reflets qui s'effacent.

Le magnétisme produit des effets bizarres, inconcevables, que personne ne peut nier; mais où s'arrêtent ces effets? où commencent le charlatanisme et la tromperie? C'est ce qu'il est difficile ou plutôt impossible de dire. La science constituée nie tout sans examen avec la haine d'un marchand pour la boutique d'à côté. Les magnétiseurs vendent du

magnétisme; en général, l'épicier qui vend du café y mêle plus ou moins de chicorée.

L'opinion publique reste fort embarrassée et mon opinion particulière aussi.

Je vous dirai quelque autre jour ce que j'ai vu en ce genre.

Je vais vous raconter aujourd'hui seulement comment s'en tira un savant, un savant de la science constituée, un membre de l'Académie de médecine, le docteur Fourcault.

Je lui faisais part de mon anxiété. Plus d'une fois j'avais pris les somnambules en fraude incontestable, mais plus souvent encore j'avais assisté à des résultats qui ne pouvaient s'expliquer que par des causes plus difficiles à croire que le magnétisme.

— Vous autres de la science constituée, lui disais-je, au lieu de vous renfermer dans un dédain peut-être apparent, vous devriez songer que votre devoir est d'examiner, de prouver et de dévoiler la fourberie aux ignorants comme moi. Jusqu'à nouvel ordre, je crois au magnétisme sans croire aux magnétiseurs

Je le menai voir un somnambule célèbre; le docteur Fourcault sortit un peu surpris.

— Que dites-vous ? lui demandai-je.

— Je dis que cela ne prouve rien.

— Qu'entendez-vous par une preuve?

— La certitude mathématique.

— Eh bien, mettez le somnambule à une épreuve qui soit une preuve pour vous; — mais pas aujourd'hui; prenez votre temps, nous reviendrons dans huit jours. — Combinez votre épreuve.

Huit jours après, le docteur vient me chercher.

— J'ai mon affaire, me dit-il. — Voici ma clef dans ma poche, j'ai donné congé à ma servante. — Après son départ j'ai fait chez moi quelque chose que je ne vous dirai pas. — Si le somnambule voit et dit ce que j'ai fait chez moi, je serai convaincu que l'on peut voir à distance et sans le secours des yeux.

— Vous êtes persuadé que votre expérience a pour vous tous les éléments de la preuve?

— Oui.

Nous partons, nous arrivons. Le docteur dit au somnambule endormi : « Allez chez moi, et dites ce que vous voyez dans ma chambre. »

Je vous fais grâce des hésitations, des tâtonnements, des silences, des oppressions du somnambule. Voici seulement le résumé de ce qu'il dit au docteur :

— « Vous demeurez à tel endroit, telle rue, tel numéro, tel étage. Il y a sur la cheminée de votre chambre une pendule en marbre, carrée; sur cette pendule est placé, sans y adhérer, un buste en marbre blanc, légèrement veiné de gris : — c'est le buste de l'empereur Napoléon. — Vous avez enlevé ce buste, vous l'avez placé à l'opposé de la cheminée entre les deux fenêtres, sur un tabouret recouvert d'une étoffe rouge, et vous avez mis sur la tête du buste un pâté de quinze sous. »

Je regardai le docteur, il était disparu. — Je me demandai si c'était par le résultat du magnétisme. — Le lendemain, je le rencontrai dans la rue.

— Eh bien! lui dis-je, — ce que vous a dit le somnambule était-il vrai?

— Oui, — mais qu'est-ce que ça prouve?

— Comment! qu'est-ce que ça prouve!

— Oui, j'ai d'abord été un peu surpris, mais ensuite j'ai réfléchi et j'ai compris qu'avec un peu de finesse et de perspicacité, il avait très-bien pu deviner ce qu'il m'a dit.

— Ça me paraît fort!

— Non, c'est au contraire très-simple et très-facile, et je suis certain qu'à sa place j'aurais deviné comme lui et avec moins d'hésitation. Par exem-

ple, savoir mon adresse, le moindre hasard ou la moindre question suffit.

— D'accord.

— A mon air, à ma tournure, à mon ruban de la Légion d'honneur, il est facile de voir que j'ai été militaire; à mon âge, que j'ai servi sous l'Empire. Eh bien! un homme qui a servi sous l'Empire a gardé de l'empereur un souvenir religieux. Il a sans aucun doute chez lui quelques images de l'empereur. J'ai l'air cossu, je n'ai pas reculé devant la dépense nécessaire pour me procurer cette image sous toutes ses formes, la peinture et la sculpture. J'ai donc un buste de l'empereur Napoléon. Où est-il? dans l'endroit le plus apparent, à la place d'honneur, sur la cheminée. Et à quelle place de la cheminée? sera-ce d'un des côtés de la pendule? mais alors il faudrait un pendant. Où est le coquin qui oserait mettre un pendant à Napoléon? Il faut donc le placer au milieu de la cheminée; mais la pendule a, à cette place, des droits imprescriptibles et incontestables : il n'y a qu'un moyen de se tirer d'affaires, c'est de mettre le buste sur la pendule, n'est-ce pas? Il y a donc nécessairement chez moi un buste de l'empereur Napoléon placé sur la pendule.

— Le buste est en marbre blanc légèrement veiné

de gris? Il est difficile de trouver un morceau de marbre blanc où il n'y ait pas quelque légère veine, et je ne pouvais faire faire le buste de l'empereur en marbre noir. Donc, tout naturellement, le prétendu somnambule a pu deviner sans miracle, rien qu'en me voyant, qu'il y a sur ma cheminée, sur la pendule, un buste en marbre blanc légèrement veiné de l'empereur Napoléon. — Tout le monde en aurait fait autant.

— Pas moi.

— Allons donc!

— Mais ce n'est pas tout ce que vous a dit le somnambule.

— Aussi, vais-je vous expliquer le reste. J'ai à faire une épreuve chez moi, il faut que je donne quelque chose à deviner; naturellement je vais faire un dérangement. — Mon esprit se porte encore naturellement sur le buste de l'empereur.

— Pourquoi naturellement?

— Vous n'avez pas servi sous l'empereur. Pour nous, c'est tout simplement quelque chose comme le bonnet de Trim dans Tristram Shandy. Nous jurons par l'empereur, nous gageons des napoléons, nous comptons en napoléons, nous comparons tout à Napoléon, nous datons de Napoléon, nous croyons

que Napoléon nous porte bonheur : c'est donc au moyen du buste de l'empereur que je dois naturellement essayer de faire mon expérience. — Il s'agit de le déplacer. Sa place étant nécessairement, comme je vous l'ai prouvé, sur la cheminée, il tombe tout de suite dans l'esprit de le mettre le plus loin possible de la cheminée ; eh bien, le plus loin possible de la cheminée, c'est entre les deux fenêtres, à l'autre extrémité de la chambre. — Je ne le mettrai pas à terre : d'abord ce ne serait pas très-révérencieux, ensuite les années et la fatigue m'ont un peu raidi ; le somnambule, ou le prétendu tel, voit bien que je ne me baisse ni facilement ni volontiers : je mets donc le buste sur un tabouret, c'est le plus facile à remuer des meubles qui garnissent les appartements. — Ce tabouret, dit-il, est rouge. — Eh bien, oui, il est rouge, — mais il faut qu'il soit rouge ou jaune, — on ne fait guère les meubles que de ces deux couleurs ; entre deux couleurs, il y a autant de chances de deviner que de se tromper, et encore on fait plus de meubles rouges que de meubles jaunes. Je vous ai donc prouvé qu'il n'y a besoin que d'y penser un instant, pour deviner qu'il y a chez moi sur la pendule, laquelle est naturellement sur la cheminée, un buste de l'empereur en

marbre blanc ; — qu'ayant à faire un changement et une épreuve, j'ai placé ce buste entre les deux fenêtres sur un tabouret rouge. — Un enfant de six ans devinerait cela. Reste la circonstance du pâté de quinze sous. — Appliquons à cette circonstance, comme nous venons de le faire pour les autres, le calme, la sérénité et la sévérité du raisonnement : donner à deviner où j'ai placé le buste de l'empereur, quand il s'agit de faire une épreuve sérieuse, — ce ne serait pas assez compliqué : — il est donc facile de supposer que j'aurai ajouté quelques circonstances. — La première circonstance qui vient à l'esprit est de mettre quelque chose sur le buste ; — Y placerai-je une couronne ? ce ne serait pas fort, c'est un front qu'on se représente toujours couronné, — ce serait vouloir être compère du somnambule ; — n'y mettant pas de couronne, et voulant dérouter l'esprit du prétendu devin, j'ai dû mettre sur la tête de l'empereur quelque chose d'inusité, d'absurde, d'incroyable, d'impossible à deviner. — Eh bien ! quoi de plus absurde à mettre sur la tête de l'empereur Napoléon qu'un pâté de quinze sous ? Vous voyez bien, mon cher ami, que cela ne prouve rien.

Je suppose qu'à ce moment, le docteur Fourc... me regarda pour voir l'effet de son argumentation ;

mais il lui arriva à mon égard ce qui m'était arrivé au sien chez le somnambule. Il ne me trouva pas, j'avais disparu.

Il est de bon air en ce moment de faire le procès à Rousseau, à Voltaire, à Diderot, à Montesquieu, etc.

Un critique, — je ne dirai pas le nom d'Erostrate, — vient de découvrir dans un article de journal que Buffon tenait à la grande conjuration de ces gens-là par des ramifications, et il le met en cause comme leur complice. — Il a trouvé six lettres de Buffon, et ne pouvant le faire pendre au moyen de ces quelques lignes de son écriture, il interroge en effigie son criminel posthume, et il lui prouve qu'il « n'avait pas des croyances assez fortes, » et qu'il n'était pas ennemi de l'Encyclopédie. Après quoi l'auteur de cet article se montre clément, et trouve des circonstances atténuantes dans le talent de Buffon.

C'est une singulière objurgation à faire aux gens comme Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Buffon, etc., que de leur reprocher de ne pas adopter les croyances de gens moins savants, moins éclairés qu'eux, de ne pas régler leur esprit sur des esprits

incontestablement inférieurs, — de ne pas allumer leurs flambeaux éclatants et resplendissants à des chandelles éteintes et à des lampions fumeux.

Sans compter que Rousseau, Buffon, ces grandes intelligences qui ne sont pas de celles qui doivent croire à la suite ce que croient les autres, — mais de celles qui doivent montrer aux autres ce qu'il faut croire, ont donné de la divinité des idées plus grandes, plus élevées, plus vraies que n'en ont jamais donné les écrivains qui fort à tort se prétendent exclusivement les défenseurs de la religion.

Ce n'est pas seulement par le magnétisme et les tables fatidiques que l'esprit des contemporains tend à se distraire des laides réalités qui offensent quotidiennement les regards. Dernièrement M. Coste, savant de profession, pensait qu'il était temps d'élever pour de hautes destinées futures une espèce qui pût, dans un temps donné, suppléer l'homme, dont la Providence a l'air de se lasser, et qu'elle va prochainement condamner à mourir de faim en lui ôtant successivement ses divers bienfaits, les pommes de terre et le blé qui font vivre, et le raisin et le vin, qui font qu'on oublie ou que l'on veut bien

continuer à vivre. M. Coste s'est occupé avec quelques succès de moraliser et de civiliser les poissons, et d'adoucir leurs mœurs. Il les a déjà fait passer de la viande crue à la viande cuite, du caniche noyé aux côtelettes de chevreuil, ainsi que le constate un rapport de l'Académie. On me dira que c'est tout au plus leur apprendre la gourmandise; mais M. Coste amorce les poissons avec les vices que nous avons avant de leur enseigner les vertus que nous n'avons pas.

M. le docteur Leclerc, de son côté, veut prouver que les plantes ont toutes sortes de vertus et de sensibilités.—Il commence par rapporter cette vieille tradition relative à la pudicité de la sensitive qui replie ses feuilles quand on la touche, — pudicité toute pareille à celle de l'homme qui recule lorsqu'on lui donne un coup de poing sur le nez, — ou du chien qui se sauve quand on lui administre des coups de bâton. — Après avoir établi, d'une façon selon moi fort douteuse, la sensibilité du système nerveux des plantes, il en arrive à peu près à conseiller d'endormir par l'éther ou le chloroforme les pauvres arbres à fruits que l'on taille cruellement tous les ans.

Pourquoi M. le docteur Leclerc ne prend-il pas

pour exemple de la sensibilité et du bon cœur des végétaux la vigne qui *pleure*, à ce que disent les jardiniers, — probablement sur les maux que causera le vin qu'elle produit, ou encore sur le vin qu'elle ne produit plus.

Le 22 novembre, l'administration de l'enregistrement et des domaines de Napoléon-Vendée a fait mettre en vente la uillotine du département de la Vendée. — Il ne s'est pas présenté d'acquéreur. Ne serait-il pas plus moral et plus sensé de faire tranquillement détruire et brûler la guillotine que de la mettre en vente? — Que veut-on que l'on fasse d'une guillotine? Pense-t-on qu'on s'en servira dans les familles pour couper le cou aux poulets, pour hacher les légumes pour faire la julienne, et pour tailler le pain que l'on met dans la soupe?

XII

TROIS VAUDEVILLISTES. — VAUDEVILLE

J'ai lu un ouvrage d'un chimiste distingué, M. Payen, sur les substances alimentaires. — On y trouve de singuliers détails sur ce que certains de nos compatriotes s'amusent à nous faire manger et boire sous d'honnêtes dénominations. Il y a plus de quinze ans que je fais cette guerre, dix ans tout seul et avec de médiocres succès, depuis quatre ou cinq ans avec quelques alliés et avec un peu plus de résultats.

On a pris pour des imaginations et des plaisanteries certains faits que j'ai relatés à diverses époques. Plusieurs de ces faits sont confirmés par

M. Payen, et on sait que les chimistes ne plaisantent pas.

Il confirme, entre autres, le café de terre glaise en grains, fait dans des moules et mêlé au café véritable, que j'ai dénoncé autrefois.

Il confirme que la chicorée n'a aucune des qualités du café et ne possède d'autres rapports avec la fève d'Arabie que la couleur brune qu'elle donne à l'eau.

Il confirme les falsifications de la chicorée. Laissons-le parler lui-même.

« Ces falsifications sont nombreuses; *elles s'effectuent* surtout en torréfiant avec les racines de la chicorée une quantité notable des épluchures, des radicelles chargées de terre, divers débris ligneux, du tan épuisé (mottes à brûler), de la sciure de bois, de l'orge brûlé, du cinabre et de l'ocre rouge. »

Il s'est formé à Londres une société véritablement philanthropique. Cette société, qui possède un journal, — *The Lancet*, — recherche, dévoile et poursuit toutes les fraudes commerciales commises sur les substances alimentaires. Un de ses membres achète dans un magasin, fait vérifier le poids de la

marchandise, et la livre ensuite à examiner à des chimistes, membres de la société; puis, s'il y a déficit sur la quantité ou tromperie sur la qualité, l'acquéreur poursuit le marchand aux frais de la société.

Une société semblable, établie à Paris au moyen d'une faible cotisation de chacun de ses membres, rendrait d'immenses services à la population; des sociétés succursales s'établiraient en province, et on ne tarderait pas à voir disparaître les dols et les empoisonnements qui forment l'industrie criminelle de certains marchands et qui sont la ruine du commerce honnête.

Dans le rapport de l'administration des douanes, il est établi que l'entrée du café en France, qui était les années dernières de 350,000 kilogrammes, est descendue cette année à 280,000 kilogrammes.

L'entrée du poivre a diminué dans les mêmes proportions.

C'est avec intention que je dis entrée et non consommation.

Il s'agit de la consommation du vrai café et du vrai poivre.

Nous savons par quoi on remplace le café : par de la racine de chicorée, par des épluchures, par de la terre, par du cinabre, par de l'ocre rouge, par de la sciure de bois et des mottes à brûler.

Je ne suis pas sans inquiétude sur les éléments nouveaux avec lesquels on fabrique le poivre. — Je ne les connais pas. Il est probable qu'on se sert de tout ce qui est d'un gris sale, comme on se sert pour la chicorée de tout ce qui est brun.

SCÈNE PREMIÈRE.

Deux hommes fument aux deux coins d'une cheminée. De temps en temps ils regardent la pendule et échangent des lieux communs, — trop communs pour que nous les répétions ici.

On sonne au dehors. Une servante introduit un troisième personnage, enveloppé dans un vaste manteau couleur de muraille; un chapeau à larges bords lui descend sur les yeux; il a en outre un faux nez.

Quand la servante est sortie, il ôte son manteau, son chapeau et son nez,—et on reconnaît un homme qui désire garder l'anonyme. — Nous l'appellerons S. — Des deux autres que nous ne nommerons pas

non plus, l'un sera désigné par l'initiale D et l'autre par l'initiale L.

D. — Ah çà ! d'où vient ce luxe de déguisement? Jusqu'ici tu te contentais de faux nez.

S. — C'est que vous avez bavardé; notre dernière affaire n'a pas réussi, et vous m'en avez attribué au moins ma part. — Vous me perdez dans le public et dans la littérature. — Vous savez qu'il était convenu que l'on ignorerait toujours ma collaboration avec vous.

L. — Ce n'est pas moi.

S. — Chut ! — Parlons bas. — J'apporte un sujet.

D. — Ah ! tant mieux, nos trois dernières pièces n'en avaient pas.

S. — Plus bas... C'est un roman de madame Sand.

D. — Lequel ?

S. — Le dernier.

D. — Ça ne se peut pas.

S. — Pourquoi ça?

D. — Parce que je le fais avec trois étoiles.

S. — Ah ! encore une fois, il y a un mois, tu m'as pris « la *Recherche de l'absolu* de Balzac. »

D. — Et toi, ne m'as-tu pas pris cette petite nouvelle de madame Charles Reybaud ?

L. — Trêve de récriminations. Il faut chercher

un autre sujet et travailler. Dans la pièce que nous allons faire, il faudra qu'Arnal dise : — Ah ! mais, ah ! mais, ah ! mais ! — Vous savez comme il gradue ces mots et quel effet il y produit.

S. — Est-ce là ton sujet ?

L. — Il faudra aussi qu'il ait un pantalon de nankin trop court et un chapeau tromblon comme le Pipelet d'Eugène Sue

S. — Est-ce tout ?

L. — Non, au troisième acte, — la pièce aura trois actes, — il faudra qu'il dise : Fichtre !

S. — Veux-tu mon opinion ?

L. — Oui.

S. — Eh bien, la voici : Tu nous as déjà fait mettre dans cinq pièces un pantalon trop court à Arnal ; ce pantalon trop court était en nankin dans trois pièces. — Arnal a dit : Ah ! mais... ah ! mais... et fichtre ! dans quatre pièces, y compris notre dernière.

L. — Eh bien ! ça a-t-il fait rire ?

S. — Oui.

L. — Pourquoi ne rirait-on pas cinq fois, puis qu'on en a ri quatre ?

D. et L., en chœur :

La farce est bonne et le public a ri ;
Ne l'abandonnons pas pour chercher des meilleures,

Et n'allons pas chercher midi,
Chercher midi à quatorze heures!

L. — Tiens ! une idée ! si nous faisions le *Midi à quatorze heures* d'Alphonse Karr ?

S. — On l'a déjà fait deux fois.

L. — C'est dégoûtant ! on ne pourra bientôt plus rien faire ; — les écrivains deviennent des pirates, des forbans... Et... Agathe et Cécile ?

S. — C'est différent ; la pièce est faite et reçue, et c'est l'auteur qui l'a faite lui-même.

D. — Ah çà, de quoi se mêle-t-il ? C'est un égoïste.

S. — Voyons, cherchons un sujet.

L. — Moi, j'ai donné mes idées, je ne peux pas tout faire.

D. — Une autre idée ! on habillera mademoiselle *** en page, de façon qu'on voie ses jambes.

S. — Eh ! tout Paris les connaît, les jambes de mademoiselle ***.

D. — Elle les montrera plus qu'elle ne les a jamais montrées.

S. — C'est difficile... la dernière fois on les voyait tout entières sous des bas de soie couleur de chair, et d'ailleurs, elles sont loin d'être bien faites, les jambes de mademoiselle ***.

D. — On trouvera moyen de les montrer encore davantage ; les jambes, ça va plus loin qu'on ne croit... voilà pour la première objection. Pour la seconde, voici ma réponse : Le bourgeois ne s'y connaît pas ; quand une actrice montre résolûment ses jambes, le bourgeois se dit : « Si elle n'avait pas les jambes très-bien faites, elle ne les montrerait pas comme ça : donc c'est qu'elle a les jambes très-bien faites, » — et le bourgeois applaudit les jambes.

S. et L., en chœur :

AIR : *Du vieux drapeau.*

Vivat ! vivat ! qu'il a d'esprit,
Qu'il a d'esprit lorsqu'il cause ;
Quel malheur que quand il écrit,
Ce ne soit plus la même chose.

D. aperçoit un rouleau qui sort de la poche de S. ; il passe adroitement derrière lui, tire prestement le rouleau et s'écrie : Un manuscrit !

AIR. *J'ai du bon tabac.*

S. — C'est un manuscrit, oui la chose est claire,
Mais c'est pas pour vous, car c'est du nanan ;
Je fus très-souvent couronné rosière
Par l'Académie et pour du roman.

Je veux voir encor mon front couronné ;
Ça c'est en français, c'est propre, soigné...
J'ai du manuscrit, mais pour le libraire ;
J'ai du manuscrit, mais pas pour votr' nez.

Ah çà, et un sujet ?

D. et L. font tourner leurs pouces.

S. ne tarde pas à les imiter.

Enfin S.— Nous ne trouverons rien aujourd'hui ; ajournons-nous à huitaine, — je vais relire un peu Paul de Musset.

L. — Et moi les petites nouvelles de Dumas.

S. — Ah bah ! laisse donc là ton Dumas !—quand il y a une pièce dans un ses livres. il en fait deux : — c'est un pingre...

L. — Enfin, je vais lire quelque chose.

D. — N'oublions pas ce qu'il y a de fait ; Arnal dira : Fichtre !

L. — Et mademoiselle *** montrera ses jambes plus qu'elle ne les a montrées jusqu'ici.

S.— Son collier ne peut pourtant pas lui servir de jarretière. Adieu, à huitaine ; mais plus de bavardage. Si on apprend nos accointances, je vous abandonne.

CHŒUR.

A dimanche prochain,
Mais surtout du mystère ;
Il faut savoir se taire.
A dimanche prochain !

D. — Ah ! le joli couplet final que nous venons de faire là... je vais l'écrire, nous le mettrons dans la pièce. On perd comme ça un tas de choses... comme Buckingham qui laissait tomber ses perles. Quel est le drôle qui a traité ce sujet-là?... Ça nous aurait été. Il est vrai que je ne le connaîtrais pas si on ne l'avait pas traité.

S. s'enveloppe dans son manteau couleur de muraille, remet son chapeau à larges bords et son faux nez et se retire en fredonnant :

A dimanche prochain,
Mais surtout du mystère ;
Il faut savoir se taire.
A dimanche prochain !

D. — Ah ! mon Dieu ! quand pourrons-nous nous reposer de cette vie de labeur?

L. — A qui le dis-tu ! Nous nous userons, et nous finirons par baisser.

Ah ! si les savants savaient tout ! ils sauraient que rien ne chiffonnerait agréablement la science et ne lui donnerait bonne grâce comme de dire quelquefois : Je ne sais pas !

J'ai vu deux savants dire : Je ne sais pas. Et quels savants que ceux-là ? Réaumur, le grand Réaumur, le disait souvent ; mais comme on était certain qu'il savait le reste, et comme il le savait bien !

Un jour, notre regrettable Arago, un autre savant qui savait, se fâcha de ce qu'on lui prêtait toutes sortes de prédictions sur le temps, sur le chaud, sur le froid, etc. Il prit du papier et écrivit quelques lignes très-spirituelles où il expliquait ce qu'il ne savait pas. Comme Réaumur, comme Arago sont grands le jour où ils disent : Nous ne savons pas ! Malheureusement les *savants* sont entraînés par un faux point d'honneur.

Les philosophes ont eu l'esprit de ne se pas appeler *sages* : c'eût été insensé ! Le nom qu'ils ont pris veut dire : amis de la sagesse. Alors ils se croient permis de douter, de chercher, de ne pas savoir.

Mais les pauvres savants ! ils se sont laissé appeler savants, sachants, *scientes*. Il faut qu'ils sachent tout d'avance, sans chercher, sans hésiter, sans

douter. — Savant veut dire qui sait. — Un savant qui apprendrait, ce serait absurde.

Un savant qui dirait : « Je ne sais pas, » serait aussi honteux, aussi déshonoré à ses propres yeux, que le serait aux siens un soldat qui dirait : J'ai peur.

On a prêté dans le temps cette anecdote au feu roi Charles X et à je ne sais plus quel grand seigneur qui s'était fait recevoir de l'Académie des sciences, — comme M. Pasquier s'est fait recevoir de l'Académie française, — pour la discrétion avec laquelle il avait traité les Muses. — Les chastes sœurs n'avaient certes pas eu à rougir de ses audaces.

Le roi Charles X et le seigneur en question suivaient à pied une procession dans les rues de Paris. Le roi fut frappé à plusieurs reprises d'une plaque noire sur laquelle étaient inscrites ces deux lettres : A. M. (assurances mutuelles contre l'incendie), apposée sur les maisons. Le roi dit : « Mon cher duc, vous ne sauriez croire avec quel plaisir je vois que les Parisiens valent mieux que leur réputation ; on les dit très-légers sous le rapport religieux. — Et cependant sur une foule de maisons je vois des lettres A. M., qui, sans aucun doute, veulent dire : Ave Maria. »

Si le duc n'eût pas embrassé récemment la profes-

sion de savant, il se serait incliné, n'aurait pas répondu, et aurait laissé au roi une illusion qui lui faisait plaisir, et qui du reste ne bravait en rien les lois du royaume ni celles de l'orthographe.

Mais le duc était savant ; il répondit : « Hélas! sire, je suis obligé de vous ôter une croyance qui me comblerait de joie comme Votre Majesté, mais les Parisiens méritent leur réputation : non-seulement A. M. ne veut pas dire Ave Maria, mais encore les plaques qui portent ces deux lettres servent à désigner des repaires où l'on donne au peuple une éducation qui perdra la royauté et la religion : A. M. veut dire Anseignement mutuel. »

C'est souvent aussi la faute du public, qui est sans contredit un si habile et un si commode compère qu'il pousse à le tromper des gens qui n'y songeaient quelquefois pas le moins du monde.

Le public entre chez un pharmacien et lui demande... supposons de l'amidon pulvérisé. — Si le pharmacien lui dit : « Je vais vous le pulvériser... attendez un moment, » le public dit : « Voilà un pharmacien mal assorti, » et il va ailleurs.—Il peut arriver que le pharmacien qui y a été pris donne une autre fois au public n'importe quoi qui soit blanc et en poudre. De même si le public dit à un savant ;

« Savant, explique-nous ceci, » que le savant réponde : « Je vais l'étudier, » il court grand risque que le public aille ailleurs en disant : « Un joli savant qui va étudier ! »

Voilà ce que c'est que de n'avoir pas un nom modeste comme les philosophes, un nom qui voudrait dire : ami de la science. — Arrivons-en à M. Babinet, de l'Institut.

M. Babinet est un savant dont même *les ignorants* comme moi connaissent des travaux estimables. On a dit à M. Babinet :

« Monsieur Babinet, expliquez-nous les tables tournantes. »

M. Babinet n'a pas osé dire : — Je n'y comprends rien, — et M. Babinet vient d'expliquer les tables tournantes. Entre nous, il valait autant dire : — Je n'y comprends rien — que de le prouver. — M. Babinet a choisi le dernier parti ; il a probablement ses raisons.

Voici le résumé de l'explication de M. Babinet :

M. Babinet a vu des tables tourner, et il admet que plusieurs personnes imposant leurs mains sur une table, la table au bout d'un certain temps se met

à tourner avec une telle rapidité, que ce mouvement est capable de vaincre de puissants obstacles, et même de briser ses pieds si on l'arrête violemment.

Je ne crois altérer en rien l'aveu de M. Babinet.

— Eh bien ! dit M. Babinet, c'est tout simple :

La volonté agit au moyen des nerfs sur les muscles et produit des petits mouvements insensibles ; — or, c'est au moment où un mouvement se détermine qu'il a le plus d'énergie et de vitesse.

Je ne crois pas changer non plus ici le raisonnement de M. Babinet.

Il ajoute des exemples :

Un homme a donné à telle époque un coup de poing sur la tempe à un autre homme, et il l'a tué net ; — cependant le poing, au moment du coup, n'était séparé de la tête que par un espace égal à sa propre épaisseur. — Le coup de poing le plus dangereux est un coup de poing à bras raccourci.

Je me permettrai d'adresser à M. Babinet quelques modestes observations : si le coup de poing sur la tempe a tué l'homme, ce n'était pas parce que le poing était près de la tempe au départ, — c'était quoiqu'il en fût près, — et le coup que je me rappelle très-bien fut précisément à cause de cela jugé très-extraordinaire.

Un coup de poing à bras raccourci n'est si puissant qu'à condition que le bras se détendra jusqu'au point où les os et les muscles s'arc-boutant se prêteront mutuellement le plus d'appui.

Le coup ne sera pas d'autant plus fort que le bras aura été moins détendu. Si M. Babinet croit cela, M. Babinet se trompe; — je ne crains pas d'affirmer que tous les boxeurs seront de mon avis.

Il n'est pas exact non plus de dire que c'est du moment où un mouvement se détermine qu'il a toujours le plus d'énergie et de vitesse.

De vitesse, oui, si vous entendez par là qu'on a plus vite mesuré un petit espace qu'un grand. — Mais quand deux lutteurs s'empoignent et s'enfoncent les doigts dans les muscles, la pression va en augmentant d'intensité pendant un certain temps, et ce n'est pas du tout au moment de la prise qu'elle a le plus d'énergie.

M. Alcide Babinet prend une autre comparaison dans l'exercice de l'épée et il dit: Les petits mouvements sont les plus redoutables.

On n'entend pas, monsieur Babinet, par petits mouvements des mouvements faibles, car la vitesse qui est la meilleure des bottes secrètes, ne peut s'acquérir sans beaucoup de force. Nous ne nous enten-

dons pas sur les petits mouvements, monsieur Babinet. Voulez-vous parler de l'attaque ? Il est évident que, si au lieu de passer tout contre l'épée de votre adversaire, la vôtre décrit une sorte de cercle, elle aura besoin de beaucoup plus de temps pour l'atteindre et lui en donnera beaucoup plus pour parer. Voulez-vous parler de la défense ? On vous recommande dans certains cas de parer au moyen d'un cercle étroit. — En effet, il s'agit de rencontrer et de ramasser une épée dont vous ne savez pas la marche, mais qui doit nécessairement passer dans le cercle. Or, pour le mieux possible, pour que votre épée fût certaine de rencontrer l'autre, il faudrait qu'elle formât ce cercle qu'elle ne peut que décrire, c'est-à-dire qu'elle se trouvât à la fois sur tous les points de ce cercle. — Si vous faites le cercle trop large, pendant que vous décrirez la partie supérieure du cercle, l'épée de l'adversaire peut parfaitement passer en bas. — Il s'agit de décrire un cercle pendant le temps que l'autre épée peut mettre à porter un coup droit. — Il est évident que plus votre cercle sera étroit, plus vous aurez de chance de le parcourir dans le moins de temps possible. Parlez-vous d'autres cas, — d'un battement d'épée, d'un dégagement, etc. ? — On ne vous dit jamais de donner de petits coups,

mais de les donner avec tenue, de façon que votre épée ne soit pas entraînée hors de la ligne où elle doit vous protéger.

Tout cela ne rentre pas du tout dans la théorie de M. Babinet. — Si l'adversaire s'engageait à ne pas tromper le mouvement, on dérangerait bien mieux son épée en frappant fort. — Je n'ai pas fait l'injustice de prêter à M. Babinet l'opinion qu'il s'agirait de la pointe, et que c'est en ce sens qu'il se figure que les petits coups sont les plus dangereux.

M. Babinet, qui est décidé à prendre ses arguments dans le sport, prétend qu'on court d'autant plus fort qu'on fait les pas plus courts.

Ici M. Babinet se trompe; — je suis cependant de son avis sur les deux figures d'Hippomène et d'Atalante; les deux coureurs allongent un peu trop le pas; mais ce n'est pas une raison pour croire qu'on ne saurait faire les pas trop courts comme le pense M. Babinet. La question est de combiner son équilibre de façon à disposer du plus de force possible. Si vous faites les pas trop longs, vous n'êtes plus d'aplomb, mais si vous les faites tellement courts qu'ils ne mesurent que la moitié de ceux de votre adversaire, il est plus que douteux que vous puis-

siez en faire deux et un peu davantage pendant qu'il en fera un.

M. Babinet se trompe dans tous ses exemples, par le sens absolu qu'il veut leur donner: Selon lui, la première moitié d'un coup de poing serait plus forte, non-seulement que la seconde, ce qui pourrait être vrai dans certains cas, mais même que la seconde, plus la première, ce qui est absurde.

Selon lui, plus un mouvement est faible, plus il a d'action, ce qui n'est pas plus raisonnable.

Mais M. Babinet se trompe encore dans l'application qu'il fait de ces exemples.

En effet, M. Babinet veut-il dire que ceux qui font tourner les tables trichent? — Il n'y avait pas besoin alors de développer sa théorie des petits mouvements.

Non, M. Babinet veut parler de la pression que peuvent exercer des mouvements involontaires et insensibles pour ceux qui les font.

Eh bien, les petits mouvements de l'épée sont parfaitement volontaires et parfaitement raisonnés. Le coup de poing qui tua un homme était très-volontaire, très-parfaitement appliqué où il devait l'être pour tuer.

L'illustre jument Éclipse dont parle M. Babinet,

qui parcourait seize cent dix mètres par minute, en se mettant la tête entre les jambes, et en mesurant la succession des sauts qui forment le galop, n'agissait pas non plus sans le faire exprès : elle cherchait et trouvait la meilleure répartition de sa pesanteur et de ses forces.

Ce ne sont pas là des mouvements involontaires ni qui puissent échapper à l'œil des spectateurs. — Qu'il y ait illusion ou fourberie, ce sont des mouvements combinés pour produire le plus d'effet possible.

Or, M. Babinet prétend-il que lui-même, avec les superbes biceps dont je dois le supposer pourvu, fera mouvoir aussi facilement une table pesante avec le mouvement insensible et invisible de ses muscles, que si, mettant son habit bas, empoignant la table des deux mains, se penchant jusqu'à un certain angle, il employait visiblement toutes ses forces à la faire tourner?

Peut-être encore M. Babinet est-il une exception, dans le genre de ce personnage d'un conte de fée, qui courait si rapidement que lorsqu'il voulait attraper un lièvre, il se liait les jambes, de peur de le dépasser à la course.

Si M. Babinet est un homme tellement vigoureux que ses mouvements complets brisent les tables et

les réduisent en sciure de bois, il fait bien de n'employer qu'une partie de sa force, mais une exception ne prouve rien et n'infirme pas une règle.

Le commun des martyrs, moi, par exemple, je maintiens qu'en employant toute ma force, sans subterfuge, visiblement, j'aurais peine à faire tourner aussi rapidement qu'elle tournait la table que j'ai vue tourner chez Gudin, sous la pression de huit petits doigts;

Que je ne le ferais pas du tout d'une seule main, et que je l'ébranlerais à peine si je devais ne faire que des mouvements invisibles pour les spectateurs.

M. Babinet oublie deux points dans ce qu'il appelle son explication.

Le premier est celui-ci :

Pour que le mouvement de la table résultât d'un commencement de mouvement formé d'accord par les personnes qui entourent la table, il faudrait qu'on eût décidé d'avance dans quel sens cette table tournerait. Eh bien, c'est ce qui n'a presque jamais lieu. Le plus souvent, au contraire, la table paraît hésiter et osciller en divers sens avant de se décider.

Le second point est celui-ci :

Si des rudiments de mouvements suffisaient, il arriverait qu'un homme seul finirait, en y mettant

un peu plus de temps, par faire tourner une table.

Je ne crois pas que cela ait réussi une seule fois.

Il est donc clair pour moi que la science ne sait pas.

Je ne crois pas à la sorcellerie ni à l'influence du démon.

Je ne crois pas à l'adresse ni à la fourberie, du moins dans la seule expérience à laquelle j'aie assisté.

Je ne sais pas.

C'était bien plus commode à dire pour M. Babinet, qui au fond est un vrai savant et qui sait réellement tant de choses, que pour moi qui suis relativement à lui un ignorant.

Il y a une raison, mais je ne la sais pas, et M. Babinet ne la sait pas non plus.

Je vous ai parlé un peu longuement des tables tournantes : c'est qu'elles font tourner plus de têtes qu'on ne le croit, surtout depuis que certains évêques ont reconnu ce prodige, et l'ayant attribué au diable, ont fait de la chose une sorte de secte qui a ses fidèles et ses cagots, comme je l'avais prédit

XIII

LES DIABLES DES MEUBLES

Bon ! voilà maintenant qu'on me crie : « Non-seulement vous croyez aux tables tournantes et à leurs prédictions, mais encore vous devenez l'apôtre de cette nouvelle religion. »

Apôtre ! ma foi non ! — Je n'ai essayé d'être l'apôtre que du bon sens et de la vérité, et je sais ce que cela me coûte.

A propos des tables, je n'ai dit que deux choses : — que j'ai vu tourner une table, — et M. Babinet (de l'Institut) aussi a vu tourner une table, et une table, de son aveu, qui tournait à se rompre les pieds ; et monseigneur l'évêque d'Orléans aussi en a vu tourner, puisqu'il défend par son mandement

de continuer ces expériences, qu'il attribue au démon ; — et plusieurs autres évêques aussi en ont vu tourner, qui ont suivi les traces de monseigneur l'évêque d'Orléans.

J'ai établi aussi que M. Babinet (de l'Institut) et moi nous n'y comprenions absolument rien, — et que les mandements des évêques seraient loin de décourager et de diminuer les adeptes des tables.

Il faut pourtant avoir une opinion. Au milieu de tant de gens qui en ont plusieurs, ça paraît déjà assez pauvre et mesquin de n'en avoir qu'une. On a l'air d'un homme en pantalon de coutil et en veste de toile, l'hiver, parmi des gens vêtus de bons habits ouatés et de bons pardessus fourrés, qui ont des habits de rechange pour chaque saison. Mais encore cette pauvre petite opinion isolée, grelottante, faut-il l'avoir.

Eh bien, j'ai voulu m'en faire une. J'ai d'abord usé de mon procédé ordinaire ; j'ai regardé de mes deux yeux, mais je n'ai pas compris. Alors, en homme modeste, je me suis adressé à la science, et à quelle science ! Je n'ai pas questionné de ces savants contestés, de ces savants marrons qui ne savent que dans la coulisse. Non, je suis allé tout droit à la science reconnue, à la science patentée,

à la science brevetée, s. g. d. g. — J'ai demandé la vérité à M. Babinet (de l'Institut). Eh bien, M. Babinet m'a répondu, à moi comme à tous les lecteurs d'une Revue littéraire : — Rien n'est plus simple, je m'en vas vous dire ça. « Ça se fait par des mouvements involontaires et insensibles, aidés quelquefois par la musique qui leur donne de l'ensemble, comme font les matelots qui chantent en ramant. » — « Ah ! monsieur Babinet, ai-je dit : sur l'affaire des matelots et des avirons, j'en sais plus long que vous : j'ai fait ce métier-là pendant quinze ans de ma vie sur les côtes de l'Océan. Ah ! vous appelez cela de petits mouvements involontaires et insensibles ! Revenez donc à la côte par une mer houleuse et une marée contraire, avec des mouvements insensibles et involontaires ! Allons, monsieur Babinet, parlons franchement, vous n'en savez pas plus que moi. »

Et je m'en retournai sans opinion, du moins sur les tables tournantes, et sur les savants, sans opinion nouvelle, car il y avait longtemps que j'avais écrit : « Les savants sont des hommes qui s'embourbent un peu plus loin que les autres, mais ils s'embourbent davantage. »

C'était déjà hardi d'avoir consulté la science avant d'avoir consulté la foi. Je n'ai pas voulu accroître

ma faute en ne m'adressant pas du tout à celle-ci.

Ma foi! me dis-je, je n'y comprends rien. M. Babinet (de l'Institut) vient de prouver par un long mémoire qu'il n'y comprend rien non plus. C'est le moment de croire, *credo quia absurdum*. Va donc pour le diable!

Il y avait longtemps que le diable n'avait paru, du moins visiblement, dans les affaires de notre monde, mais c'est une restauration. D'ailleurs, vous savez la nouvelle théorie du vaccin : on se fait revacciner tous les quinze ans : le monde se fait vieux, il a besoin d'être vacciné de nouveau contre l'enfer, et je pensai : Il est évident que les tables tournent, *e pur si muove*, comme disait Galilée. La science (M. Babinet, de l'Institut) le reconnaît, les évêques le reconnaissent.

A moins que nous ne soyons ivres et dans cette situation décrite par une chanson que l'on apprend aux perroquets :

Quand je bois du vin clairet,
Tout tourne, tout tourne;
Quand je bois du vin clairet,
Tout tourne au cabaret.

théorie qui vaut peut-être la peine d'être examinée

et que je livre à M. Babinet comme il m'a livré la sienne.

En effet, il y a un peu d'ivresse et d'orgie dans les mœurs contemporaines; — notre époque a l'air d'être au cabaret, — et que ne voit-on pas tourner!

Cependant, je penchais à me ranger à l'avis des évêques.

Et j'eus une vision.

Le vulgaire appellerait ça un rêve, parce que c'était la nuit, parce que j'étais dans mon lit, — parce que j'avais lu quelques pages de... je ne veux pas dire qui, avant de souffler ma bougie; — mais laissons parler le vulgaire, et disons avec J. Janin : — *Odi profanum vulgus et arceo.*

Je me trouvais dans un appartement richement meublé, — pas chez moi; — j'étais couché, mais invisible, même pour moi; — je ne me voyais pas.

Après un assez long silence j'entendis parler, sans voir personne : c'étaient de petites voix sèches, un peu glapissantes, de petites voix de bois, — comme un piano sous les doigts d'un pianiste trop célèbre.

Je m'aperçus bientôt que ces petites voix glapissantes sortaient des meubles, — comme il en sortait autrefois des chênes de la forêt de Dodone.

On a méconnu et mal jugé les dryades et les hamadryades, ces divinités qui résidaient dans les arbres. — On a cru que, lorsque l'arbre était malheureux, arraché, coupé, équarri, livré à la scie, au rabot, elles l'abandonnaient comme on abandonne un ami malheureux, exilé, vaincu. — Non pas! Ces divinités, — ou démons, — sont plus fidèles : elles suivent leurs arbres dans toutes leurs fortunes, et se font au besoin brûler comme les veuves du Malabar avec ceux qui, ayant le sort d'être taillés en bûches et en rondins, sont destinés au foyer.

Voici ce que disaient deux voix qui chantaient :

PREMIÈRE VOIX.

Moi, je suis le démon du stupide acajou.

DEUXIÈME VOIX.

Moi le diable du palissandre...

ENSEMBLE.

C'est nous qui corrompons et qui poussons à bout
Mainte jeune beauté, qui, subitement tendre,
Trouve aimable et joli le plus vieux sapajou,
Cassé, chauve, hideux, — et ne peut s'en défendre,
Quand chez elle un beau jour il nous a fait descendre.

Tel le cheval de Troie (il n'était qu'en sapin,
Abiete costas [1], excusez le latin),
Sitôt qu'il fut entré dans les murs de la ville
Rendit au vieux Priam la défense inutile.

— Notre comparaison peut clocher un peu ; — car
Lorsqu'il nous fait entrer chez une pauvre fille,
Il n'est pas démontré que ce soit par un art
Que la sage Minerve ait appris au vieillard.

Vous croyez peut-être que je fus très-étonné. — Eh bien ! non, il y a déjà quelque temps que je ne m'étonne plus. — D'ailleurs je me doutais un peu de ce que m'apprenaient les voix. Je compris seulement que j'étais au sabbat des diables de bois, et je murmurai ces deux vers fatidiques et chevillés *en bois,* qui valent bien ceux de plusieurs académiciens, — que la postérité conservera en spirale autour des mirlitons :

Si vous êtes du bois dont on fait les esprits,
Tournez, tables, tournez — *à nos regards surpris.*

Et trois tables se mirent à tourner en chantant :

[1] *Instar montis equum, divinâ Palladis arte,*
Ædificant, sectâque intexunt abiete costas.
Par l'art de la divine Minerve, ils bâtirent un cheval grand comme une montagne, et coupèrent ses flancs dans le tronc des sapins. (*Enéide,* liv. II.)

PREMIÈRE TABLE.

Moi, je suis le démon de la table où l'on mange ;
Le treizième est à moi des convives assis.
— Aux autres, par bonté, j'accorde un court sursis.
. . . . . .
. . . . . .

DEUXIÈME TABLE.

Moi, je suis le démon de celle où l'on écrit,
. . . . . .
De cette table où l'on se venge
Bravement de ceux qu'on trahit.

TROISIÈME TABLE.

Moi qui porte à mon centre une petite roue,
Moi qui suis vêtu de drap vert,
Je suis, moi, le démon de la table où l'on joue,
Où bien plus que l'argent souvent l'honneur se perd.

Et les trois tables se mirent à tourner, à valser, à polker, à rédower, à mazurker avec une effervescence que ne soupçonne pas peut-être M. Babinet lui-même, lui qui a vu cependant des tables qui cassaient leurs pieds quand on voulait les arrêter, comme le lézard casse sa queue quand on veut le prendre.

Puis, les trois tables s'arrêtèrent de lassitude.

Mais de tous les autres meubles sortirent des voix diverses.

Je suis le diable, moi, que recèle le lit...
Je....
Diable, taisez-vous, une prude vous lit.

Moi de l'armoire à glace, ambition secrète
Qui fait perdre l'esprit à plus d'une grisette,
Et conduit sa vertu, jeune encore, au tombeau.

Moi, je suis le démon qu'enferme la toilette
Où plus d'une beauté ne rougit qu'au pinceau,
Et veut, chaque matin peinte par elle-même,
Sous le rouge et le blanc qu'on la trouve et qu'on l'aime.

Moi je suis le démon qui préside au sopha.
Je n'en dirai pas plus, pour ne pas être fat.

Je suis jeune et petit, mais « aux ames bien nées
La vertu n'attend pas le nombre des années »
Pour décamper. Eh bien! le tabouret, c'est moi,
Sur lequel on allonge un petit pied étroit.

Moi, je suis la commode, arsenal où l'on serre
Les robes, les rubans, — tous les engins de guerre.

Puis il se fit un grand silence. — Au bout de quelque temps il fut rompu par une voix étouffée : c'était celle du manche à balai placé derrière la porte. — Voici ce qu'il disait :

Autre cheval de bois, moi je suis le balai
Sur lequel au sabbat mainte sorcière allait.
Je suis des parvenus l'ordinaire monture ;
C'est moi qui toujours porte, en haut, parmi les forts,
Ceux que pour vivre en bas avait faits la nature.
Mais un jour vient qu'il faut payer la carte. Alors,
Je m'empare à bon droit du très-peu qu'ils ont d'âme,
Je les porte en riant à l'éternelle flamme,
Et mes frères et moi, — car il faut en finir,
Nous servons de fagots pour les faire rôtir.

Ainsi parle le manche à balai.

Alors la chambre où j'étais s'écroula et je me trouvai dans la campagne.

Et je vis une foule de noirs esprits sautiller dans les champs comme de sinistres corneilles.

C'était ce que nous appelons, M. Babinet et moi, les maladies des végétaux.

Et ces noirs esprits parlaient comme ceux des tables.

LA PYRALE DE LA VIGNE, d'un ton hypocrite.

Moi, je suis la pyrale, une blanche phalène ;
Les savants ont voulu me faire de la peine ;
Ils m'ont attribué grand nombre de méfaits,
De crimes odieux à l'encontre des ceps.
Ces messieurs les savants ont vraiment l'humeur âcre.

L'OIDIUM TUCKERII.

Frileux comme Méry, par crainte des coups d'air,
Je m'affuble en tout temps, frais débarqué d'enfer,

D'un carrick à collets, comme un cocher de fiacre ;
Je porte à larges bords un vrai chapeau de quakre ;
Et, grâce à ce chapeau, je me suis vu tout net
Pris pour un champignon par monsieur Babinet.
Moi, si gaillard ! Satan sait les femelles âmes
Que j'ai mises à mal et que mangent ses flammes !
Je fus par les savants, messieurs du Muséum,
Injustement classé parmi les cryptogames [1],
Et reçus malgré moi le nom d'oïdium.

LA PYRALE ET L'OIDIUM TUCKERII, ensemble et riant.

Ces bons savants voudraient nous renvoyer au gouffre ;
Ils espèrent nous vaincre, — et par quoi ? — par le soufre.
— Ici haut, pour un temps, exilé de l'enfer,
Le soufre sent pour nous comme pour vous les roses.
— Il n'est que les savants pour trouver de ces choses !
— Sans soufre, on nous verrait quelque jour étouffer.
Par le soufre espérer nous réduire à la gêne !
Nous trouvons écœurant votre fade oxygène.
Nous chasser par le soufre ! — Eh ! le soufre est notre air ?

En dépit des savants, nous détruirons vos treilles,
Et nous vous reprendrons, et les lointains espoirs,
Et la joie et l'oubli qu'on mettait en bouteilles,
Et que l'on retrouvait quand venaient les longs soirs,
Et les chagrins pères des tristes veilles.

UN AUTRE ESPRIT.

J'ai l'ordre de détruire, avec mes poisons noirs,
Ces petits pains tout faits nommés pommes de terre.

[1] Cryptogames veut dire, pour les botanistes, hymen caché. On applique ce nom aux végétaux dont on ne connaît pas les moyens de reproduction, les champignons, les truffes, etc.

UN AUTRE.

Moi, c'est aux haricots que j'intente la guerre.

UN AUTRE.

Pour moi, suivant des bœufs le pas tardif et lent,
Dans les sillons creusés je vole et le froment
Et le pain et l'espoir de la prochaine année.

UN AUTRE.

La carotte à détruire à moi me fut donnée.

UN AUTRE.

Et moi, je mets la betterave à mort.

TOUS ENSEMBLE, en chœur, *sur un air de Weber.*

On vous reprendra tout — hommes, excepté l'or
Pour lequel fut par vous la terre abandonnée.
Hommes, de vos malheurs stupides artisans,
Qui méprisez le sol, la sainte agriculture,
Et du beau nom de paysans,
Dans vos villes de boue, avez fait une injure,
Ne fouillez plus le sol que pour chercher de l'or!
Et, dans cent ans, réduits aux misères extrêmes,
Vous n'aurez plus à manger que vous-mêmes.
Sauvages, Mohicans, peut-être pis encor,
Vous donnerez un but à vos guerres si bêtes :
Celui de conquérir vos propres côtelettes.

Alors je m'éveillai en sursaut, et je restai, quoique éveillé, effrayé et très-préoccupé.

Il est très-vrai que l'homme graduellement s'éloigne de la nature ; qu'un agriculteur qui a trois

fils garde avec lui le moins intelligent, et jette les deux autres sur les chemins encombrés, et le plus souvent sans issue, de deux ou trois professions dites libérales.

Et qu'est-ce donc, grand Dieu! que l'agriculture? Est-il une profession plus noble que celle qui vous met en relations directes et perpétuelles avec la nature?

En est-il une plus libre et plus belle que celle qui ne vous fait dépendre que du ciel et de Dieu?

Oui, la Providence pourrait s'irriter à la fin de notre folie, et nous livrer, en détournant les yeux, à nos erreurs, à notre avarice, à nos passions, c'est-à-dire à tous les diables de l'enfer; — elle pourrait nous reprendre ces bienfaits que nous dédaignons, — et, peuple Midas que nous sommes, nous condamner au sort du Midas de la fable.

Il y a des gens qui vont prendre tout ce que je viens de dire pour une plaisanterie, un jeu d'esprit, un paradoxe, un acrostiche, un rébus; tant mieux: ceux-là, douaniers de l'erreur, n'empêcheront pas de passer la vérité, qu'ils ne reconnaîtront pas, et elle arrivera à ceux qui l'aiment et qui la comprennent.

Peut-être aussi faut-il un peu excuser les habitants des villes, qui ne connaissent la terre qu'à l'état de boue, et croient que la terre, c'est le macadam des boulevards.

Dans l'entraînement de la discussion, on fait parfois d'étranges omissions. Je lis dans un journal une longue dissertation sur des changements à apporter à l'orthographe, et l'auteur de cette dissertation, pour montrer que cette révolution est facile, cite l'exemple du roi Chilpéric, qui voulut introduire quelques signes nouveaux dans l'alphabet franc, et il termine en disant : « Cette réforme eut un plein succès. »

Cet écrivain, dont j'ignore le nom, oublie un détail : c'est que ledit Chilpéric condamna tous ceux qui ne se conformeraient pas à son édit à être essorillés, c'est-à-dire à avoir les oreilles coupées, et que deux maîtres d'école qui avaient opposé quelques raisons eurent en réalité les oreilles coupées. — Chilpéric fit en cela ce que nous faisons tous : nous déclarons trop longues les oreilles qui ne veulent pas nous entendre.

XIV

CHOSES DIVERSES

Il y a quelques jours, on envoya à Jules Janin un journal dans lequel était un article peu bienveillant pour lui. — Il avait du monde; néanmoins il parcourut la feuille — et la replaça sur sa table.

— Qu'est-ce que ce journal? lui demande-t-on.

— Un journal où on *m'éreinte.*

— Que dit-on de vous?

— Bah! ils disent que je n'ai pas d'esprit... des bêtises!

J. Janin, qui est décidé à entrer à l'Académie, fait depuis quelques années des feuilletons latins

pour se montrer aussi fort en thème que Saint-Marc Girardin. M. Saint-Marc Girardin est-il bien le fort en thème de l'endroit? Après tout, qui peut se flatter de connaître tous les académiciens? — Faites une expérience pour vous amuser et vous édifier en même temps.

Que quelques personnes réunies cherchent quarante noms littéraires, quarante noms d'hommes de talent, — il y en aura au moins la moitié qui ne seront pas de l'Académie. — Ensuite réunissez-vous quatre, six, dix, quinze — et essayez de trouver les quarante noms des académiciens. — Le plus que j'ai vu en trouver en une heure, ç'a été vingt-quatre; je me trompe, on en a trouvé vingt-sept un jour qu'il y avait un académicien parmi les chercheurs.

Donc Janin est en quête de tous les escaliers particuliers qui peuvent le conduire au fauteuil. — Dans son dernier feuilleton, il a imaginé de se dire vieux, fatigué, blasé, décrépit, à bout de style; — il essaye de montrer sa plume harassée, émoussée, usée, ne pouvant plus être taillée: c'est l'histoire de Sixte-Quint voulant être pape. — Le jour où il est élu, le vieillard se redresse et jette ses béquilles. — Cet exemple a profité à M. Alfred de Musset; — il s'est mis pendant plusieurs années à ne rien faire,

il s'est laissé passer pour un fumeur d'opium, pour un mangeur de hatchich, — il a fait répandre le bruit que son talent s'était fané, — que ce bel arbre en fleurs n'aurait pas de fruits. — La chose bien établie, l'Académie lui a ouvert les bras d'un de ses fauteuils.

Je m'attendais, pour ma part, et je n'étais pas le seul, à une péripétie comme celle de Sixte-Quint jetant ses béquilles, de Brutus abandonnant son rôle et levant le masque, de Thésée qui, entré vivant dans l'enfer, passa sans payer dans la barque de Caron, enchaîna et musela triplement Cerbère comme un vulgaire caniche; en un mot, je m'attendais à voir M. de Musset leur dire : « Enfin j'y suis ! Maintenant que vous avez laissé entrer ici un vivant, mes pauvres ombres, il faut se démener, il faut vivre, dussiez-vous en mourir ! » Mais non, M. de Musset a demandé pardon de son talent, et il a promis de ne plus recommencer. M. de Musset ne veut pas tromper l'Académie, ou du moins il veut mettre un intervalle convenable.

J. Janin essaye de jouer le même rôle, mais que les quarante ne s'y fient pas. Janin n'est ni vieux ni usé. Janin est un perfide qui leur jettera son bonnet de coton à la tête et qui leur rira au nez

d'un bon gros rire à faire trembler les vitres de l'Académie. Ils sont avertis maintenant : libre à eux de n'en pas tenir compte.

On s'occupe avec raison de poursuivre les marchands de chicorée falsifiée, c'est-à-dire de terreau et de noir animal vendus sous le nom de chicorée. — La chicorée n'est elle-même qu'un faux café. — La société fait des concessions ; — nous voulons bien, dit la société, qu'on nous fasse avaler, sous prétexte de café, quelque chose qui n'a de rapport ave le café que d'être noir comme lui ; — mais ne nous gâtez pas notre faux café.

Cette pente est glissante : il est rare que les concessions ne se suivent pas comme des chapelets ou comme des vers alexandrins ; — la chicorée intriguera, la chicorée demandera qu'on lui permette de s'adjoindre un peu de noir animal, — ainsi qu'il est d'un usage très-général aujourd'hui ; et elle raisonne ainsi :

— « Pourquoi m'avez-vous acceptée? Je n'ai ni le goût ni le parfum du café, je ne vais pas au cerveau chercher l'esprit pour le griser un peu, — je

n'ai absolument de rapport avec le café que la couleur, — je suis brune comme lui. »

Comme Janin s'écrierait à ma place :

Nimium ne crede colori !

« Eh bien ! puisque vous avez accepté de ne plus exiger que la couleur du café, continuera la chicorée ; — puisque vous m'avez acceptée, moi, pour cette seule raison, — pourquoi refuseriez-vous le noir animal, qui est bien plus noir que moi, bien plus noir que le café ? — Nous ne sommes que bruns, il est noir comme jaïet. »

Buvez donc de l'infusion de boutons de guêtres, — sous peine, ô bourgeois, de passer pour des gens difficiles à vivre, tracassiers, quinteux, capricieux.

D'ailleurs il est une autre considération : — jusqu'ici l'industrie n'a employé les ossements de nos pères que pour en faire du cirage. — Eh bien, c'est une impiété ; l'industrie, s'étant une fois emparée de ces ossements, elle ne les lâchera plus ; il faudra qu'elle en fasse quelque chose, il faudra qu'elle vous les vende. — Eh bien, imitez la veuve de Mausole : donnons dans notre sein un tombeau à nos pères ; buvons nos ancêtres.

Et la société dira : — « Voyons, nous boirons du café qui sera une infusion d'herbe et de boutons de guêtres ; nous voulons bien boire nos ancêtres, — parce que c'est noir, parce que c'est noir comme le café, plus noir que le café ; — ce que nous perdons du côté du goût, du côté de l'arome, du côté de l'agréable, nous le regagnons du côté de la couleur. C'est moins bon, mais c'est plus noir. Accepté. — Mais, par exemple, qu'on ne s'avise pas de falsifier ce nouveau café ! — nous ne plaisanterions plus. »

XV

UN AVARE

Une jeune femme s'ennuyait; — dans cette situation, il est facile de prendre pour de l'amour n'importe quoi qui vous occupe, ou même qui vous dérange. Un homme se montrait assidu auprès d'elle, elle croyait qu'elle allait l'aimer. — Une amie sage essayait de la défendre, non contre l'amour, mais contre cet amant-là; — elle n'était pas de l'avis de cet évêque qui, averti qu'il ne se présentait à l'ordination que des sujets très-médiocres, dit: « Il vaut mieux labourer avec des ânes, que de laisser la terre en friche. » Gardez-vous, lui disait-elle, pour l'homme que vous aimerez; ne vous préparez pas l'irrépara-

ble désespoir de n'avoir rien de plus à lui donner qu'à cet homme que vous n'aimez pas !

Malgré ces conseils, le candidat faisait des progrès. — Un jour de printemps, où l'on s'ennuyait plus que de coutume, et où l'on n'avait pas de surveillants, on accueillit le projet d'une partie de campagne, — la prudente amie devait en être, mais elle savait bien qu'elle ne pourrait conjurer le danger qui était imminent, elle épuisa toute son éloquence pour faire renoncer à la partie de campagne, — elle ne gagna rien ; on avait promis. — Quand le vice a trouvé un nom honnête et a réussi à s'en affubler, il est bien hardi et bien fort ; on ne pensait plus qu'une chose, on avait promis, il fallait tenir sa parole.—Cependant, l'amie en danger finit par avoir un peu peur, et promit à son amie de ne pas l'empêcher de faire manquer le projet. L'amoureux était un homme économe ; — beaucoup le trouvaient avare. L'amie était du nombre des personnes qui avaient cette opinion ;—elle résolut de se faire aider de ce vice dont une femme a dit : « Il y a eu d'illustres scélérats, il n'y a pas eu d'illustres avares. » Il s'agissait de faire voir l'avarice du galant dans tout son jour, et en même temps de le faire renoncer lui-même à la promenade projetée.

— C'est donc après-demain, dit-elle, dans un moment où ils étaient tous les trois réunis, que vous nous menez passer la journée à votre campagne. — Vous avez besoin de moi, non pour y être, mais pour y aller.—J'ai bien envie de me faire valoir. D'abord, je ne suis pas sans inquiétudes sur un point, vous allez nous donner un exécrable dîner.

— A la campagne, vous savez... on n'a pas ce qu'on veut...

— Et pourquoi cela ?

— Ah dame !... D'ailleurs, qu'est-ce que cela ?

— Pour vous, peut-être... mais pour moi, c'est quelque chose ; — d'ailleurs, Ernestine est gourmande.

— Ah ! Emilie... que dis-tu ?

— Ose dire que tu n'aimes pas la purée d'ananas ?

— Oui, j'aime assez la purée d'ananas... mais... à la campagne...

Ernestine ne voulant pas continuer son rôle dans cette comédie, et entrevoyant celui qu'allait jouer l'amoureux, sortit précipitamment.

Le galant, un peu plus à son aise, dit à Emilie :

— Vous me voyez désolé, il n'y a guère chez moi que des pommes de l'année dernière et des poires sèches.

— Chez vous... oui... mais chez Chevet.

— Ah !... chez Chevet...

— Oui, moi, je suis simple, des fraises et des haricots verts...

— C'est simple au mois de mai ou de juin... mais au mois d'avril.

— N'importe, je ne crois pas avoir dîné quand je n'ai pas eu des fraises et des haricots verts ; mais je tiens surtout à mes sorbets au marasquin au milieu du dîner.

— Ah ! ah ! mesdames, vous ferez chez moi, je le crains, un bien mauvais dîner ; — car dans une chaumière, c'est le cœur qui vous recevra. — Il y aura, par exemple, du laitage excellent.

— Le lait nous fait mal ; — mais, tenez, j'ai pitié de la maladresse des hommes,—je vais vous dicter un petit dîner tout simple, trois plats et le dessert. — Prenez votre carnet.

— Le voici. — Vous êtes mille fois trop bonne.

— Un potage à la bisque d'écrevisses, — des cailles...

— La chasse est fermée... et le gibier...

— Il y a toujours du gibier... seulement on ne le vend que trop cher ; des cailles, des haricots verts, —des sorbets, des fraises, — du vin de Champagne

frappé; — nous n'en buvons guère, je crois même qu'Ernestine n'en boit pas, — elle préfère le tokai; — mais ça égaie le dîner. — Est-ce tout?—ah! un ananas... pour Ernestine... Vous avez écrit?

— Oui, madame.

— Vous avez deux jours devant vous, vous n'aurez pas de mérite; — il faut aussi avoir des musiciens qui joueront pendant le dîner, à cent cinquante pas de votre château.

— Château! vous le flattez, c'est une maison bien simple.

— Après ça... Ernestine adore les chaumières, — pourvu qu'il y ait de beaux tapis moelleux. — Et, tenez, je vais vous dire son rêve. — Dans une chaumière très-simple,— une chambre tendue de damas blanc, avec des agréments bleus;—un tapis turc... Je n'aurais pas la cruauté de vous dire tout cela, si vous n'aviez pas deux grands jours devant vous.— Comment nous mènerez-vous?

— J'ai mon coupé..

— Nous étoufferons.

— J'ai ma calèche...

— C'est mieux.... est-ce cette calèche doublée de jaune?

— De damas jaune...

— Eh bien ! Ernestine qui est blonde, — ça la mettra de belle humeur !

— Mais comment faire ?

— Mais... il me semble que c'est tout simple, — la faire doubler de bleu.

— Deux jours !

— Ça fait quatre en faisant passer les nuits aux ouvriers, et huit en les payant double. — Donc à après-demain.

Mais au jour indiqué, notre avare effrayé avait prétexté un voyage d'affaires.

XVI

IL Y A BEAUCOUP D'ÉPELÉS ET PEU DE LUS

Pour celle-ci, je ne l'ai demandée que deux fois, et voici que le préfet du Pas-de-Calais y fait droit.

Peut-être ce fonctionnaire qui prend la mesure que j'indiquais n'a-t-il pas lu les *Bourdonnements*, mais enfin l'idée était semée, elle a germé, elle lève, elle aura ses fruits.

M. le préfet défend à tout propriétaire de commencer les travaux d'un puits ou d'une carrière sans avoir adressé préalablement « une demande en autorisation » d'entreprendre lesdits travaux.

J'avais demandé un peu plus : je voulais qu'on mît ces travaux sous l'inspection et la surveillance d'un ingénieur ou d'un constructeur émérite.

En revanche, il y a des améliorations ou des mesures que je demande depuis vingt an sans que l'exécution en soit plus avancée que le premier jour.

Je vous en ferai grâce aujourd'hui.

Mais je n'y renonce pas.

Je sais que beaucoup de graines que je sème ne lèveront pas, mais...

Aussi, je jette les graines par poignées, en divers terrains, en diverses saisons ; il y en a toujours quelqu'une qui finit par trouver un terrain fertile.

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que ce soit moi qui respire le parfum des fleurs dont j'aurai semé les graines.

Il m'est arrivé souvent, quand j'habitais la Normandie, de jeter, dans un champ de blé devant lequel je passais par hasard, une poignée de graines des plus beaux coquelicots ; plus d'une fois, sur une haie d'églantiers, j'ai greffé des roses jaunes ou des roses capucines, de cette belle rose de Provins panachée que l'on appelle la paysanne.

Dans un été que j'ai passé à Châlons-sur-Marne, je me suis amusé à planter des *Vergiss-mein-nicht*

dans une petite île que le hasard m'a fait revoir depuis, et où ils couvraient alors la terre.

Dans certains ruisseaux que je traversais, j'ai planté du cresson de fontaine.

Excepté cette île, je n'ai jamais cherché à revoir ni les champs où j'avais semé les coquelicots, ni les haies où j'avais greffé des roses, ni les ruisseaux où j'avais introduit le cresson.

Un jour que je me promenais dans les falaises de Sainte-Adresse avec un ami, je vis endormi sur l'herbe drue un homme dont les vêtements annonçaient la plus profonde misère; un vieux chapeau fauve et chauve était rabattu sur ses yeux; son habit avait été noir et avait eu des boutons; ses bas s'étaient percés à travers les trous de ses bottes; sa barbe accusait une végétation de cinq à six jours.

Mon ami et moi, émus d'un même sentiment de compassion, nous nous arrêtâmes à contempler ce spécimen d'une triste misère.

Tout à coup, sans parler, je tirai de ma poche une pièce de cinq francs, et, la posant sur une main, je la montrai à mon compagnon. Il avait compris; lui qui était riche, il mit deux pièces de cinq francs à côté de la mienne. Je les enveloppai bien serrées

dans un morceau de journal. Alors, faisant un détour, je m'avançai presque en rampant jusqu'à l'homme endormi. J'avais aperçu une poche de pantalon béante, une poche longtemps interrogée, longtemps fouillée en vain, poche molle, flasque, depuis longtemps déshabituée du bouton destiné à la fermer, car pourquoi l'aurait-on fermée ?

Je faisais un pas, puis j'attendais que le léger bruit que fait en se relevant l'herbe comprimée eût cessé, bruit qui ne s'entendait guère que dans mon cœur, lequel me semblait aussi faire un bruit que j'aurais voulu comprimer.

Jamais un chat, voulant surprendre un oiseau, ne fut plus patient, ne rampa plus silencieusement.

Jamais voleur ne retint autant son haleine.

J'arrivai debout derrière la tête du dormeur ; là, je me permis de respirer franchement une fois.

Puis, je me baissai si doucement, que chaque mouvement ne m'approchait de lui que de quelques lignes.

Puis, j'étendis le bras, et j'insinuai doucement ma main dans cette poche béante, affamée, — puis, i'y posai le petit paquet.

Je retirai ma main, je me relevai, je me redressai,

je m'éloignai avec les mêmes précautions; le pauvre diable ne s'était pas réveillé.

Oh! le cher homme, quel grand plaisir il nous fit ce jour-là! Et comme nous aurions voulu par reconnaissance lui avoir donné davantage! Si par hasard ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il reçoive nos remercîments.

Revenons à nos puisatiers.

Voici un premier préfet qui a l'heureuse idée de les préserver contre l'économie de certains propriétaires et contre leur propre imprudence. Ce préfet ne fait qu'une partie de ce qu'il faut faire; mais c'est le plus difficile; le reste se fera.

Quand on part pour un voyage, le voyage est à moitié fait quand on a descendu son escalier.

Le premier préfet mènera l'idée jusqu'à ce premier relai; un second préfet s'y attellera et la mènera jusqu'au but.

Qu'est-ce du reste que cette idée si simple, si facile à exécuter, auprès des idées qui se sont exécutées de notre temps?

La plupart des rêves des poëtes se sont réalisés.

Les contes de fées ne sont plus extraordinaires;

ils nous ont amusés, mais ils n'amuseront pas nos enfants.

Il est évident que l'intelligence humaine est en progrès, du moins en ce qui concerne le bien-être, le confortable et certaines richesses.

Il est évident que l'homme semble prendre en réalité possession de la royauté longtemps *in partibus* et platonique qui lui a été donnée sur le monde.

Les sciences lui asservissent ses anciens tyrans, le feu, l'eau, l'électricité; le feu et l'eau, il les attelle ensemble à ses voitures; la foudre, il lui fait faire ses commissions.

Et ce n'est que le commencement.

Car tout ce qui a été écrit par les poëtes sera réalisé par la science.

Toute pensée d'un vrai poëte, — je ne parle pas des faiseurs de vers, — est l'aurore d'un fait qui se lève.

L'idée une fois émise est comme la graine confiée à la terre; elle attend la pluie bienfaisante et le rayon de soleil qui doivent la faire germer.

Quelquefois, ce qui nous paraît un désastre, parce que les regards de notre intelligence ne s'étendent pas jusqu'à la limite de la durée de notre vie,

est un fait providentiel qui active la marche du progrès.

Je me rappelle qu'il y a quelques années, je vis brûler une grange. La grange brûlée, on fouilla la terre pour démolir les fondations ; de cette terre retournée et fécondée par les cendres, sortirent les germes de quelques graines de chêne enfouies trop profondément depuis un temps probablement très-long.

Quand on enterra les rois égyptiens, une quinzaine de siècles avant J.-C., sous les pyramides, on mit dans leurs tombeaux quelques mesures de blé ; eh bien ! ce blé captif attendit patiemment que le général Bonaparte fît l'expédition d'Égypte, que Denon apportât en France quelques momies pour en orner désagréablement nos musées. On trouva alors le blé, on le mit en terre dans un sillon de charrue, il germa et produisit une moisson.

Qui sait si, dans l'ordre providentiel, où la gloire des conquêtes est bien moindre que celle des sciences, et où celle des sciences est si peu de chose, qui sait si l'expédition d'Égypte, l'Institut, les guerres, tout cela n'avait pas pour but d'empêcher de se perdre quelques mesures de blé ? Qui sait si tout cela n'a pas produit ses résultats, juste

au point où ces grains de blé auraient perdu leur puissante germination?

Il en est de même des idées, qu'on les enterre, qu'on les emprisonne : il vient un jour où, comme les grands arbres, elles étendent leur ombrage salutaire, où, comme les grains de blé, elles alimentent les peuples. Toute idée écrite, je le répète, est la première lueur d'un fait qui se lève. Les poëtes sont des hommes debout sur la colline, quand les autres hommes sont assis ou couchés dans la plaine : ils voient de plus loin.

Certains prodiges qui nous étonnent aujourd'hui seront, dans un temps quelconque, considérés comme des puérilités. Aujourd'hui, les lignes ferrées traversent les montagnes; il viendra un jour où l'on dérangera les montagnes comme on dérange une pierre devant une roue. Et ce ne sera rien. Les ballons, obéissant enfin à la volonté de la science, achèveront ce que commencent les chemins de fer, cette pacifique révolution, faite avec l'appui et le concours des gouvernements mêmes ennemis des révolutions; cette révolution qui supprime les frontières, les nationalités, les haines, les guerres, et qui amènera, non pas l'unité allemande, ou l'unité italienne, mais l'unité de la terre.

La foudre, l'eau, le feu, encore mieux asservis et rendus plus dociles, seront employés à des résultats plus importants : l'eau et le feu remplaceront les bœufs sous le joug et laboureront la terre; l'électricité viendra à propos hâter la végétation; les nuages, assemblés ou dissipés par la volonté humaine, donneront l'ombre, le soleil, la pluie et la sécheresse, conformément aux ordonnances et arrêtés de M. le ministre de l'agriculture de ce temps-là.

Oh! le délicieux monde qui se prépare! comme l'existence y sera douce et facile! comme il y fera bon vivre!

Tous les prétendus rêves des poëtes y seront réalisés, la rose bleue y sera commune, on cherchera la rose rose.

Tous les hommes que l'on a appelés fous dans tous les temps, y seront vénérés comme des sages.

On dira qu'ils voyaient de loin se lever un soleil invisible pour la foule;

Que Dieu les avait conviés d'avance aux magnifiques fêtes de l'avenir, comme un impressario convoque à une répétition générale les hommes les plus distingués et les plus compétents.

On dira que ce sont eux les poëtes, les rêveurs,

les penseurs et les utopistes, qui ont accoutumé l'esprit humain à viser haut.

Et les sages de tous les siècles seront remis à leur place. On rira beaucoup de leur sagesse, qui consistait à détruire les passions, c'est-à-dire la force.

On ne dira plus, comme M. Berryer le disait un jour à l'Académie, que « l'écrivain élève autour de lui un monde idéal. »

Assez longtemps ont été appelés « rêveurs » ceux qui voyaient.

Mais, en attendant, l'esprit de l'homme, appliqué à ces progrès dans le bien-être, a fait sur lui-même une singulière opération ; il supprime la plus grande partie des fleurs de sa vie, comme un pépiniériste qui veut avoir de gros fruits à vendre fait à l'égard de ses espaliers de pêchers. Il coupe au mois de mars des branches chargées de fleurs, qui couvrent la terre d'une neige rose.

L'amour, l'amitié ne sont plus que des associations et des complicités ; le désintéressement, le dévouement, la poésie sont retranchés comme des branches *gourmandes* qui absorbent inutilement une partie de la sève.

Ou plutôt, l'homme se transforme : les fruits de

son âge mûr ne sont plus précédés des fleurs brillantes de son printemps. Les fruits sont des tubercules qui se forment et mûrissent sournoisement sous la terre, sans éclat, sans parfum.

L'homme n'est plus dans le monde pour son plaisir; toutes ses passions sont tournées à une nouvelle installation, à de nouveaux aménagements du globe terrestre.

Pendant que tout s'agrandit autour de l'homme, d'où vient que lui-même semble diminuer?

La race humaine devient, au physique, chétive, maladive, étiolée.

Quel est le Français aujourd'hui qui pourrait porter l'armure de François Ier?

Plus près de nous, on peut le constater par le recrutement militaire, tel département qui fournissait des géants il y a cinquante ans, a bien de la peine à donner aujourd'hui son contingent d'hommes de 4 pieds 10 pouces.

Le mariage n'est plus qu'une combinaison d'argent; les filles pauvres ne se marient pas. Le luxe des femmes est monté à de telles proportions, qu'il faut être bien riche, bien amoureux pour en avoir une à soi.

Les hommes s'efféminent de jour en jour et por-

tent les cheveux en bandeaux; ils portent des dentelles et des pierreries.

Quelques femmes seules conservent quelque chose de viril.

Autrefois, on n'était avare qu'à soixante ans; on n'était pas un fourbe un peu habile avant quarante ans.

Ajoutez à cela qu'à mesure que le monde physique se perfectionne, les denrées nécessaires à la subsistance de l'homme, tendent à disparaître.

Certains cryptogames, les botrytis, mangent presque toutes les pommes de terre. Il n'y aura bientôt plus qu'eux qui en mangeront.

L'oïdium tuckerii confisque les raisins et boit le vin en herbe.

Quand on considère que l'homme a lui-même aujourd'hui une maladie mortelle, épidémique, contagieuse, l'*oïdium pecuniæ*, le *botrytis* des gros sous, l'*uredo* des pièces de cinq francs;

Que cette maladie, loin de diminuer, prend tous les jours des proportions effrayantes;

Qu'elle abrutit l'homme, le rend triste, maussade, méchant, haineux, avide, souvent insupportable aux autres et à lui-même;

Qu'il ne comprend pas le but des progrès que fait

la science, ou du moins qu'il se sert de ces progrès dans un sens contraire à ce but;

Il est évident que l'homme actuel, que l'homme notre contemporain, que l'homme que nous sommes, serait tout à fait indigne d'habiter le monde qu'il perfectionne, qu'il ne sera pas le dieu du temple qu'il construit, qu'il semblerait l'affreuse guenon que le prince des contes de fées est surpris de voir dans un palais de lapis-lazuli.

L'homme de ce temps-ci, l'homme que nous sommes, n'est que le décorateur et le tapissier du monde futur.—Quand ce monde sera créé, l'homme disparaîtra de la terre, d'où commencent à disparaître les aliments grossiers nécessaires à sa grossière existence.

Une créature plus noble, le vrai roi du monde, viendra triomphalement prendre sa place, et on conservera, dans les musées, sous des vitrines, convenablement empaillés, un mâle et une femelle de chaque variété de l'espèce humaine, comme on y garde des mastodontes, des dynothériums et autres espèces transitoires et antédiluviennes.

Telle est la marche de la nature. Les mousses

naissent sur les rochers qu'elles tapissent de leur velours vert. Elles meurent, et leurs débris servent à faire l'épaisseur de terre nécessaire à la végétation des fougères. Celles-ci prépaient une couche plus forte pour des végétaux plus grands, et, au bout de quelques siècles, les frênes, les châtaigniers et les chênes y étendent leurs branches. Encore quelque temps peut-être, et l'homme aura fini son rôle. Il sera chassé, expulsé du monde perfectionné, comme indigne d'y rester lorsque arrivera le maître.

XVII

LA JUSTICE. — LE LUXE DES FEMMES L'ALUMINIUM

Vous verrez que je finirai par avoir raison quand je demande qu'on simplifie certaines lois, quand je demande que l'on dise pour la propriété littéraire :

« La propriété littéraire est une propriété ; »

Pour les sophistications et ventes à faux poids :

« Le marchand qui vole est un voleur, le marchand qui empoisonne est un empoisonneur. »

Une cour supérieure vient d'être appelée à décider cette question : « Le lait est-il une boisson ou une substance alimentaire ? »

La cour a décidé justement que le lait est une substance alimentaire.

Par suite de quoi celui qui mêle de l'eau au lait

qu'il vend, se rend coupable de tromperie sur la marchandise vendue, s'exposant à une peine de trois mois à un an de prison et à une amende qui ne peut être moindre de 50 francs.

Si la cour avait déclaré le lait boisson, le falsificateur n'aurait commis qu'une contravention l'exposant à une amende de 6 à 10 francs.

Il est évident que la cour a voulu, avec raison, amener la peine la plus forte.

Mais la nécessité de ces distinctions, que la cour a dû subir, n'est-elle pas une fâcheuse puérilité?

Je ne vous répéterai pas les définitions que je vous ai dernièrement données du vol.

La marchandise que j'ai achetée est à moi. Quelle qu'elle soit, celui qui m'en prend une partie est un voleur.

Est-ce qu'il y a pour celui qui glisserait une pièce de vingt sous fausse une peine différente de celle qu'on inflige à celui qui émet une fausse pièce de 40 sous? Est-ce que celui qui vole 100 francs en or ne commet pas le même acte que celui qui vole 100 francs en pièces de cent sous, en billet de banque, en monnaie de billon? Est-ce qu'il y a une loi et une pénalité différentes pour chacun de ces vols?

Pourquoi alors n'avez-vous pas un nom, une loi

et une pénalité distincts pour protéger chacune de ces propriétés ?

La propriété des montres, la propriété des foulards, la propriété des prunes à l'eau de-vie, la propriété des maisons, la propriété des tabatières, la propriété du pain d'épice, etc., etc., etc.

Celui qui prend partie du lait qu'il a vendu fait précisément ce que ferait celui qui prendrait partie du lait qu'il n'aurait pas acheté. Il y a vol égal, semblable, identique de part et d'autre ; il n'y a pas sophistication ni tromperie sur la qualité ou la quantité ; l'un a pris le lait de l'autre, c'est un vol. Pierre prend le lait de Paul, c'est comme si Paul prenait le lait de Pierre. Peu importe que Pierre soit marchand ; il est grotesque que cela fasse une différence.

Il ne devrait pas y avoir besoin de savoir si le lait est boisson ou denrée alimentaire.

Pourquoi la faim serait-elle plus protégée que la soif ? Pourquoi la propriété liquide serait-elle inférieure à la propriété solide ?

La patente de marchand donne le droit de vendre et non le droit de voler ou d'empoisonner. Un marchand qui tuerait un homme à coups de couteau serait-il admis à réclamer une pénalité restreinte et

à dire : « Je suis marchand ; je n'ai pas assassiné, j'ai chagriné, j'ai sophistiqué cet homme à coups de couteau ? »

Ce que j'ai reçu de lettres d'encouragement de négociants et de marchands honorables, au plus fort de cette guerre que je fais depuis bien longtemps, prouverait surabondamment que les commerçants probes et intelligents, et je me plais à croire que c'est l'immense majorité, comprennent le tort que peut leur faire, à tort sans doute, non-seulement dans l'opinion, mais encore dans leurs affaires, l'inefficacité de la répression, et que ce ne sont pas eux qui verraient avec le moins de joie la justice armée de lois plus sévères et plus simples.

Puisque je viens d'écrire le mot justice, qu'il me soit permis de relever en passant une formule abusive qu'on rencontre parfois dans le langage judiciaire, et qui, assurément, n'est que le résultat de l'irréflexion, de l'habitude, et bien souvent aussi d'une légitime indignation contre le cynisme de certains accusés. Il suffira de la signaler à l'attention des personnes qui s'en servent par mégarde, pour la faire tomber en désuétude.

Cette formule est celle-ci :

« Prévenu, votre attitude aggrave votre position. »

Or, si le prévenu a tué son père ou empoisonné son frère, ou coupé sa sœur en morceaux, je ne comprends pas très-bien comment son attitude plus ou moins irrévérencieuse à l'audience peut aggraver sa position.

Humainement, cela est un peu vrai, mais il a le droit d'espérer que les magistrats s'élèveront assez au-dessus des faiblesses humaines pour ne pas se sentir atteints par l'insolence d'un scélérat, et ne pas être influencés par sa mauvaise attitude.

Imaginons un exemple pour plus de clarté :

Un gredin, sous prétexte de fleurs artificielles, offre à l'hospice d'une ville, en province, de se charger de vingt pauvres orphelins; il promet de les élever comme un père, de leur faire donner quelque éducation et de leur apprendre son état de fabricant de fleurs. Les administrateurs de l'hospice acceptent avec empressement cette proposition; peut-être sont-ils un peu séduits par la profession du susdit gredin. Un homme qui passe sa vie à imiter et conséquemment à contempler les œuvres de Dieu ne saurait être un méchant homme. Assembler les pétales des marguerites fatidiques, faire épanouir des

roses et des œillets, étudier les formes et les nuances des fleurs, c'est presque, comme le jardinage, une occupation honnête, vertueuse et disposant le cœur et l'esprit aux impressions douces et bienveillantes. Ainsi pensent les administrateurs de l'hospice lorsqu'ils confient au gredin quinze jeunes garçons et cinq jeunes filles qui doivent, selon eux, passer leur vie dans un printemps perpétuel. Les bons administrateurs, dans leur sollicitude paternelle pour ces pauvres petits, se représentent l'homme aux fleurs artificielles comme une sorte de Flore mâle, réveillant le matin ses apprentis en chantant :

Allons, gnomes, qu'on se dépêche;
Préparez les parfums amers,
Préparez la couleur si fraîche
Des premières fleurs de la pêche,
Roses sur leurs rameaux verts.

Paresseux, les filles penchées
Cherchent depuis bientôt un mois,
Sous les vieilles feuilles séchées,
Les corolles encor cachées
De la violette des bois.

Mais dans la maison dudit gredin, on n'entend

pas ce chant matinal, on n'entend que des cris de détresse et de douleur.

Le travail de ces pauvres enfants commence à six heures du matin et ne finit qu'à minuit. Quand la commande presse, ils travaillent toute la nuit.

Ces pauvres enfants ne connaissent ni les jeux, ni la gaieté de leur âge; le dimanche ne leur apporte ni repos ni récréation.

Une pauvre petite fille meurt avant que la justice soit informée des mauvais traitements infligés par cet homme aux enfants auxquels il a promis de servir de père.

On met sous les yeux des juges une grosse cravache, une corde à nœuds, avec lesquelles on les frappait pour les tenir éveillés, et une chaîne de fer avec laquelle une de ces pauvres petites créatures a été enchaînée pendant onze semaines d'hiver, sur un lit de sangle sans matelas.

Les juges et le ministère public ressentent et montrent une légitime indignation qui amène la condamnation du gredin à quinze mois d'emprisonnement.

Je reçois beaucoup de lettres au sujet de quelques

vérités bourdonnées par les *Guêpes*, il y a quinze jours, à propos du luxe exorbitant que traînent aujourd'hui les femmes dans la rue.

Quelques maris me félicitent, m'encouragent, etc. Si j'ai un conseil à leur donner dans l'intérêt de la cause, c'est de ne pas s'en mêler; autrement ils gâteraient tout. Ils ne sont pas assez désintéressés dans la question pour qu'ils puissent en être les juges.

Passe pour moi qui vis dans un pays où les femmes ne mettent de souliers que le dimanche, avec des jupes qui descendent un peu au-dessous du jarret; où la coiffure se compose 1° de très-beaux cheveux; 2° d'un velours noir et d'une rose, d'une branche de jasmin ou d'une fleur de grenadier, suivant la saison; 3° d'un grand chapeau de paille, d'une forme très-gracieuse, contre l'ardeur du soleil.

Quelques femmes sont fort irritées contre moi. Les maris, disent-elles, ont déjà bien assez d'objections de leur mauvaise humeur, sans qu'on aille encore fournir des arguments à leur avarice. On me rappelle les vers de l'opéra des *Visitandines :*

Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.

Et l'on prétend que je suis fort bien avec les maris.

Une autre lettre traite la question à un point de vue politique, philosophique, social. Voulez-vous proscrire le luxe? C'est une manière élevée d'encourager l'industrie. Au lieu de donner pompeusement des sous aux pauvres dans la rue, on achète de belles dentelles qui font vivre les pauvres femmes de Valenciennes. Non, certes, je ne veux pas proscrire le luxe; le luxe des riches est la fortune des petits; mais le luxe des petits les fait vivre dans la misère.

J'ai deux amis...

—Fat!

C'est une hypothèse. J'ai deux amis; l'un a deux cent mille francs de rente, l'autre est un employé aux finances, ou un artiste, ou un petit rentier, ou un professeur de quelque chose. Tous deux m'ont invité à dîner. Certes, je serais fort affligé de voir le second me donner un dîner cher, des vins fins, des primeurs; un dîner qui réduira les dîners de la famille à leur plus stricte, à leur plus triste expression pendant quinze jours; un dîner qui fait que le maître et la maîtresse de la maison ont besoin de faire des efforts pour montrer un air satisfait et un

sourire laborieux et intermittent. Il me semble que je mange ces gens-là. Celui-là ne me donnera un bon dîner qu'avec un gigot et des haricots, parce qu'alors il me servira sa gaieté entière, parce que sa femme ne sera pas préoccupée, soucieuse. Après un grand dîner chez, le lendemain, en se réveillant, les époux se disent : « Nous avons dépensé bien de l'argent hier ! » Ils sont disposés à l'aigreur, se querellent et grondent les enfants au moindre prétexte, et ajoutent :

— « A... n'avait guère d'esprit hier au soir.

— Son dernier roman ne valait pas grand'chose.

— As-tu vu comme il a des cheveux blancs ?

— Tu étais grognon.

— Et toi trop affairé.

— La crème était manquée ; Marguerite est insupportable ! »

Tandis que le lendemain du jour où j'ai partagé le gigot et les haricots :

— « Nous nous sommes bien amusés hier.

— A... était dans ses jours de gaieté.

— C'est un excellent homme.

— Pourquoi ne vient-il pas plus souvent ?

— Il a gardé toute la verve de la jeunesse.

— Quel âge a-t-il ?

— Quarante ans passés.

— Il ne les paraît pas ; et d'ailleurs on n'est pas vieux à cet âge-là.

— Les enfants ont été bien sages.

— Le gigot était cuit bien à point.

— Réellement Marguerite fait de son mieux, et c'est une bonne fille.

— A... s'est joliment régalé avec le gigot et les haricots ! »

Mais si je dîne chez mon autre ami, je trouverai très-mauvais qu'il ne me donne pas un excellent dîner, des mets recherchés, des vins fins et délicats ; à moins cependant que je n'y fasse pas attention.

Non, certes, je n'ai rien contre le luxe, et j'aime personnellement les belles choses ; j'aime entre autres choses les belles étoffes, la soie, le velours, les dentelles ; je trouve très-bon que l'on en fasse, très-bon que l'on en vende, très-bon qu'on les vende très-cher. Je voudrais cependant qu'on vendît tout cela très-cher jusqu'au jour où on pourrait le vendre très-bon marché. Les femmes n'ont pas encore demandé des étoiles pour mettre dans leurs cheveux ; mais si on abaissait les étoiles à la hauteur de la cime des peupliers, il leur en faudrait très-

certainement, ne fût-ce que pour être comme tout le monde, pour être propre. »

Deux mots du dictionnaire des femmes, — dictionnaire des sous-entendus, — dont nous nous occuperons un de ces dimanches.

Il est encore une charmante lettre que je dois mentionner. Comme je n'ai pas inscrit ici toutes les injures que contiennent les autres, je supprime de celle-ci quelques lignes très-flatteuses qui en sont le commencement, — non par dédain, certes ! — le diable n'y perdra rien ; je les ai lues trois fois, — mais à cause de la modestie qu'on est convenu de faire semblant d'avoir.

. . . . . .

« J'habitais, il y a quelque six ans, une petite ville où les femmes n'avaient d'occasion de montrer leurs toilettes qu'aux soirées du préfet, du général et du receveur. Pas une n'y manquait, et moi pas plus que les autres. Je jetai tout d'abord un regard sur la situation, comme un général avant de livrer bataille. Il n'y avait que deux partis raisonnables à prendre : ou manifester une robe nouvelle à chaque soirée, ou mettre la même robe à toutes les soirées.

» Personne ne prit franchement un des deux partis. Celle-ci exhiba quatre robes neuves, celle-là six; la femme du notaire, neuf; la femme du receveur, quatorze. Mais il y avait trois soirées par semaine, et cela toute l'année. Aucune de ces dames ne pouvant arborer cent cinquante-six belles robes neuves, il fallut que la femme du receveur elle-même, au bout de ses quatorze robes, recommençât le cercle, et le recommençât dix fois. C'était une impuissance, c'était une défaite et une humiliation. Pour moi, je mis invariablement une robe de mousseline blanche, et, du mois de mai au mois d'octobre, je descendis au jardin cueillir ma coiffure. C'était là la grande affaire : — « Mettrai-je de petites touffes de muguet, ou des grappes de groseillier à fleurs roses? » Et plus tard : — « Mettrai-je des œillets, ou des roses, ou des jasmins? »

» Comme, à la rigueur, sans que je sois bien riche, on savait que j'aurais pu avoir plusieurs robes, je n'étais pas vaincue : je voulais n'avoir qu'une robe.

» A la seconde soirée, les femmes me regardèrent avec un peu de dédain; mais, à la cinquième, quand la femme du médecin eut épuisé ses quatre robes et dut remontrer sa première; quand, à la quinzième, il fallut que la femme du receveur avouât que c'é-

tait fini et qu'on allait voir de nouveau défiler les quatorze robes déjà connues, je fus très-victorieuse.

» Puis, quand la bise fut venue, je rassemblai toutes les économies que j'avais faites sur mes toilettes pendant l'été, et j'eus une belle robe de velours noir, sans aucune garniture. Je mis mes cheveux en bandeaux. Il y avait bien au jardin encore quelques roses remontantes, quelques roses du roi, quelques chromatelles. Je n'en mis qu'une dans mes cheveux, parce que je pensai qu'il faudrait bientôt les remplacer par des camellias artificiels, et que je ne voulais pas mettre moins de ce qui s'achète que de ce que j'ai dans mon jardin. Je voulais encore ne pas être vaincue, et je ne le fus pas ; et bien des fois je fus la plus belle.

» Ma robe de velours, que je mis à son tour du mois d'octobre au mois de mai, me rendit bien fière et bien heureuse, car, pour l'acheter, je n'avais retranché ni un plat de la table de mon mari, ni un jouet à mes chers enfants, ni un bout de chandelle à mes domestiques.

» Si vous saviez quelle lésinerie, quelle avarice, quelle misère président à la vie intérieure de beaucoup de ces belles dames si élégantes ! que de lamentations sur les dépenses qu'entraîne l'éducation

des enfants ! sur la cherté des vivres ! Comme les pauvres maris ont du mauvais café ! comme on fait acheter de la viande de deuxième qualité ! comme on traite le nécessaire de superflu, pour pouvoir traiter le superflu de nécessaire ! Payer une robe 400 fr., c'est tout naturel ! Si le mari dit un mot, on lui prouve que c'est pour rien ; que madame *** en a une de six cents ; qu'il faut bien *être comme tout le monde ;* qu'il faut bien *être propre.*

» Si cependant il trouve mauvais qu'on paye une robe quatre cents francs, eh bien ! on n'ira plus dans le monde, on fermera sa porte, on vivra dans la retraite.

» Et les larmes s'échappent, et les sanglots font explosion.

» Une robe de 400 francs ! on n'en peut avoir à moins. — Mais ce qui est vraiment horrible, c'est le prix du beurre !

» Et les légumes !.. Marguerite n'a-t-elle pas payé hier une botte de carottes six sous !

» Je crois, par exemple, qu'elle fait un peu danser l'anse du panier. »

J'ai jeté, déjà, un cri d'alarme à l'apparition

d'une chose prodigieuse, monstrueuse, « *aliquid portentosum.* »

Ce quelque chose est un nouveau métal, l'aluminium.

« Grand Dieu ! m'écriai-je, les hommes ne font-ils pas déjà assez de crimes et de sottises pour les quelques métaux que, dans vos voies mystérieuses, vous leur avez permis de découvrir ? Est-ce qu'on ne se tend pas assez d'embûches ? est-ce qu'on ne s'entre-vole pas assez à votre gré ? est-ce qu'on ne s'entre-tue pas suffisamment selon vous ?

» Que voulez-vous donc de plus ? »

Mais voici qu'au nouveau métal blanc, l'aluminium, vient s'adjoindre un nouveau métal jaune, le strontium.

Est-ce bien le strontium qui est jaune ? est-ce bien l'aluminium qui est blanc ? ou est-ce tout simplement le contraire ?

Je prie le lecteur de croire que je suis de très-bonne foi dans mon doute, et que ce n'est pas un air que je prends de méconnaître un métal qui commence, un métal qui n'est pas encore.

J'ai trop vu ce qui est advenu tant de fois en notre temps : il ne faut se mettre mal avec personne; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Nous sommes dans un des siècles où règne surtout le hasard, et comme le dit un écrivain anglais, tant qu'un homme n'est pas pendu, il ne faut pas se rendre impossible de lui dire que l'on a toujours été son ami.

L'aluminium et le strontium, l'un jaune, l'autre blanc, peuvent, du moment où on y pensera le moins, remplacer l'or et l'argent, et hériter à la fois de la puissance de l'or, de la vénération des hommes, et du titre de vil métal que celui-ci a porté si longtemps.

Vous me direz que ce seraient de faux or et de faux argent; mais je vous prouverais que vous êtes dans l'erreur : du jour où l'aluminium et le strontium seraient en faveur, fussent-ils grossiers et infimes métaux, il est évident que ce seraient l'or et l'argent qui deviendraient de faux strontium et de faux aluminium, et seraient traités comme tels.

Si ces deux métaux parviennent à l'emporter, je veux au contraire me ménager leur faveur; j'ai eu beaucoup à me plaindre de leurs prédécesseurs, et je n'ai aucune raison de leur rester fidèle.

Quoi qu'il en soit, je puis dire que c'est une chose grave que l'apparition de deux nouveaux métaux. Calculez les infamies, les vilenies, les crimes, les

bêtises, etc., faits pour les trois métaux qui règnent sur l'homme civilisé, l'or, l'argent et le cuivre; ne croyez pas ensuite que l'adjonction de deux métaux nouveaux n'augmente ces turpitudes que de deux cinquièmes, vous seriez dans une erreur profonde. Remplacez les mots par des chiffres, vous verrez que deux chiffres donnent quatre combinaisons, et que trois chiffres en donnent quinze ou dix-huit. Je n'ai pas le loisir de calculer ici combien de combinaisons forment cinq chiffres. Il est fort douteux d'ailleurs que cela pût vous donner un plaisir équivalent à la peine que je prendrais.

Allons, bien! voici un troisième nouveau métal! au strontium (c'est le strontium qui est jaune, décidément), au strontium et à l'aluminium, il faut ajouter le lithium. Le lithium présente de grands avantages; il pourrait bien aussi finir par devenir « le vil métal, » c'est-à-dire le maître de tout.

Les gros sous sont une monnaie qui ne sert plus que pour passer les ponts; les mendiants n'en veulent plus, on n'en glisse quelques-uns qu'aux aveugles. La pièce de 5 francs est une monnaie lourde, embarrassante, qui rappelle la monnaie de fer des

Spartiates. On ne peut porter sans fatigue et sans bruit 100 francs dans ses poches. Je dis dans ses poches, car il est indispensable de diviser une pareille somme pour conserver l'équilibre.

Il y a l'or et le papier; mais le papier représente l'argent et n'est pas l'argent; de plus il a des chances particulières de destruction; le feu et l'eau sont ses ennemis. Dans certains pays, dans certaines provinces, dans la campagne, vous pourriez fort bien vous coucher sans souper avec cent mille francs de billets de banque dans votre poche. Je me rappelle qu'il y a quelque quinze ans, achetant un cheval dans le Perche, je fus obligé d'endosser un billet de la Banque de France, et de soutenir ainsi de mon crédit cet établissement national. Je pense qu'elle me rendrait le même service au besoin; je n'ai pas eu encore l'occasion de m'en informer.

Il est des circonstances où l'on désire s'en aller vite avec beaucoup d'argent; le lithium est d'une légèreté bien séduisante; le lithium ne pèse que la moitié de son volume d'eau; le lithium est plus léger que l'éther.

On pourrait porter et emporter une somme énorme de lithium. Tous les amis de l'argent d'autrui apprécieront ce précieux avantage.

Peu importe la valeur intrinsèque et relative de ce nouveau métal; la valeur des métaux n'est qu'une convention; celle de l'or a baissé depuis la découverte des mines de la Californie. La monnaie de lithium, de strontium, d'aluminium, prendra toute sa valeur de l'effigie des princes. Les peuples ont de tout temps eu un grand amour pour leurs princes, dit-on; c'est peut-être un peu par leur désir d'amasser le plus grand nombre possible de portraits de ces princes que cet amour s'est manifesté!

D'ailleurs, notre époque avait droit à une désignation particulière et emblématique pour la postérité.

Il y a bien longtemps que les poëtes nous disent que nous sommes dans l'âge de fer, après avoir traversé l'âge d'or, l'âge d'argent et l'âge d'airain; notre âge, remarquable par l'hypocrisie et les *semblants*, sera appelé l'âge du strontium, de l'aluminium et du lithium.

La mode est en ce moment à la recherche des métaux. La recherche des planètes est tout à fait tombée. M. Leverrier leur a fait bien du tort. On se rappelle que l'illustre et regrettable Arago les faisait découvrir par son secrétaire.

Les anciens métaux ne suffisaient plus à ce que

les Latins appelaient la faim de l'or, *auri fames;* à ce que nous appelons, nous, plus énergiquement et plus exactement, la soif de l'or. — La soif est en effet un besoin plus violent, et dont la satisfaction cause l'ivresse.

XVIII

DIALOGUE DES MORTS. — L'ABLATION D'UNE TÊTE

Quand on lit les mémoires du temps où il n'y avait pas en France d'état civil, où les prêtres inscrivaient les mariages, les naissances et les décès sur un registre qui en tenait lieu et demeurait entre leurs mains, on est frappé à chaque instant des abus monstrueux auxquels cet usage donnait lieu. C'étaient des choses fréquentes, ordinaires, quotidiennes, sur lesquelles les auteurs de mémoires n'appuient pas, et qu'ils racontent sans aucune remarque.

Un grand seigneur épouse une fille honnête, puis, le caprice passé, il fait enlever la feuille du registre.

Il n'est plus marié : la fille est concubine et son enfant bâtard.

Lorsque l'on fit ce fameux procès contre Tancrède de Rohan, « Chabot, par le moyen du coadjuteur, *obligea* le curé de Saint-Paul à donner l'extrait baptistaire de Tancrède. »

La marquise de Sablé veut faire épouser son fils à Mme de Coislin, malgré le père de celle-ci. On obtient la dispense de deux bans; on en jette un sous de faux noms, et on le marie, etc., etc.

Je ne suis en mesure de rien préciser ici de ce genre, mais il est probable que dans les pays où le bon sens n'a pas encore rendu l'état civil indépendant de l'Église, les mêmes abus doivent se reproduire.

Voici, par exemple, ce qui arrive en Piémont :

On sait que tous ceux qui, de près ou de loin, de gré ou de force, ont pris une part directe ou indirecte à l'exécution de la loi sur les couvents, sont excommuniés *ipso facto*. Ainsi, moi qui vous en parle, vous allez lire ce que je vais en dire...

Il est encore temps de vous arrêter; vous et moi nous sommes compris dans la mesure. Moi je suis, vous, vous allez être excommunié. Déjà certains prêtres ont refusé de donner l'extrême-onction et

d'enterrer en terre consacrée des personnes qui avaient, en qualité de témoins, assisté à la fermeture de certains couvents.

Il est hors de doute qu'ils refuseront également de marier les gens et d'inscrire les naissances, par suite de quoi les gens dans la situation actuelle de l'état civil, ou renonceraient à leurs projets d'union, ou vivraient en concubinage et donneraient le jour à des enfants qui seraient bâtards, si le refus de les inscrire ne les en empêchait en refusant de les reconnaître comme vivants. Il n'y a pas besoin de développer les désordres pour le présent et pour l'avenir qu'amènera inévitablement cette lutte engagée.

Eh bien! je me trompais l'autre jour, quand je disais que l'excommunication était un vieux pistolet pas chargé, qu'il est maladroit de tirer.

Le pistolet est vieux, mauvais, mais il est chargé; seulement, il crève dans les mains imprudentes qui le tirent, et ne blesse que les agresseurs.

En effet, le bon sens le plus vulgaire l'indique: le gouvernement piémontais, qui a mené son œuvre à fin, malgré les menaces aigres-douces de Rome et violentes de son propre clergé, ne reculera pas et ne rapportera pas la loi.

D'autre part, il est impossible de permettre aux prêtres de faire perdre l'état civil à une partie des habitants du Piémont.

Il est donc inévitable que des mesures vont être prises, et ces mesures sont bien simples ; elles consistent à faire ce que réclament depuis si longtemps le bon sens et la sécurité des familles : à déclarer l'état civil indépendant de l'Église, qui inscrira à son gré la constatation des cérémonies *religieuses*, mais qui aura à ne plus s'immiscer dans les constatations civiles. Cela est si nécessaire, si indispensable, si urgent, qu'il faut le considérer comme accompli. Le parti ultra-dévôt aura donc fait une mauvaise campagne, mais il aura contribué au progrès. Le bon sens a ceci de puissant : que ses adversaires lui servent autant que ses amis. Ce sera le parti ultra-catholique qui aura amené cette réforme si importante, en la rendant indispensable.

Voici encore un des dialogues inédits de Lucien que j'ai trouvés, comme vous le savez, chez le confiseur Romanengo, de Gênes.

Hier, comme je commençais à le traduire, je me suis subitement arrêté, frappé de surprise et me

croyant dupe d'une mystification. Eh quoi ! me suis-je écrié, ces dialogues précieux seraient-ils apocryphes ? quelqu'un les aurait-il cachés chez Romanengo pour me les faire trouver, et m'amener à les donner comme authentiques, tandis qu'ils ne seraient qu'un adroit pastiche ? Et cependant comme c'est bien la forme, la pensée et le style de Lucien !

Mais je ne puis admettre cependant que Lucien m'ait adressé la parole dans un de ces dialogues qui doivent avoir été écrits un bon nombre de siècles avant ma naissance.

Voici ce qui me jetait dans ce doute : c'est qu'un des dialogues que je vous donnerai quelque autre jour, commence ainsi :

« O Kar ! »

Bientôt je crus m'expliquer ainsi la chose :

Vers 1790, mon grand-père fit à Deux-Ponts, en société avec le duc régnant, un certain nombre d'éditions classiques restées célèbres. Entre ces éditions était un Lucien en dix volumes. C'est quelque savant allemand qui se sera amusé alors à commettre le pastiche, dont je n'ai été dupe que par hasard.

Honteux et confus, je me préparais à faire un aveu naïf à mes lecteurs, lorsque la mémoire venant à mon secours, je me rappelai que dans un autre dialogue publié, et faisant partie de toutes les éditions, entre Diogène et Mausole, celui-ci appelle Diogène *Sinopen*, c'est-à-dire enfant de Sinope (ville de Paphlagonie), et Diogène appelle Mausole « Kar ! » c'est-à-dire Carien, roi de Carie.

Le personnage du dialogue inédit peut être du même pays que Mausole, et l'auteur ne le désigne que sous le nom du Carien.

Rassuré sur ce point, je me remis à la besogne, et voici la traduction exacte du dialogue que j'avais commencé :

Aristophanou, kaï Nonottès Ammônos, kaï Alexandros Philippou.

D'Aristophane, de Nonottès, pontife de Jupiter Ammon, et d'Alexandre, fils de Philippe.

ALEXANDRE.

Quel est ce nouvel arrivé[1] ?

[1] On sait qu'Aristophane est né vers l'an 450 avant J.-C. Je le rappelle pour expliquer les choses et les événements dont il est question dans ce dialogue.

NONOTTÈS.

Je suis un serviteur de ton père Ammon.

ARISTOPHANE.

Et moi, Alexandre, un homme de bon sens pour rire avec toi ou contre toi de la sottise qu'il t'apporte.

ALEXANDRE.

Avec moi, par Pluton ! car je sais depuis longtemps qu'il n'y avait rien de sensé (*né ton aïdonea*) (mot à mot: rien de sain, *ouden ugiès*) dans ce que m'ont dit, au sujet de ma naissance divine, et les prêtres d'Ammon et ma mère Olympias. Je suis fils de Philippe, et Philippe, sans me compter, n'a pas manqué de successeurs pour le faire regretter : Je puis donc me dire son fils avec orgueil (*mega phrônein*). Mais dis-moi, Nonottès, ce qui se passe sur la terre (*tôn uper guès*) ?

NONOTTÈS.

Rien de bien ; tout est dans le trouble (*en torubô*) et la ruine ; il n'y a plus de croyances.

ALEXANDRE.

Que veut dire cela, ô Rhodien (*ti tauta phasi*)?

ARISTOPHANE.

Cela veut dire qu'on ne porte plus de victimes aussi grosses au temple de Jupiter Ammon, et que les vieilles femmes ont transporté leurs affections, plus que de raison (*pleou tou icanou*), sur les prêtres d'Esculape.

Quand celui-ci dit : « Il n'y a plus de croyances, » c'est comme si les faiseurs de chlamydes de pourpre disaient qu'il n'y a plus de chlamydes, parce qu'on les abandonne pour s'adresser aux faiseurs de chlamydes blanches.

NONOTTÈS.

O Pluton ! comment souffres-tu les guêpes dans ton empire[1].

ARISTOPHANE.

Tous les prêtres d'Ammon ont pris pour sujet de

[1] Cette phrase est empruntée à Aristophane, par Lucien, « *Tous sphecas apo tès oikias.* » — Chasse les guêpes de chez toi.

leurs discours l'absence de croyances dont souffre aujourd'hui l'humanité, et les philosophes, à leur exemple et à l'envi (mot à mot, se surpassant les uns les autres, *allelous uper ballomenaï*), traitent le même sujet, et donnent la perte des croyances comme la cause de tout ce qui peut arriver de mal.

C'est sans doute parce qu'on ne croit plus à rien que les oliviers ont si peu de fruits cette année, que les figuiers sont malades, et que le miel du mont Hymette paraît à quelques-uns n'avoir pas sa saveur et son parfum accoutumés. Quand j'entends ces gens-là, prêtres d'Ammon et philosophes, chanter qu'il n'y a plus de croyances, comme un refrain (*epadomenon*), il me semble entendre de vieilles femmes ridées, chauves et édentées, se plaindre qu'il n'y a plus de galanterie et d'amour dans le monde.

Les hommes ont eu eux-mêmes (*eu sphise*) une somme de crédulité qu'ils n'appliquent pas toujours au même sujet, mais qui reste toujours la même. Il ne s'en perd pas un fétu, pas plus que de la mer aspirée par le soleil et retombant en pluie, il ne se perd une goutte. Les boutiques abandonnées disent qu'on n'achète plus rien et que « le commerce va mal, » sans s'apercevoir que leurs chalands vont

à la boutique d'à côté ou à la boutique d'en face.

Des acteurs qui jouent *OEdipe* depuis trois mois, un joueur de flûte qui joue depuis quinze jours, fût-ce un très-bel air de Tyrtée, mais toujours le même, aiment assez à dire: « Le public n'aime plus le théâtre, les Athéniens n'aiment plus la musique, » au lieu de constater que d'autres acteurs attirent le public en jouant « les *Nuées*, » qu'un autre joueur de flûte chante un autre air, ou peut-être le même air, mais avec un nez plus long, ou des cheveux coupés autrement. Où est le miracle (*ou paradoxe*) ?

Il n'y a plus de croyances, dit ce braillard de Nonottès, parce qu'on ne croit plus que Jupiter a des cornes de bélier et qu'on amène moins de bœufs blancs à son temple ; mais on croit encore à Pan, qui a des cornes de bouc, et on lui immole des chevreaux.

On croit toujours à quelque chose; quand on ne croit pas à Dieu, on croit au diable. Il n'y a pas grand bénéfice.

NONOTTÈS.

Nous avions cependant fait redorer à grands frais les cornes de notre Jupiter, ça a été en vain : les

hommes, dans leur folie, ont dit (*eirousi*) que les oracles d'Ammon ne valaient plus rien, et que le Jupiter de Dodone parlait beaucoup mieux. Alors les dévots et les bœufs gras ont oublié de compagnie la route de Lybie et sont allés en Épire. Imbéciles! qui croient aux oracles rendus par un chêne (*andrapoda kai kalharmata*), tandis que nous prédisons si bien l'avenir d'après le son des bassins de cuivre et des chaudrons! Je suis, ô Alexandre! chargé pour toi d'un important message. Je suis mort volontairement (mot à mot : j'ai désiré mourir, *épithumeseia apothaneïn*), pour venir te trouver. Il faut que tu obtiennes de Pluton la permission de revenir sur la terre; ces licences ne sont pas sans exemple, et d'ailleurs il s'agit de la gloire de ton père Ammon. Tu redeviendras le redoutable guerrier que tu étais, et par la force de tes armes, tu rétabliras les mêmes croyances; tu brûleras le temple de Dodone, et les chênes fatidiques serviront de fagots pour l'opération; tu détruiras par le fer et par le feu tous les scélérats qui ne reconnaissent pas les cornes de Jupiter, les impies qui adorent un Jupiter sans cornes, et tu auras doublé ta gloire en y ajoutant la gloire impérissable d'avoir rétabli les croyances.

ALEXANDRE.

O Nonottès ! je veux bien croire aux cornes de Jupiter, mais je ne puis croire que je sois son fils, ce qui donnerait aussi des cornes à Philippe de Macédoine[1]. D'autre part, j'ai beaucoup causé avec mes cohéros; nous avons parlé sans déguisement; eh bien ! nous sommes tombés d'accord que la guerre est comme certains jeux de cartes[2], *où il* y a peu de talent, mais beaucoup de hasard. Il ne faut pas recommencer les parties que l'on a gagnées.

Il est arrivé ici récemment un certain prince de Ligne, qui a fait la guerre (*ta polemia, les choses de la guerre*), qui a recueilli un grand nombre de circonstances où la victoire a été due à une bévue du vainqueur ou à l'heureuse inexécution d'un ordre donné par lui. Nous lui en avons, Scipion, Annibal (*ô Libus !*), César et moi, fourni notre part.

Donc, je pourrais bien compromettre mon ancienne gloire au lieu d'en acquérir une nouvelle.

[1] Misérable jeu de mots que je n'ai traduit que par respect pour le texte.

[2] Que devient l'opinion de ceux qui ne font remonter l'invention des cartes qu'à Charles VI ?

D'ailleurs, ô Nonottès ! je pense que le maître d'ici (*aidôneus*) ne me lâcherait pas pour un tel projet. Il n'y a pas besoin de conquérant là-haut en ce moment pour limiter la production des hommes et tenir au complet la population des enfers ; une petite peste, en y comprenant les médecins qui la soigneraient, la maladie des oliviers et quelque peu de famine y suppléeraient très-congrûment.

Je trouve d'ailleurs bien insolent (*tuphos*) aux hommes de vouloir protéger et défendre les dieux. C'est nier effrontément leur puissance que de croire, ô Nonottès ! qu'ils ont besoin de ton appui et du mien.

ARISTOPHANE.

Tu penses donc que le vrai Jupiter est le Jupiter Ammon, le Jupiter aux cornes de bélier ?

NONOTTÈS.

Il n'y a pas de doute possible ; nous avons eu assez de martyrs et brûlé assez d'hérétiques pour le prouver.

Le Jupiter de Dodone est un faux Jupiter ; le moins qu'on puisse dire de lui, c'est qu'il n'existe pas ; mais si l'on abandonne cette opinion indulgente, il faut avouer que c'est un pas grand'chose

un dieu fort dissolu, concubin d'Alcmène, de Léda, de Danaé et de cent autres.

ARISTOPHANE.

C'est précisément ce que disent les prêtres de Dodone du Jupiter Ammon.

Les hérétiques persécutés d'une religion sont les martyrs d'une autre. Il y a au-dessus des hommes, et de leurs passions, et de leurs intérêts, et de leurs haines, un seul et vrai Jupiter, que chacun affuble de son visage et fait à sa ressemblance, ce qui risque parfois de le rendre bien laid et bien méchant. O Nonottès! un Jupiter qui est tout-puissant ne passe pas son éternité à écouter aux portes pour savoir ce que les hommes pensent et disent de lui. Le soleil est son regard et le destin sa volonté. Mais revenons à la sottise que tu as dite en arrivant, ô Nonottès! On ne croit plus à rien, dis-tu? Mais jamais la crédulité humaine ne s'est manifestée avec un éclat plus bête. — Écoute-moi, je vais te dire à ce sujet des choses agréables pour te rassurer[1].

[1] Encore une phrase empruntée par Lucien à Aristophane, qu'il met en scène.

On ne croit plus à rien! mais on croit qu'un chien, maltraité par son maître, s'est pendu au figuier de Cratès. On croit chaque jour à dix fausses nouvelles. On croit à de l'hydromel fait sans miel et sans vin. On croit à de faux grands hommes, à de faux génies, à de faux désintéressements. Un Scythe à cheval vient vous dire prématurément que les Lacédémoniens ont détruit les Perses aux Thermopyles. Que dis-je? Vous n'avez pas vu le Scythe, personne ne l'a vu; seulement un homme a dit sur la place publique : « Léonidas a battu les Perses. Un Scythe l'a dit à quelqu'un, qui l'a dit à quelqu'un, qui me l'a dit; » et vous répétez le bruit, sur lequel vous engagez votre fortune et celle de vos enfants.

On ne croit plus à rien! Mais vous priez les menuisiers de vous faire des dieux de bois (*xulou theois*); vous croyez aux oracles rendus par de petites tables. Un menuisier a mis sur sa boutique : « Menuisier en oracles, menuisier en dieux, » comme d'autres ont mis : « Menuisier en meubles ou en bâtiments. »

Il n'est pas un charlatan annonçant un remède souverain pour n'importe quoi qui n'en vende autant qu'il en veut. On annonce de la jeunesse, c'est-à-

dire des cheveux noirs et des dents blanches, et on en vend ; on annonce de la santé, et on en vend ; on annonce que l'on prédit l'avenir au moyen du marc de café, ou du vol des oiseaux, ou des sacrifices d'un coq à Esculape, et on ne peut suffire au nombre des gens qui achètent de l'avenir.

Vous croyez à toutes les ruses, à tous les mensonges (mot à mot : à toutes les crocodileries qu'on vous fait, *krocodeïlous poïein*, locution proverbiale chez les Grecs qui faisaient allusion aux *ruses* prêtées aux crocodiles, et que l'on appliquait aux arguments captieux.)

La crédulité publique est le patrimoine, le champ d'un plus grand nombre de gens qu'on ne l'a jamais vu. Ce champ, on le cultive avec soin, avec ardeur, avec sollicitude ; on y sème des mensonges que l'on arrose d'hypocrisie, et l'on y récolte la fortune, la considération et la renommée.

Nos pères n'avaient guère qu'une religion, vous en avez soixante ; toutes ont des croyants, toutes des martyrs, toutes des persécuteurs. Vous avez forcé Jupiter (*Zeus*) de monter beaucoup plus haut qu'il ne l'était, et de fixer sa demeure à une distance où ce bruit ne l'incommode pas.

On ne croit plus à rien, grand Dieu ! (*mega Zeus*),

mais il y a des gens qui croient à toi-même, Nonottès!

Il est temps de cesser de déraisonner, ô Nonottès! (*pausasthai*), on ne trompe plus personne, là où personne n'a plus d'intérêts : cesse ton monotone refrain (*épodemon*) : « Il n'y a plus de croyances, » paree qu'on te dirait d'abord que tu es toi-même un argument contre tes paroles, que tu as vécu de tout temps sur la crédulité publique, et que tu es descendu parmi nous engraissé par elle.

Puis, après t'avoir dit cela, les honnêtes morts te fuiraient ici comme les bons vivants te fuyaient là-haut, et tu n'aurais pas, comme là-haut, la ressource des hypocrites et des mauvais, qui sont ici occupés à diverses corvées expiatoires, d'après l'ordre d'Eaque, de Minos et de Rhadamante.

L'autre jour, jetant les yeux sur un journal ouvert, je vis en haut d'une colonne ces paroles, qui éveillèrent mon attention comme elles auraient éveillé la vôtre :

« Le docteur N... fit l'ablation de cette tête avec un plein succès, et l'enfant est aujourd'hui à peu près guéri. »

J'aime le mot « ablation de la tête, » c'est plus joli que guillotiner, quoique, dans le fait, ça doive se ressembler beaucoup.

Mais de quoi guérit-on cet enfant en lui faisant « l'ablation de la tête ? »

Je sais bien qu'on guérit du mal de dents en arrachant la dent malade; mais je n'ai jamais oui dire qu'on ait essayé de guérir la migraine en arrachant la tête.

Il est évident, me dis-je, qu'en lisant le commencement de ce « fait divers, » je vais avoir le mot de l'énigme; mais j'aurais voulu le deviner.

D'abord ai-je bien lu? n'y a-t-il pas une faute d'impression? Non, le docteur N... a fait l'ablation de la tête, et l'enfant est aujourd'hui à peu près guéri.

J'y renonçai, et je lus à la fin de l'autre colonne le commencement de l'article.

L'enfant auquel on a fait « l'ablation de la tête » en avait deux.

Géryon en avait trois.

L'hydre de Lerne en avait sept.

L'hydre de l'anarchie en a beaucoup davantage.

Voici, du reste, le commencement et l'explication du récit :

— La commune d'Epreville-en-Lieuvins vient d'être témoin d'un phénomène vraiment incroyable, qui constitue un des exemples les plus surprenants des caprices de l'organisme.

Une femme a mis au monde un enfant à deux têtes.

L'une était..

L'autre, etc.

Je passe des détails anatomiques.

C'est alors que le docteur N... fit « l'ablation » *d'une des deux* têtes. Il est probable que si l'enfant n'en avait eu qu'une, le docteur N... aurait reculé devant cette opération, car « l'ablation de la tête » n'aurait pu le guérir que de la vie.

J'admets le fait et le plein succès de l'opération.

Avoir deux têtes aurait pu être embarrassant à un *certain* âge.

L'enfant eût peut-être eu mauvaises têtes.

Peut-être ces deux têtes n'eussent pas pensé de la même manière; peut-être auraient-elles eu en philosophie, en littérature, en politique, des opinions différentes et diamétralement opposées.

Vous me direz qu'il n'y a pas besoin d'avoir deux têtes pour cela.

Vous pourriez même me citer des noms. Mais

cela ne vous avancerait à rien, car je ne les répéterai pas ici.

D'ailleurs, les gens que vous me citeriez comme ayant eu notoirement des opinions diverses, opposées et contradictoires, les ont eues et manifestées successivement, et selon les avantages qu'ils en pouvaient retirer. Je veux parler de ce qu'il y aurait eu de gênant à avoir deux têtes ayant à la fois des opinions contraires.

Le docteur N... a donc bien fait de pratiquer l'ablation d'une des deux têtes.

Mais sur quoi s'est-il réglé dans son choix? Pourquoi a-t-il coupé une tête plutôt qu'une autre?

Est-il bien sûr qu'il ait retranché la moins bonne et conservé la meilleure? Il eût été bien important de faire précéder cette ablation d'un examen consciencieux des deux cerveaux d'après la méthode du docteur Gall.

Le docteur N... a-t-il étudié particulièrement et sérieusement la méthode du docteur Gall?

Que cet examen ait été fait ou ait été négligé, le cas était très-embarrassant.

Quelle faculté allait-on retrancher en faisant « l'ablation » d'une des deux têtes?

Quelle faculté allait-on conserver?

Le docteur N..... a-t-il bien compris l'immense responsabilité qu'il assumait sur sa propre tête, lui qui, probablement, n'en a qu'une?

La tête conservée a-t-elle très-développé les organes, source des mauvaises passions, ou ces organes ont-ils partagé « l'ablation » de l'autre tête?

Supposons un moment que l'une des deux têtes fût admirablement organisée, — une de ces têtes que la Providence fabrique elle-même de très-loin en très-loin pour le bonheur des peuples, tandis que les autres têtes sont coulées dans trois ou quatre moules différents et presque à la mécanique.

Quel malheur si le docteur N.... avait coupé précisément cette tête et avait laissé subsister l'autre, véritable tête de pacotille!

Certes, le docteur N..... aurait fait là un beau coup!

Mais sans supposer des facultés aussi rigoureusement séparées, si par hasard l'enfant en question se rappelle sa tête enlevée, comme de vieux soldats prétendaient souffrir à leur bras laissé à Austerlitz, n'arrivera-t-il pas que devenu amoureux, et essayant de peindre en vers une flamme si belle et ne pouvant y réussir, il ne s'écrie : « Maudit docteur N....! j'avais dans mon autre tête les plus belles

facultés poétiques. » Ou dans une autre circonstance : « Ah ! j'aurais été un grand mathématicien, si M. N.... ne m'avait pas fait avec un plein succès l'ablation d'un de mes cerveaux. »

Tout cela n'a été dit par moi que pour prouver (*o muthos dêlôt oti*) que l'ablation de la tête est une opération délicate, hardie, dangereuse, qui a été exécutée avec un plein succès par *le docteur* N...., dans la commune d'Epreville-en-Lieuvin.

FIN

TABLE

Pages

DÉDICACE 1

I. — Contre le tabac. — Histoire d'un serin de Canarie 3

II. — Gracieuse et la fée Grognon 27

III. — Un nez dans une porte et l'Académie. — Histoire de M. Jaquot 35

IV. — La propriété littéraire 55

V. — Où le vice a raison contre la vertu 69

VI. — Ponsard, l'Académie, les gros arbres 105

VII. — Histoire d'un journal qui n'aimait pas les O. . . 119

VIII. — Amende honorable aux sophistiqueurs et vendeurs à faux poids 131

IX. — Histoire triste d'un marchand de joujoux 149

X. — Un métal nouveau 169

XI. — Les tables tournantes 179

Pages

XII. — Trois vaudevillistes. — Vaudeville. 199

XIII. — Les diables des meubles. 223

XIV. — Choses diverses. 239

XV. — Un avare. 241

XVI. — Il y a beaucoup d'épelés et peu de lus. 255

XVII. — La justice. — Le luxe des femmes. — L'aluminium. 271

XVIII. — Dialogue des morts. — L'ablation d'une tête. . . 295

FIN DE LA TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

126 A. 51

Provisoirement : 2 fr.
144

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

ALPHONSE KARR

— ŒUVRES COMPLÈTES —

MENUS PROPOS

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

121

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 fr. 25 PAR LA POSTE

ALEXANDRE DUMAS FILS *de l'Ac. fr.*

ANTONINE..... 1
AVENTURES DE QUATRE FEMMES..... 1
LA BOITE D'ARGENT..... 1
LA DAME AUX CAMÉLIAS..... 1
LA DAME AUX PERLES..... 1
DIANE DE LYS..... 1
LE DOCTEUR SERVANS..... 1
LE RÉGENT MUSTEL..... 1
LE ROMAN D'UNE FEMME..... 1
SOPHIE PRINTEMS..... 1
TRISTAN LE ROUX..... 1
TROIS HOMMES FORTS..... 1
LA VIE A VINGT ANS..... 1

PAUL FEVAL

ALIZIA PAULI..... 1
LE FILS DU DIABLE..... 4
LA MAISON DE PILATE..... 2
LE [illegible] DES GURUX..... 2

PAUL FOUCHED

LA VIE DE PLAISIR..... 1

ALPHONSE KARR

AGATHE ET CÉCILE..... 1
LE CHEMIN LE PLUS COURT..... 1
CLOTILDE..... 1
CLOVIS GOSSELIN..... 1
CONTES ET NOUVELLES..... 1
ENCORE LES FEMMES..... 1
FA-DIÈZE..... 1
LA FAMILLE ALLAIN..... 1
LES FEMMES..... 1
FEU DRESSIER..... 1
LES FLEURS..... 1
GENEVIÈVE..... 1
LES GUÊPES..... 6
UNE HEURE TROP TARD..... 1
HISTOIRE DE ROSE ET JEAN DUCHEMIN... 1
HORTENSE..... 1
MENUS PROPOS..... 1
MIDI A QUATORZE HEURES..... 1
LA PÊCHE EN EAU DOUCE ET EN EAU SALÉE. 1
LA PÉNÉLOPE NORMANDE..... 1
UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS..... 1
POUR NE PAS ÊTRE TREIZE..... 1
PROMENADES HORS DE MON JARDIN..... 1
RAOUL..... 1
ROSES NOIRES ET ROSES BLEUES..... 1
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE..... 1
SOUS LES ORANGERS..... 1

H. DE LATOUCHE

ADRIENNE..... 1
AYMAR..... 1
CLÉMENT XIV ET CARLO BERTINAZZI..... 1
FRAGOLETTA..... 1
FRANCE ET MARIE..... 1
GRANGENEUVE..... 1
LÉO..... 1
UN MIRAGE..... 1
OLIVIER BRUSSON..... 1
LE PETIT PIERRE..... 1
LA VALLÉE AUX LOUPS..... 1

GEORGE SAND

ADRIANI..... 1
LES AMOURS DE L'AGE D'OR..... 1
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ.... 2
LE CHATEAU DES DÉSERTES..... 1
LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE..... 2
LA COMTESSE DE RUDOLSTADT..... 2
CONSUELO..... 2
LES DAMES VERTES..... 1
LA DANIELLA..... 2
LE DIABLE AUX CHAMPS..... 1
LA FILLEULE..... 1
FLAVIE..... 1
L'HOMME DE NEIGE..... 3
HORACE..... 1
ISIDORA..... 1
JEANNE..... 1
LÉGENDES RUSTIQUES..... 1
LELIA — Métella — Melchior — Cora..... 2
LUCREZIA FLORIANI — Lavinia..... 1
LE MEUNIER D'ANGIBAULT..... 1
NARCISSE..... 1
PAULINE..... 1
LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE..... 2
LE PICCININO..... 2
PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE..... 1
LE SECRÉTAIRE INTIME..... 1
SIMON..... 1
TEVERINO — Léone Léoni..... 1

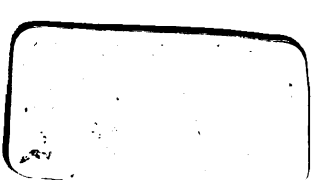
JULES SANDEAU *de l'Acad. franç.*

CATHERINE..... 1
LE CHATEAU DE MONTSABREY..... 1
LE JOUR SANS LENDEMAIN..... 1
MADEMOISELLE DE KEROUARE..... 1
SACS ET PARCHEMINS..... 1

VICTORIEN SARDOU

LA PERLE NOIRE..... 1

Le Catalogue complet sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3 rue Aubert

302915701S